

ACADÉMIE DES SCIENCES SOCIALES ET POLITIQUES  
INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

REVUE  
DES ÉTUDES  
SUD-EST  
EUROPÉENNES

Tome XXVI—1988 N° 2 (Avril—Juin)

*Les Roumains et l'Empire Ottoman*

EDITURA ACADEMIEI  
REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA

## COMITÉ DE RÉDACTION

ALEXANDRU DUȚU—rédacteur responsable ;  
Membres du comité : AL. ELIAN, VALENTIN  
AL. GEORGESCU, CHEORGHE I. IONIȚĂ,  
COSTIN MURGESCU, D. M. PIPPIDI, MI-  
HAI POP, AL. ROSETTI, ELENA SCĂR-  
LĂTOIU, EUGEN STĂNESCU

Secrétaire du comité : LIDIA SIMION

La REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES parait 4 fois par an. Toute commande de l'étranger (fascicules ou abonnements) sera adressée à « Rom-presfilatcha », Departamentul Export-Import Presă, P.O. Box 12 — 201, téléx 10376, București, prsfi r Calea Griviței n° 64—66 ou à ses représentants à l'étranger. Le prix d'un abonnement est de 62 \$ par an.

La correspondance, les manuscrits et les publications (livres, revues, etc.) envoyés pour comptes rendus seront adressés à la

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

Căsuța poștală 22.159  
71100 București

Les articles seront remis dactylographiés en deux exemplaires. Les collaborateurs sont priés de ne pas dépasser les limites de 15—20 pages dactylographiées pour les articles et 5—6 pages pour les comptes rendus.

EDITURA ACADEMIEI REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA  
Calea Victoriei n° 125, téléphone 50 76 80 București—România

# REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME XXVI

1988

Avril—Juin N° 2

## S O M M A I R E

### *Les Roumains et l'Empire Ottoman*

ION MATEI, Contributions aux débuts des études de turcologie en Roumanie, XVI <sup>e</sup> —XVIII <sup>e</sup> siècles . . . . .	99
MIHAI MAXIM, Ottoman Documents concerning the Wallachian Salt in the Ports on the Lower Danube in the Second Half of the Sixteenth Century . . . . .	113
CRISTINA FENEȘAN, De nouveau sur les relations de Michel le Brave avec les mouvements populaires de Peșaleț de Tinișoara (juin 1594) . . . . .	123
MARIA HOLBAN, Autour du Journal inédit du Sieur de la Croix, I . . . . .	131
ANCA GHIAȚĂ, La vie économique en Dobroudja à l'aube de l'Indépendance (II) . . . . .	143

### Chronique

Vasile Drăguț (Alexandru Duțu) . . . . .	159
Eml Lăzărescu (Andrei Pippidi) . . . . .	160

### Comptes rendus

L'Europa nel mondo antico ( <i>Alexandru Madgearu</i> ); EMANUELE BANFI, <i>Linguistica balcanica (Nicolae Saramandu)</i> ; <i>The Text and its Margins (Lia Brad-Chisacof)</i> ; ODA BUCIHIOLZ, WILFRIED FIEDLER, <i>Albanische Grammatik (Cătălina Vătășescu)</i> ; FELIX KARLINGER, <i>Auf Marchensuche im Balkan (Cătălina Velculescu)</i> . . . . .	161
--	-----

Notes de lecture . . . . .	173
----------------------------	-----

CONTRIBUTIONS AUX DÉBUTS DES ÉTUDES  
DE TURCOLOGIE EN ROUMANIE,  
XVI<sup>e</sup> — XVIII<sup>e</sup> SIÈCLES\*

ION MATEI

Au cours des dernières décennies les études de turcologie ont enregistré en Roumanie de remarquables progrès et, en ce même laps de temps, on a jeté les bases d'un développement ultérieur. On a accompli des tâches qui étaient depuis longtemps nécessaires ainsi que : l'édition de sources narratives turques ou de documents, ce qui a fait qu'à présent il y a des collections spéciales ; la détection, l'acquisition et la systématisation de matériaux d'archives sur l'histoire de la Turquie et de l'Empire Ottoman, en même temps que la connaissance de ceux déjà existants ; l'organisation d'une recherche scientifique de spécialité dans des domaines historiques ou philologiques. On a fait paraître, par exemple, des ouvrages importants, des instruments de travail des domaines de la chronologie, de la paléographie et de la diplomatie turco-roumaine, des catalogues, des anthologies etc., auxquels on peut ajouter plusieurs synthèses sur l'histoire de l'Empire Ottoman et des études spéciales. C'est particulièrement le domaine des relations roumano-turques qui a été repris dans des recherches qui, sur la base de sources authentiques, ont fait reconsidérer des moments de ces relations. A cet égard, la recherche dans le domaine linguistique s'est déployée sur plusieurs plans, comprenant tant l'étude d'anciennes langues turques que de la langue turque de Turquie et de leurs rapports avec le roumain. On peut ajouter des études de phonétique historique, de lexicologie, de dialectologie, de grammaire, aux précieuses contributions concernant la dialectologie turco-tartare, avec référence aux parlers turcs ou tartares de certaines régions de la Roumanie. On a fait paraître les premières traductions de la littérature turque d'après l'original et leur nombre ne cesse d'augmenter, en même temps que d'importantes études sur cette littérature. Le folklore turc, ainsi que certains aspects concernant les arts plastiques, la musicologie turque etc., peuvent compléter un tableau d'ensemble. Il n'est pas douteux que toutes ces réalisations n'auraient pas été possibles en l'absence d'un enseignement organisé des langues orientales, et particulièrement de la langue turque, dans les facultés de philologie ou d'histoire ainsi que d'un cadre institutionnel organisé de la re-

\* Cet article est une synthèse de quelques chapitres qui forment la première partie d'une ample étude sur l'évolution et le développement des études de turcologie en Roumanie, actuellement sous presse.

cherche turcologique comme préoccupations majeures dans les instituts de recherches scientifiques, dans les facultés, les archives, les musées<sup>1</sup>.

Ces accomplissements représentent un bon départ pour un développement ultérieur, mais en même temps on peut aussi parler d'une liaison avec des réalisations du passé et d'une tradition de ces recherches ou préoccupations. Car en parlant de ces débuts, sans exagérer d'aucune manière leur importance, on ne peut s'empêcher de souligner leur signification et l'intérêt que présente leur étude. En ce qui concerne la culture roumaine, elles occupent une place qu'on devrait mieux connaître. En même temps, tout en gardant les proportions et en se situant sans cesse dans les conditions de l'époque, elles se sont développées sur certaines lignes correspondant à l'histoire des débuts de ces disciplines sur un plan général européen. De toute façon, comme un témoignage incontestable de ces débuts, les nombreux textes qui nous sont restés à la suite des efforts de connaître la langue turque ou l'histoire ottomane, peuvent encore intéresser les chercheurs philologues ou historiens de cette spécialité.

#### LES RELATIONS ROUMANO-TURQUES COMME BASE DE L'INTÉRÊT POUR L'HISTOIRE ET LA LANGUE TURQUES CHEZ LES ROUMAINS

Il est certain que l'intérêt pour les Turcs et les études qui s'en occupent datent pour les Roumains, depuis leurs premiers contacts et luttes (fin du XIV<sup>e</sup> siècle).

Dans les périodes ultérieures, l'intérêt pour les Turcs devient constant. Les premières mentions sur les Turcs et les Tartares apparaissent dans les chroniques roumaines du XVI<sup>e</sup> siècle écrites en slavon, mais les premiers commentaires plus amples sont enregistrés par l'historiographie de langue roumaine du XVII<sup>e</sup> siècle. Ceux-ci sont trop peu le fruit d'une observation ou d'une lecture propres, étant surtout fondées sur la reproduction de passages d'œuvres de géographes et d'historiens européens que les chroniqueurs roumains avaient connues, dans les bibliothèques de leur propre pays ou par les études qu'ils avaient effectuées en Pologne, en Italie ou dans d'autres endroits.

À part l'intérêt toujours croissant pour l'histoire des Turcs, qui était légitimement accru dans les régions ou les pays se trouvant d'une manière ou d'autre sous le contrôle ou la domination de l'Empire ottoman, cet intérêt découlait aussi pour les Roumains de nécessités d'ordre pratique. Nous nous référons par exemple aux institutions et organismes créés en vue des relations avec la Porte ottomane ou en ayant des tâches de lui fournir des informations.

On a manifesté plus tard un intérêt grandissant pour fixer la date et les circonstances du début de la domination ottomane, le contenu de l'autono-

<sup>1</sup> Sur l'histoire des études turco-orientales en Roumanie, voir : *Orientalistica română*, « Studii și articole de istorie », 1 (1956), p. 314 sq ; idem, *Les recherches orientales en Roumanie*, « Arhiv Orientalni », 1, 1956. Sur l'enseignement de la langue turque, voir I. Matei, *Notes concernant l'enseignement des langues orientales dans les Pays Roumains*, « Studia et Acta Orientalia », V—VI (1967), p. 93—116 ; Sur la linguistique, voir : VI, Drimba dans Iorgu Iordan (s. réd.) *Istoria lingvisticii românești*, Bucarest, 1978 ; Nadia Anghelescu, Vladimir Drimba, L. Theban, *Oriental Languages in Currents Trends in Romanian Linguistics*, « Revue Roum. Ling. », XXIII, 1—4, p. 481—501.

mie et du statut privilégié des Pays roumains, ainsi que d'autres problèmes en relation avec les rapports avec la Porte ottomane et le régime politique de dépendance envers les Turcs etc. Beaucoup de détails concernant ces relations ont leur point de départ dans les ouvrages de Dimitrie Cantemir qui, à ce qu'il paraît, sont aussi à l'origine de certaines erreurs d'interprétation. Le problème des vieux textes où l'on puisse trouver des explications sur le régime de la domination ottomane a grandement préoccupé les historiens roumains, les érudits des XVI<sup>e</sup>—XVIII<sup>e</sup> siècles, les combattants révolutionnaires des générations de 1821 et 1848, les militants pour l'Union et l'Indépendance.

#### TENTATIVES D'ORGANISATION DES ARCHIVES DES ACTES TURCS DANS LES PRINCIPAUTÉS ROUMAINES

La nécessité de recueillir et même de traduire et de faire imprimer certains documents turcs importants apparaît à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Une institution spéciale, Logofetia obiceurilor (Chancellerie des coutumes), commence à s'organiser en Valachie à l'initiative de Ienăchită Văcărescu, auteur lui-même d'une histoire de l'Empire ottoman. Cantemir avait fait accréditer l'information que les documents fondamentaux des relations moldavo-turques avaient été brûlés au cours de la campagne du roi polonais Sobiecki, tandis que vers 1821 on agitait l'idée de falsification et de destruction de documents par les phanariotes. De toute façon, nous ne savons rien sur de pareilles initiatives jusqu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle. Grigore IV Ghica fait traduire de tels documents en les rassemblant dans un gros registre. En Moldavie on a pris une initiative analogue au temps de Mihai Sturza. Ces mesures étaient assez tardives et n'ont pas eu des conséquences importantes pour la recherche historique, et le nouveau contenu des relations avec la Porte d'après 1829 n'a pas constitué un encouragement pour continuer ces opérations utiles.

#### L'HISTOIRE DES TURCS DANS L'HISTORIOGRAPHIE ROUMAINE ANCIENNE

Les premières mentions sur les Turcs sont à trouver dans les chroniques slavo-roumaines du XVI<sup>e</sup> siècle. Dans la chronique de Macarie on donne des informations sur l'Empire ottoman, qui ne sont pas en relation directe avec les Principautés roumaines. On y parle ainsi des campagnes de Selim I en Perse, puis de la conquête de la Syrie, de la Palestine et de l'Égypte « que les Turcs appellent Misîr », et de Rhodos par Suleiman. Dans la chronique serbo-moldave on essaie même de présenter les étapes des conquêtes ottomanes et de l'avance des Turcs vers le Danube et l'histoire roumaine dans le contexte des relations turco-roumaines.

L'investigation la plus poussée sur l'histoire des Turcs et des Tartares se trouve dans les chapitres de la chronique de Grigore Ureche (autour de 1645) (écrite en roumain) qui lui sont spécialement consacrés : « De l'empire tartare et leur coutumes et de l'étendue du pays tartare » et « De l'empire des Turcs et de leur commencement et de leur ajout en quelle manière ils ont commencé et se sont accrus et étendus à tant de grandeur et d'honneur et de force ». Ainsi que l'a montré P. P. Panaitescu, ces deux chapitres (ainsi

que d'autres passages) sont tributaires à l'Atlas et à la cosmographie de Gérard Mercator (G. Kremer, 1512—1594) qui sont parus en plusieurs éditions<sup>2</sup>.

Chez les chroniqueurs du XVIII<sup>e</sup> siècle le niveau de la connaissance en ce qui concerne les Turcs est généralement en progrès. Beaucoup d'entre eux connaissent la langue turque bien qu'il y en ait très peu qui aient utilisé d'une façon ou d'une autre des sources turques. Nous avons évoqué Nicolae Costin (1660—1712) qui dans « *Letopisețul Țării Moldovei* » (Annales du Pays de Moldavie) introduit aussi de larges passages sur les peuples voisins, tandis que la chronique de Nicolae Chiparissa en parlant de l'action moldo-tartare du temps de Mihai Racoviță contre les Autrichiens 1716—1717 a aussi connu, à part l'original grec, une traduction en roumain et une autre en langue turque<sup>3</sup>, qui met en lumière de possibles préoccupations du prince régnant de faire de la publicité autour des actions qu'il a dirigées, ce qui a contribué au prolongement de son règne en Moldavie. Dans la chronique de la famille Ghica, élaborée en langue grecque par un Roumain qui lui est favorable, sont reproduits même des documents turcs (suppliques à la Porte), à part les nombreuses informations sur les rapports roumano-turcs au XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>4</sup>. La chronique qu'on attribue à Enache Kogălniceanu<sup>5</sup> contient beaucoup de détails sur la vie à Constantinople, sur la fréquence des voyages dans la capitale de l'empire. Il est probable que l'auteur ait été au service des agents du Prince de Moldavie auprès de la Porte. L'historiographie en langue grecque de l'époque phanariote<sup>6</sup> comprend, en plus des chroniques proprement dites, des mémoires ou des notes quotidiennes. Nous ne nous proposons que de mentionner quelques-unes. « *Les Ephémérides Daces* » de Chezarie Daponte pour les années 1736—1739 (publiées par Emile Legrand en 1881) nous donne des détails sur la guerre turco-austro-russe. L'auteur, Chezarie (Constantin) Daponte (1714—1784) nous a aussi laissé une chronique pour les années 1648—1704, toujours en langue grecque. La traduction du titre est : « Histoire des événements du temps de l'empire du sultan Mehmet lorsque le grand Kuprulu Mehmet pacha était grand vizir jusqu'à l'empire du sultan Ahmet, fils de ce sultan Mehmet, alors que le grand vizir était Damat Hasan pacha ». L'histoire des Principautés danubiennes est encadrée dans les événements liés à l'Empire ottoman. Constantin Caragea est un autre mémorialiste qui porte le titre de « ban » et qui nous donne dans ses « éphémérides » beaucoup de détails sur la vie constantino-politaine et sur son activité aux bureaux de presse des princes régnants de Jassy. Il y aurait à faire aussi mention d'une autre chronique, celle de Manolache Persiano, le « caminar », qui fait l'éloge de Nicolae Mavrogheni, particulièrement sur sa contribution à la guerre russo-turque (« Bref exposé des combats héroïques du très haut, très pieux et vainqueur, notre maître d.d. moi Nicolae Mavrogheni, 1786—1789 »).

<sup>2</sup> Grigore Ureche, *Letopisețul Țării Moldovei*, préf. par P. P. Panaitescu, Bucarest, 1955, p. 37.

<sup>3</sup> *Vakayı-t Eflâk*, éd. Valeriu Veliman, « Saeulum », Iași, 1977, p. 7—45.

<sup>4</sup> *Cronica Ghiculeștilor*, éd. Nestor et Ariadna Camariano, Bucarest, 1965.

<sup>5</sup> Pseudo-Enache Kogălniceanu, *Letopisețul Țării Moldovei (1733—1774)* in *Cronici Moldovenesti*, éd. A. Iliș și Ioan Zmeu, Bucarest, 1987, p. 25.

<sup>6</sup> Bibliographie chez I. Crăciun et A. Iliș, *Repertoriul manuscriselor de cronici interne*, Bucarest, 1963, p. 441.

Nous ne mentionnons ici que quelques-unes des chroniques du XVIII<sup>e</sup> siècles écrites en roumain ou en grec, surtout celles qui utilisent plus de sources turques (particulièrement des sources documentaires de l'époque) et qui donnent des détails sur l'Empire ottoman ou les relations turco-roumaines.

L'historiographie de Transylvanie comprend elle aussi d'importants ouvrages sur notre sujet, à savoir les trois historiographies nationales (roumaine, magyare, saxonne), quelle que soit la langue dans laquelle avaient été écrites les histoires respectives. Nous nous limitons à mentionner quelques-unes. Les plus anciennes informations sur les Turcs sont à trouver chez Captivus Septemcastrensis (environ 1422—1482), qui a engendré toute une littérature. Ainsi qu'on le sait, l'auteur est tombé prisonnier chez les Turcs en 1432 et a écrit « Tractatus de ritu, moribus, nequitia et multiplicatione Turcorum » (1438—1458). On a fait plusieurs tentatives d'identifier l'auteur ; il parle entre autres des combats des Roumains contre les Turcs, nous donne des informations sur Vlad Dracul etc. La plupart des auteurs de Transylvanie (surtout magyars) qui ont écrit sur les Turcs avaient accompli différentes missions dans la capitale ottomane comme ambassadeurs, différents émissaires ou agents du prince de Transylvanie. Certains d'entre eux connaissaient un peu de ture et avaient essayé d'apprendre cette langue en Transylvanie, où l'on sait qu'il y avait des écoles de langues orientales (à Oradea, par exemple).

Parmi ceux-ci, il y aurait à mentionner Toma Borsos (1566—1614) qui a écrit deux livres relatant ses deux voyages à Constantinople comme émissaire du prince de Transylvanie, l'un en 1614 et en 1618-1620 ; ces deux ouvrages ont été édités plusieurs fois. Mihail Tholhodagi (environ 1580—1642) est un autre voyageur, conseiller de Gheorghe Racoczi, qui nous a laissé un journal sur sa mission dans la capitale de l'Empire et les relations qu'il en a faites au prince Gabriel Bethlen en 1627.

Les relations les plus importantes du XVII<sup>e</sup> siècle semblent être celles de Iakob Nagy de Harsany. Le texte, rédigé en ture avec des caractères latins, et accompagné par une traduction en latin, a fait l'objet des recherches des turcologues magyars G. Nemeth et G. Hazai. Le dernier, en 1973 a aussi réédité le texte. L'auteur, né en 1615, a fait ses premières études au lycée d'Oradea où dans la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle l'on avait organisé des cours de langues orientales (hébreu, arabe, ture) à l'initiative et avec l'appui des princes de Transylvanie. Il entre d'abord en 1651 au service du prince de Transylvanie, et puis on le trouve comme « Handelskorrespondent u. Diplomat » auprès du prince de Brandenbourg. Pendant 7 ans il se trouve dans différentes villes de l'Empire ottoman ; en 1677 il est agent du prince de Transylvanie. Sa description de l'Empire ottoman a été imprimée à Kohl même (au Brandenbourg) sous la forme d'un guide de conversation turco-latin. On y trouve des scènes de voyage, des contacts avec les gens, la situation politique du pays, les institutions etc. Il connaît très bien la situation des provinces roumaines, ce qui est bien explicable car les trois agents se consultaient entre eux dans beaucoup de problèmes.

À part les nombreuses mentions dans les ouvrages des historiens du XVIII<sup>e</sup> siècle ou du début du XIX<sup>e</sup>, l'historiographie roumaine de Transylvanie a conçu un essai d'histoire de l'Empire ottoman dû à Samuil Micu (1754—1806) et Ioan Piuaru Molnar (1749—1812) écrit vers 1803.



**PREMIERS ESSAIS D'HISTOIRE DE L'EMPIRE OTTOMAN ÉCRITS PAR DES  
ROUMAINS OU DANS LES PAYS ROUMAINS**

Le chronographe de Mihail Moxa (1620) est considéré comme le premier essai d'histoire universelle écrit pour les Roumains, et aussi comme une des tentatives prioritaires de regarder la croissance de l'Empire ottoman d'une manière évolutive. En cet ordre d'idées, on peut aussi mentionner les essais d'histoire de la chute de Constantinople, qui sont à trouver en trois variantes.

Le premier essai d'histoire ottomane écrit en roumain date d'environ 1655, et c'est une présentation en résumé des biographies de 29 sultans à partir de Osman I pour finir avec le règne de Mehmed IV (1648—1687). Cet écrit, qui nous a été conservé dans une copie faite par Andronic, le diacre du st. Monastère Caşin, a été édité par N. Iorga <sup>7</sup>.

En dépit de l'espace restreint réservé par cet article aux débuts, cette première histoire de l'Empire ottoman rédigée en roumain mérite notre attention. N. Iorga qui a souligné qu'il n'est pas question d'une traduction, mais de l'œuvre d'un homme cultivé qui connaissait le grec et le slavon, peut-être aussi le ture, remarquait aussi les qualités stylistiques du texte. L'auteur, probablement un Moldave, exprime pourtant sa sympathie pour les actions de Michel le Brave et ses succès dans les luttes contre les Turcs<sup>8</sup>. J'ajouterai un fait important pour un auteur qui écrivait au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle : l'auteur a, dans une certaine mesure, la conscience de l'unité des trois pays roumains tombés définitivement sous la domination ottomane dans la même période pendant le règne du sultan Suleiman. « C'est alors qu'ils ont soumis la Transylvanie, les Pays Roumains et la Moldavie ».

L'auteur présente brièvement les différents sultans en rappelant leurs qualités et leurs vices ou même leur aspect physique. Tel sultan était gras, avec la peau blanche (du visage n.a.), un autre était pâle (jaune) comme le miel (n.a.).

Même avant Cantemir on avait senti le besoin de savoir ce que disaient les historiens tures, car les informations que possédaient les Roumains provenaient surtout de sources européennes, et on peut supposer que Constantin Brâncoveanu lisait ou avait dans sa bibliothèque de tels ouvrages. C'est pour cette raison qu'en 1704, donc avant que le prince moldave ait eu l'intention d'écrire l'histoire ottomane, Constantin Brâncoveanu faisait traduire en grec une de ces histoires en résumé, écrite par des Turcs (en langue ture).

C'est « L'histoire depuis le commencement des sultans de Turquie, traduite du ture en langue grecque à l'ordre de notre très haut et très brillant prince et maître de toute la Hongrovalachie, le prince Ioan Constantin Basarab Voïvode, d'après la dictée de Bectaş Divan Efendi, l'in-

<sup>7</sup> N. Iorga, *Studii și documente*, vol IX, Bucarest, 1915, p 203

<sup>8</sup> N. Iorga, *Istoria literaturii românești*, I, II<sup>e</sup> ed., Bucarest, 1925, p 348. L'opinion de N. Iorga qui attribue cette histoire datant de cca 1655 au spathaire Nicolae Milescu (lettré moldave qui s'est mis au service des agents valaches et moldaves à Constantinople, entré plus tard au service du tzar de Russie, connu pour la Description de son voyage en Chine) est partagée par plusieurs chercheurs

terprétation du grand prévôt sieur Matei de Hios, et la correction et le soin de Mihai Vizantios, le grammairien. En l'année 1704, au mois d'août »<sup>9</sup>.

Dans cette brève compilation historique rédigée en ture et par ordre princier traduite en grec, les références aux pays roumains sont peu nombreuses. A Istanbul existaient à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle de nombreux abrégés (idjmal) de l'histoire ottomane. Dimitrie Cantemir s'est aussi fondé sur un tel ouvrage, un peu plus ample, dans « Istorica Imperiului Otoman ». Pourtant il convient de signaler que dans cette brève histoire ottomane traduite en grec, les événements liés à la défaite tuique de 1673 et la défection du prince de Moldavie, Stefan Petriceicu, est écrite avec des lettres en encre rouge. Il est connu qu'après cette défection la Porte a nommé, pour la première fois, un Grec d'Istanbul apparenté aux Cantacouzenes du pays, mais il n'était ni boyard autochtone, ni proposé par le pays. Probablement qu'il y avait eu des indications spéciales liées à un événement aux conséquences futures entrevues par les contemporains, par Cantemir lui-même et par certains observateurs européens d'Istanbul<sup>10</sup>.

La Bibliothèque de l'Académie de la R. S. de Roumanie possède aussi d'autres fragments d'histoires de l'Empire ottoman en langue grecque et il serait nécessaire de les soumettre à l'étude afin d'établir des filiations avec des ouvrages similaires du début du XIX<sup>e</sup> siècle.

Parmi les histoires des Turcs rédigées dans les pays roumains on trouve aussi l'histoire épisodique intitulée « Chronique de l'expédition des Turcs en Morée, 1715 », écrite en roumain et contenant des données historiques et des informations sur les pays voisins. C'est N. Iorga qui l'a rééditée, et il a identifié comme auteur un des agents qui avait accompagné les troupes et les chars d'approvisionnement envoyés par le prince régnant de la Valachie, Stefan Cantacuzino, au camp ture, à savoir Constantin Dichiti<sup>11</sup>. L'éditeur a comparé cette chronique à celles que lui sont similaires, comme par exemple le volumineux rapport de Benjamin Brue, et estime la version roumaine comme étant supérieure à beaucoup d'égards, et c'est pour cette raison qu'il a fait accompagner l'édition par une traduction en français. Le texte est plein de mots tures, leur nombre dépassant tous les autres textes écrits en roumain à l'époque. On a dénombré plus de 150 éléments d'origine turque, environ 2—3 fois plus que ceux qui étaient attestés en roumain au début du siècle.

#### CANTEMIR, SON ŒUVRE ET SON ÉPOQUE

L'œuvre de l'érudit prince de la Moldavie dépasse de loin tous les essais et ouvrages de moindre étendue d'avant lui et longtemps après sa disparition. En fait, beaucoup de ses ouvrages intéressent les études

<sup>9</sup> Le manuscrit se trouve à la Bibliothèque de l'Académie R.S.R. (ms. grec 970); il a 80 feuillets 16 × 10,5 et aux f 1—2 il y a un pinax et une liste chronologique des sultans, et depuis le f. 5 on trouve leurs biographies en partant de Soliman I jusqu'à Mehmet IV (1648—1687).

<sup>10</sup> Sur la portée de l'événement dans la conscience des contemporains, voir aussi I. I. Constantiniu, *De la Mihai Viteazul la fanarioși*, SMIM, VIII, 1975, p. 130

<sup>11</sup> *Cronica expediției turcilor în Moreea 1715* (Chronique de l'expédition des Turcs en Morée 1715. Attribuée à Constantin Dioikétés et publiée par N. Iorga), XIV—107 p.; 109—212 trad. en français.

turcologiques : La Description de la Moldavie, les Événements des Cantacuzène et des Brancoveanu etc. Dimitrie Cantemir se proposait d'écrire aussi d'autres ouvrages importants : une histoire (politique), un autre concernant le système de la religion et un autre sur le système des institutions ottomanes. Même si ce n'est que ce dernier qui ait été perdu, ce n'est que le Système de la religion mahométane qu'on a fait imprimer du vivant de l'auteur.

« Incrementa atque decrementa aulae othomanicae », c'est le titre latin de la célèbre histoire de l'Empire ottoman qui a paru en traduction anglaise en 1734—5, suivie par des traductions en français et en allemand, et puis aussi par d'autres en grec, bulgare, roumain et turc. « Incroyable mais vrai », ainsi que le disait le turcologue allemand Fr. Babinger, qui a fait des investigations sur les sources de l'histoire de Cantemir, se référant au fait que cet important ouvrage n'a jamais paru en latin, c'est-à-dire dans la langue dans laquelle il avait été écrit. Une simple comparaison du texte latin qui se trouve à la Bibliothèque de l'Académie de la R. S. de Roumanie, dans une copie d'après le ms. de Russie, montre certaines différences par rapport aux traductions qui pourraient indiquer que l'original se trouve ailleurs : Gr. Tocilescu a trouvé en Russie une copie effectuée probablement par Bayer, qui avait préparé un texte en vue de le faire imprimer. Une investigation approfondie des manuscrits pourrait apporter des éclaircissements<sup>12</sup>.

Les recherches effectuées jusqu'à ce jour sont arrivées à la conclusion que le prince érudit a traduit une sorte de compilation en résumé d'après des chroniques turques plus étendues — Saadeddin, Pecevi, Neşri et autres. Cet « idjmal » ou « synopsis » dont Cantemir nous dit qu'il appartient à un certain Saadi de Larissa, s'est avéré assez médiocre, ce qui a provoqué beaucoup d'observations critiques. Mais ce sont les notes de Cantemir qui sont importantes, dépassant en volume le texte proprement dit.

Cantemir a écrit son histoire vers 1718, et sa diffusion en Europe est due pour une large part à son fils Antioch, ambassadeur de la Russie à Londres, et puis à Paris, qui a insisté pour la parution des éditions anglaise et française.

La plupart des histoires avaient été écrites jusqu'alors par des Européens, et l'on n'avait publié de la littérature historique ottomane que les œuvres de quelques chroniqueurs. Dimitrie Cantemir, qui était demeuré à Constantinople, élève et ami d'érudits turcs, connaissait bien l'histoire et toute la société turque, tout en étant en même temps un prince chrétien.

<sup>12</sup> Les investigations entreprises dans les archives et les bibliothèques de l'URSS n'ont pas conduit à la découverte de l'original de l'histoire de l'Empire ottoman ; Virgil Căndea le découvre en 1984 aux États Unis, dans la Bibliothèque Houghton de la Harvard University, Cambridge, Mass. L'événement a été présenté par les revues « Magazin istoric » 1/1985 et « Manuscriptum ». La traduction et l'édition du manuscrit sont en cours. Sur les traductions en anglais, français et surtout allemand, voir St. Lenny, « Magazin istoric », 11/1985, p. 27. Une sélection des notes a été éditée par Alexandru Duşu et Paul Cernovodeanu : *Dimitrie Cantemir Historian of South East European and Oriental Civilizations*, AIESEE, 1973.

L'importance de cette histoire ne dépasse pas seulement ce qu'on avait écrit jusqu'alors chez nous, mais, à beaucoup d'égard, en Europe même, et c'est pour cette raison que nous nous limitons à souligner que l'œuvre du prince Cantemir mériterait elle-même des études spéciales.

« Le système de la religion mahométane » a paru en traduction russe du vivant de l'auteur (1722) sur un ordre du tsar Pierre I qui est intervenu afin de hâter cette impression. Cet ouvrage de Cantemir a été traduit en bulgare en 1805 et en roumain en 1977 (éd. V. Căndea)<sup>13</sup>.

### HISTOIRES DES TURCS APRÈS CANTEMIR

Au XVIII<sup>e</sup> siècle on a fait de nombreuses tentatives d'écrire des histoires de l'Empire ottoman en roumain ou en grec. « Les figures des empereurs turcs... écrites en bref de quelle manière ils se sont suivis l'un après l'autre, depuis le premier jusqu'à l'empereur de maintenant », c'est le titre d'une histoire des Turcs en langue roumaine, découverte par Gh. Duzinchievici à la Bibliothèque Ossolineum de Lwow<sup>14</sup>.

Le manuscrit roumain comprend l'histoire des sultans jusqu'en 1710 (elle s'arrête au temps du règne d'Ahmet III).

Le ms. grec 971 (Bibl. Acad. Roum.) comprend une histoire des sultans qui commence avec le sultan Bayazid I et finit au début du règne d'Ahmet III. Il semble avoir une relation avec la source des deux histoires antérieures.

Le ms. grec 1247 (Bibl. Acad. Roum.) contient un ouvrage d'Evghenios Voulgaris, « Catalogue généalogique des sultans ottomans ».

Plus proche comme facture des chronographes que des histoires ci-dessus citées, est la « Chronique byzantino-turque pour les années 34—1693 » (ms. grec. Acad. 1239).

En 1934, le professeur Victor Papacostea découvrait le manuscrit « Les Vies des Sultans », un ouvrage inédit de Dionisie Fotino. Le manuscrit décrit comprend 90 p., et Victor Papacostea constate à certains endroits une grande ressemblance avec « Les figures des empereurs turcs » (voir ci-dessus)<sup>15</sup>.

<sup>13</sup> Dimitrie Cantemir, *Sistemul sau întocmirea religiei muhammedane* Traduction, étude introductive et commentaires par Virgil Căndea, Bucarest, 1977.

<sup>14</sup> Gh. Duzinchievici, *O istorie necunoscută a imperiului turcesc în manuscris românesc*, i Rev. Ist. Rom., IV, 1934, p. 289—291; Victor Papacostea, *O istorie a turcilor în românește*. Note sur le manuscrit trouvé à la bibliothèque Ossolineum, « Rev. Ist. Rom. », V—VI, 1935—36, p. 393—399, en rendant compte de cet article, constatait une grande ressemblance du texte de ce ms. avec celui de Dionisie Fotino « Les vies des sultans » (voir ci-dessus). L'écrit de Fotino étant ultérieur, on peut poser l'hypothèse d'une source commune, même si certains chapitres de la « Vie des sultans » sont absents du manuscrit. Gh. Bogaci, *Dimitrie Cantemir inédit*, « Moldova socialistă », 1976, aug. 13, n° 188 attribue ce manuscrit à Dimitrie Cantemir.

<sup>15</sup> V. Papacostea, *Viețile sultanilor, scriere înedită a lui Dionisie Fotino*, « Rev. Ist. Rom. », IV, 1934, p. 175—214. Voir aussi: Victor Papacostea, *Civilizația românească și civilizația balcanică*, Bucarest, 1983, p. 431—462. En 1934 Victor Papacostea, présentait « Les vies des sultans » par Dionisie Fotino qu'il considérait la quatrième tentative d'élaboration d'une Histoire de l'Empire ottoman en terre roumaine ou par un roumain. Les recherches ultérieures ont conduit à la découverte de différentes histoires, de dimensions variées, traductions, compilations etc. en grec ou roumain, écrites jusqu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle, dans les trois provinces roumaines, ce qui augmente considérablement leur nombre.

Nous avons rappelé que les représentants de l'École transylvaine Samuil Micu et Ioan Piuaru Molnar avaient tenté d'écrire l'histoire de l'Empire ottoman vers 1803.

L'histoire de l'Empire ottoman écrite par Ienăchiță Văcărescu<sup>16</sup> est relativement plus développée : « Histoire des très puissants sultans ottomans », élaborée vers la fin de la vie de l'auteur et demeurée inachevée. L'auteur avait appris la langue turque vers 1764, lorsqu'il faisait son apprentissage auprès des agents diplomatiques de la Valachie. C'est Halil Hamid pacha, alors secrétaire au service des agents du prince à Istanbul qui lui avait enseigné le turc. Plus tard, en 1781, lorsque ce dernier devient grand vizir, étant considéré comme un des précurseurs des réformes dans l'Empire ottoman, Ienăchiță Văcărescu adresse des louanges à son savant maître promu à la magistrature suprême. Au moins chronologiquement, Văcărescu avait l'intention de mêler l'histoire des sultans au règne des princes roumains. Mais, hormis de les mentionner tout en commettant beaucoup d'erreurs, l'auteur parle bien peu de leurs actions. Mais il s'étend largement sur le soi-disant « traité » conclu en 1418 entre Mehmet I et le voïvode Mircea le Grand, en spécifiant les privilèges du pays. Dorénavant, l'auteur évite d'évoquer tout mouvement antiottoman où des Roumains auraient participé, pour conclure tacitement que les relations roumano-turques avaient un caractère plus ou moins linéaire, étant établies sur la base d'un traité conclu à l'amiable, et non par la force des armes. Naturellement, cette manière d'écrire l'histoire n'est pas convaincante, mais Ienăchiță Văcărescu trouvait nécessaire de fixer la date de l'établissement de la suzeraineté ottomane et celle de la première capitulation de la Valachie, vu que Dimitrie Cantemir ne parlait dans ses ouvrages que des relations turco-moldaves.

Pour conclure, on peut dire que ces histoires de l'Empire ottoman, même s'il y en avait d'importantes et d'assez étendues, n'ont connu qu'une circulation manuscrite et n'ont pas été achevées, à l'exception de l'œuvre de Cantemir qui a connu une large diffusion. Presque toutes ont échoué dans leur tentative d'insérer l'histoire roumaine dans l'ensemble des événements qui concernent l'Empire ottoman, hormis des souvenirs sur les « vieux traités » avec la Porte. Il demeure toutefois certain que les 10 tentatives (ou plus) d'écrire ou de traduire des histoires ottomanes attestent l'intérêt qu'on a porté à ce sujet, jusqu'à l'œuvre célèbre de N. Iorga.

Elles passent de la simple nécessité de connaissance de l'histoire de l'Empire ottoman à la présentation des rapports roumano-turcs, de la situation spéciale des pays roumains dans leurs rapports avec la Porte ottomane.

#### 250 ANS DEPUIS LES PREMIERS COURS DE LANGUE TURQUE ORGANISÉE PAR LES ACADÉMIES PRINCIÈRES

Les conditions qui rendaient nécessaire la connaissance de la langue turque, surtout sous sa forme écrite, ont été analysées dans des études

<sup>16</sup> *Istorie a prea puternucilor împărați othomani* (L'histoire des tout-puissants empereurs ottomans) a été publiée pour la première fois in *Tesaur de monumente istorice pentru România*, tome II, 1863 par Al. Papiu-Ilarian. Une édition récente in *Poezii Văcărești. Opere*, Bucarest, 1982 (éd. Cornel Cirotiu) Sur cette édition voir nos observations dans un article sur l'œuvre historique de Ienăchiță Văcărescu à paraître dans RESEE.

spéciales. Dans « La description de la Valachie », Mihai Cantacuzino parle de l'organisation par Grigore Ghica pendant son règne valaque d'entre 1735—1741 de cours de langue turque par les soi-disant « écoles turques » dans le cadre des Académies princières. Même si nous avons des informations sporadiques sur des initiatives ultérieures, on ne peut parler d'une continuité car nous manquons de données. On ne connaît le nom d'aucun professeur de langue turque aux Académies princières de Jassy et de Bucarest. Il y a toutefois un inventaire relativement riche de différentes grammaires, dictionnaires, fragments etc., ayant appartenu à ces écoles, ce qui nous fait penser que l'enseignement de la langue turque et de l'arabe a existé au moins pendant certaines périodes de XVIII<sup>e</sup> siècle et du début du XIX<sup>e</sup>. Les historiens d'études orientales et de turcologie considéraient ces « jeunes de langue »<sup>17</sup> « Sprachknaben » etc., comme une étape importante des débuts de ces études. Il y avait des écoles organisées dans les grands États, mais aussi à Constantinople, où les jeunes gens se familiarisaient avec la langue turque osmane écrite, en ayant aussi l'occasion de satisfaire leur désir de connaître des écrits historiques ou littéraires dans cette langue.

Dès le XVI<sup>e</sup> siècle les Principautés roumaines entretenaient des agences dans la capitale de l'Empire, chargées de multiples tâches. Au XVIII<sup>e</sup> siècle leur nombre avait augmenté, ainsi que celui du personnel auxiliaire qui s'occupait de traductions et de chancellerie, de services de presse etc<sup>18</sup>.

#### INITIATIVES ÉCHOUÉES : ÉCOLES DE LANGUE TURQUE AU « SÉRAIL DE LA VALACHIE » D'ISTANBUL

Par un « pitac » (ordre), Nicolae Mavrogheni fait nommer un conseil pour administrer une école de langue turque qui devait fonctionner au « Sérail de la Valachie » (Vlah Saray) d'Istanbul.

Cette décision est contemporaine aux autres initiatives similaires prises par de grands États qui avaient de l'expérience dans l'organisation de telles écoles (France, Prusse, Pologne etc.). Certains historiens roumains ne trouvent d'autres explications à ce « pitac » princier que la turcophilie du prince Mavrogheni. Mais le problème est beaucoup plus complexe car cette initiative répondait à des besoins qu'on avait ressentis depuis longtemps

<sup>17</sup> L'École des 'Jeunes de Langues' a été établie en 1661 à l'Ambassade de France. A Venise il y avait une école de ce genre depuis 1638, R. Mantran, *Istanbul...* p. 78, note 2.

<sup>18</sup> Les ambassadeurs européens à Istanbul avaient des *dil oglan'i*, parfois des habitants, qui passaient du service d'une ambassade à un autre. Ainsi le *dil oglan* de l'ambassade anglaise entra au service de Constantin Mavrocordat (Hurmuzaki, *Documente XIV*, p. 171). A Istanbul il y avait trop peu de connaisseurs de langues étrangères. En 1788 l'agent valaque de Nicolas Mavrogheni à la Porte informait Reis efendi sur les difficultés de trouver à Istanbul ou dans les pays roumains des connaisseurs de langues étrangères (Hurmuzaki, *Documente XV*, p. III, p. 261). Les princes roumains avaient eu aussi de différents « *capiolani* » recrutés parmi les Grecs, Valaques ou Moldaves. Parmi ces « *capiolani* » grecs, mais aussi valaques ou moldaves, est attesté un certain Gheorghe Holban mort à Constantinople et enterré dans une église de Kourou Teheshmé en 1785, qui avait été « *baselie capiolan* » (N. Iorga, *Studii și documente*, V, p. 65, XXII, 391—402; *Uricar*, IV, 164 V<sub>1</sub>).

avant et même après le règne de ce voïevode<sup>19</sup>. On le retrouve dans les pétitions des boyards roumains en 1822<sup>20</sup>, dans des projets de réorganisation de l'enseignement entamés en 1847 et continués après la révolution de 1848 par Stirbey Voda et, en d'autres conditions, cette initiative persiste encore beaucoup plus tard. Ce qu'on n'a pu obtenir par l'organisation d'une école, a été obtenu par une assistance limitée, individuelle.

#### PRÉOCCUPATIONS DE LANGUE TURQUE. TEXTES D'INTÉRÊT DIDACTIQUE

Si nous n'avons pas d'attestations sur des professeurs de langue turque aux Académies princières, nous avons de nombreux textes manuscrits de dimensions variables, dont certains ont indubitablement appartenu à ces écoles et qui témoignent d'un effort d'apprendre le turc. Par ailleurs, on possède l'attestation de noms de Turcs qui donnaient des leçons de langue turque écrite. Il y a même une sorte de centres : Giurgiu, Hotin surtout, ainsi que des cours de langues orientales à Oradea au XVIII<sup>e</sup> siècle. Par exemple, à Giurgiu, vers 1759/60 (année de l'hégire 1173) un certain Molla Ibrahim Sandjakdar de Roustchouk donnait des leçons de turc écrit à Constantin Palade, que nous retrouvons vers la fin du siècle au service des agents du prince<sup>21</sup>. Mais, ainsi qu'on l'a souligné, la preuve péremptoire demeure l'existence d'un grand nombre de textes à caractère didactique<sup>22</sup> qu'on pourrait classer selon la langue dans laquelle ils ont été écrits : 1) Textes roumano-turcs ; 2) textes gréco-turcs ; 3) textes turcs. La première catégorie comprend deux dictionnaires de Tenăchită Văcărescu, un manuel de conversation traduit d'après celui de Holdermann de 1730<sup>23</sup>, et différents fragments de ce genre. Le chapitre le plus fourni est celui des textes gréco-turcs. Il y a quelques dictionnaires en manuscrit entre 100 et 264 pages appartenant au Collège Sf. Sava (provenant de la bibliothèque des anciennes académies princières) (ms. grec 167, 204, 163, 165, 166, 607 etc.). D'autres contiennent des copies de grammaires gréco-turques ou des fragments de manuels de conversation (ms. grec 1441).

En dehors de nombreux fragments de dictionnaires, on trouve parmi les textes turcs de la Bibliothèque de l'Académie des abécédaires et des grammaires<sup>24</sup>.

<sup>19</sup> Voir à ce sujet notre article *Notes concernant l'enseignement des langues orientales dans les Pays Roumains*, in « Studia et Acta Orientalia », V—VI, Bucarest, 1967, p. 104.

<sup>20</sup> Les boyards moldaves demandaient dans une mémoire de 1821 que tous les représentants des princes régnant aux frontières avec l'Empire ottoman soient élus parmi les Roumains et que trois hodja soient envoyés aux écoles princières pour enseigner aux autochtones la langue du tout-puissant Etat (V. A. Urechia, *Istoria Românilor* XIII, p. 181—182. Voir aussi notre article *passim*).

<sup>21</sup> I. Matei, *art. cit.*, p. 102.

<sup>22</sup> Présentation complète dans notre communication au II<sup>e</sup> Congrès international de turcologie, Istanbul, 1976.

<sup>23</sup> Pour la grammaire de Holdermann voir Cavid Orhan Tutengil, *1730' lar Türkçesine tavasklık eden bir yapıt* (Un ouvrage qui atteste le turc de 1730), T. D., 26, 31, 1975, p. 88—90.

<sup>24</sup> Au sujet des livres en arabe et en turc imprimés dans les pays roumains, voir I. Matei, *passim*. Sur la typographie grecque de Bucarest qui imprimait des livres pour Caramanli, les « gagautzi » et un livre aux dialogues faciles, voir aussi N. Iorga, *Istoria Românilor*, VII, p. 217 et C. C. Giurescu, *Livres turcs imprimés à Bucarest*, in « Rev. Ist. Rom. », XV (1945), p. 275—286.

Tout ceci nous autorise à considérer qu'à l'époque les préoccupations d'apprendre le turc étaient assez vives, tant dans le cadre de l'Académie qu'en dehors.



Nous arrêtons là notre recherche sur les débuts des études concernant l'histoire de l'Empire ottoman et l'enseignement de la langue turque aux commencements du XIX<sup>e</sup> siècle en Roumanie. L'époque moderne a soulevé de nouvelles tâches et préoccupations et partant des solutions différentes. Il s'agit donc d'un nouveau chapitre qui commence et dont nous nous occuperons ailleurs.



OTTOMAN DOCUMENTS CONCERNING THE  
WALLACHIAN SALT  
IN THE PORTS ON THE LOWER DANUBE  
IN THE SECOND HALF  
OF THE SIXTEENTH CENTURY

MIHAI MAXIM

It is a well-known fact that salt, one of the basic foodstuffs within medieval economy, the indispensable "white gold"\*<sup>1</sup>, was one of the greatest natural resources of the Romanian Principalities throughout their history.

As for the Wallachian salt in the Middle Ages, Romanian researchers evinced the methods of exploitation employed<sup>1</sup>, the routes and transport<sup>2</sup>, as well as the export of this commodity to the Balkan Peninsula<sup>3</sup>.

For the jurisdiction of the Wallachian salt in the Danubian ports, our fundamental source consists in the official Ottoman *kânûns* and *kânûnnâmes* concerning the Danubian ports included in the Ottoman Empire, which lay along the Wallachian border such as Tulcea, Isaccea, Măcin, Brăila, Hirşova, Silistra, Nikopol, Giurgiu, Rusçuk, Turnu (Măgurele), Vidin, Cladova (*Feth-i Islâm*), Orşova<sup>4</sup>. For the 16th century, such laws have already been published (according to the Istanbul, Ankara, Paris and Sofia manuscripts) by Joseph von Hammer<sup>5</sup>, Hadiye Tunçer<sup>6</sup>, Irène Beldiceanu-Steinherr and Nicoară Beldiceanu<sup>7</sup>, Lütfi Güçer<sup>8</sup>,

\* See, e.g. S. A. M. Adshhead, *Un cycle bureaucratique · l'administration du sel en Orient et en Occident*, "Annales É.S.C.", 38<sup>e</sup> année, 2/1983, pp. 221–233; Jean Claude-Hocquet, *Le sel et le pouvoir. De l'an mil à la Révolution française*, Paris, 1984, etc.

<sup>1</sup> Aurora Iliş, *Ştiri în legătură cu exploatarea săruri în Ţara Românească pînă în veacul al XVIII-lea*, "Studii şi materiale de istorie medie", I, Bucureşti, 1956, pp. 155–197.

<sup>2</sup> Eadem, *Drumurile şi transportul săruri în Ţara Românească (secolele XV–XIX)*, "Studii şi materiale de istorie medie", VII, 1974, pp. 223–242.

<sup>3</sup> Dinu C. Giurescu, *Ob ekportsite soli iz rumynskikh gosudarstv na balkanskij poluostrov pri feodalizme*, "R.É.S.E.E.", I (1964), 3–4, pp. 421–462.

<sup>4</sup> For the Romanian ports under the Ottoman administration, see Mihai Maxim, *Teritorii româneşti sub administraţie otomană în secolul al XVI-lea*, "Revista de istorie", t. 36, 8/1983, pp. 802–817 and 9/1983, pp. 879–890.

<sup>5</sup> J. von Hammer, *Das osmanische Reichs Staatsverfassung und Staatverwaltung*, I, Wien, 1815, pp. 290–293, 305–307, 313–317.

<sup>6</sup> Hadiye Tunçer, *Osmanlı İmparatorluğunda toprak hukuku, arazi kanunları ve kanun açıklamaları*, Ankara, 1962, pp. 141–143 (for Giurgiu and oth.: 1520).

<sup>7</sup> Irène Beldiceanu-Steinherr, Nicoară Beldiceanu, *Acte du règne de Selim I concernant quelques échelles danubiennes de Valachie, de Bulgarie et de Dobroudja*, "Sudost-Forschungen" Bd. XXIII, München, 1964, pp. 91–115 (act of 1520).

<sup>8</sup> Lütfi Güçer, *XV–XVII asırlarda Osmanlı İmparatorluğunda Tuz İnhisarı ve Tuzluların İşletme Nizamı*, "İstanbul Üniversitesi İktisat Fakültesi Mecmuası", vol. 23, 1–2 (1962–1963), pp. 113–118 (some new *kânûnnâmes* concerning Silistra, Nikopol and Vidin "in the time of Mehmed III"; see *infra*, note 12).

Bistra Cvetkova<sup>9</sup>, Dušana Bojanić-Lukać<sup>10</sup>, Mihnea Berindei, Marielle Kalus-Martin and Gilles Veinstein<sup>11</sup>. These documents refer to various taxes for several commodities brought in, sold or transited through the Danube ports. Among the exported goods, as was the case with the Wallachian cattle (especially sheep and grain), the Wallachian salt occupied an important place; furthermore, special codes of regulations for salt (*kânûnnâme-i mîlh*) were issued by the authorities in Istanbul.

Three of these *kânûnnâmes*, i.e. for the ports (*iskele*) of Silistra, Turnu (*Holnik, Holobnik*) and Vidin, dated to the last quarter of the 16th century<sup>12</sup>, were published by Lütfi Güçer in 1963, as part of this study concerning salt monopoly (*tuz inhisarı*) and the performance of the *tuzla* system in the Ottoman Empire in the 15th and 17th centuries. In the same work, the author referred for the first time to the régime of the Wallachian salt imported by the Ottomans<sup>13</sup>. This régime was again described in 1967, relying on some new Turkish laws, found in the Sofia and Paris archives by late Bistra Cvetkova, in her contribution *The régime of economic exchange between northern and southern Danubian territories in the sixteenth century* (in : *Relații româno-bulgare de-a lungul văcăurilor. Sec. XII—XIX*, Bucharest, 1971, pp. 117—121)<sup>14</sup>.

The aim of this paper is to present some new Turkish documents preserved in the *Başbakanlık Arşivi* in Istanbul, concerning the jurisdiction of the Wallachian salt in the Danubian ports in the second half of the 16th century and the export of salt made by Wallachian Princes to the Ottoman Empire during the same period.

Primarily, our attention focussed on a document existing in a Register of orders (*Ahkâm Defteri*) of the Divân-i Humâyûn of 26 Safer 980/8 July 1572<sup>15</sup>. This is a *hükûm*, addressed to Alexandru II Mircea, the Prince of Wallachia (June 1568 — April 1574; May 1574 — September 1577),

<sup>9</sup> Bistra Cvetkova, *Vie économique des villes et ports balkaniques aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles*, "Revue des Études Islamiques", t. XXXVIII/2, Paris, 1970, pp. 267—355; eadem, *Nepiočen osmanski zakonodaten pametnik za Vidinskija sanžak*, "Izvestija na Bălgarskoto istoričesko društvo", XXVII, Sofia, 1970, pp. 337—358 and in *Turski Izvori*, t. III, (Sofia, 1972), for Vidin, 1542, eadem, *Actes concernant la vie économique des villes et ports balkaniques aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles*, "R.É.I.", XL/2, Paris, 1972, pp. 345—392 (Vidin—1542 and 1586, Nikopol, Rahova and Rusçuk—1579).

<sup>10</sup> D. Bojanić-Lukać, *Turski zakoni i zakonski propisi iz XV i XVI veka za Smederevsku, Kruševačku i Vidinsku oblast*, Beograd, 1974, pp. 68—69 (Vidin—1586); eadem, *Vidin i Vidinskija sanžak: piez 15—16 vek, dokumenti ot arhivite na Carigrad i Ankara*, Sofia, 1975, pp. 161—185 (Vidin—1560).

<sup>11</sup> Mihnea Berindei, Marielle Kalus-Martin, Gilles Veinstein, *Actes de Murâd III sur la région de Vidin et remarques sur les qânûn ottomans*, "Sudost-Forschungen", Bd. XXX/1976, pp. 11—18 (*Felt-i Islâm* Cladova, Orșova and Vidin—1586).

<sup>12</sup> The author dated these laws to the time of Mehmed III (1595—1603) Now we can say more safely that *kânûnnâme-i mîlh-i iskele-i Silistie* dates back to 1597—1598 (cf. M. Berindei, G. Veinstein, *Règlements fiscaux et fiscalité de la province de Bender-Aqkerman, 1570* "Cahiers du monde russe et soviétique", XXII, 1981, nos. 2—3, p. 253) and *kânûnnâme-i mîlh-i iskele-i Vidin* is of 1586 (cf. B. Cvetkova, *Actes*, p. 365). D. Bojanić-Lukać, *Turski zakoni*, pp. 68—69; M. Berindei, M. Kalus-Martin, G. Veinstein, *op. cit.* p. 56—58).

<sup>13</sup> See above, note 8.

<sup>14</sup> See also Bistra Cvetkova, *Le régime de certains ports dans les terres balkaniques aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècle*, "Revue d'histoire Économique et Sociale", vol. XLV, 1967, no 1, pp. 35—39.

<sup>15</sup> Başbakanlık Arşivi, Istanbul, KPT (Kepeci Tasnifi), 67/7, *Divân-ı Humâyûn Ahkâm Defteri*, p. 197.

by which the Porte reminded the Prince of this pledge to pay the debts of the late *voivode* Petru cel Tânăr (Peter the Young, September 1559 — June 1568) and asked Prince Alexandru, his successor, to return (i.e. to deliver himself to Ottoman authorities) the value of the goods owned by Petru and his mother *Domna* (i.e. Doamna Chiajna Despina, the eldest daughter of famous Petru Rares, Prince of Moldavia during the reign of Süleyman the Magnificent). Among these goods in Vidin (*nefs-i Vidin*), there were some 19.550 ducats (*sikke altun*) taken by Prince Petru and his mother from Hüseyin, the *mültezim* of Vidin *iskelesi* “from State money, for the price of salt” (*mirî akçeden tuz bahası için*). The document mentions that Petru’s successor had sent to the Porte, through *mukata’ât nâzırı* Pirî Çavuş, some 301,600 *akçes* (i.e. 5,026 *filorîs*), but there was still a debt of 14,524 *filorîs*, demanded by the Porte, to be sent as quickly as possible.

Thus, Peter the Young had taken in advance an important amount of a about 20,000 gold pieces from the Ottoman *mültezim* of Vidin, on account of salt. This was unusual procedure: sheep<sup>16</sup> and other commodities for Istanbul were also paid for in advance. This document provides as well a clear idea about the important incomes of Wallachian princes as a result of salt delivery to the Ottoman Empire; it is interesting to notice here that in 1572 the Porte, after Lepanto, was not interested in recuperating Wallachian salt, but in recovering the gold money, at a time when state expenses had increased by some millions of gold pieces and the Ottoman silver coin-*akçe* was continuously depreciating.

Four years later, the above-cited *fermân* of Selim II was not yet enforced. So, in a Register of financial orders (*Maliye Ahkâm Defteri*), I have found a new *hükûm* of Cemaziulâhır 987/11 June 1576 addressed to the same *voivode* Alexandru Mircea which mentioned that to that day only 7,534 *altuns* had been paid (i.e. only some 2,328 gold pieces during four years!) and that the rest of 12,196 *altuns* was still to be paid.<sup>17</sup>

In the autumn of 1576, the situation was unchanged<sup>18</sup>. A new *hükûm*<sup>19</sup> of 28 Cemaziulâhır 984/22 September 1576, that is three months later, reminded the Prince of Wallachia of this obligation of paying the remainder of the debts from the goods (*esbâb*) of the late Petru, “who rebelled (*isyân eden*), namely 12,000 gold pieces (*altun*), and also 4,000 *altuns* from the price of salt (*milh bahasından*)”. The document makes no mention of the nature of the goods Petru possessed and which were confiscated on formal accusation of revolt against the Sultan, although Petru arrived in 1568 in Istanbul and died after a short time-period in *sürgün* at Aleppo and Konya<sup>20</sup>; according to this accusation, his buried

<sup>16</sup> Mihai Maxim, *Culegere de texte otomane*, Bucureşti, 1974, doc. 13, pp. 58–62

<sup>17</sup> Başbakanlık Arşivi, *Maliye Ahkâm Defteri*, no. 7534, p. 233 b.

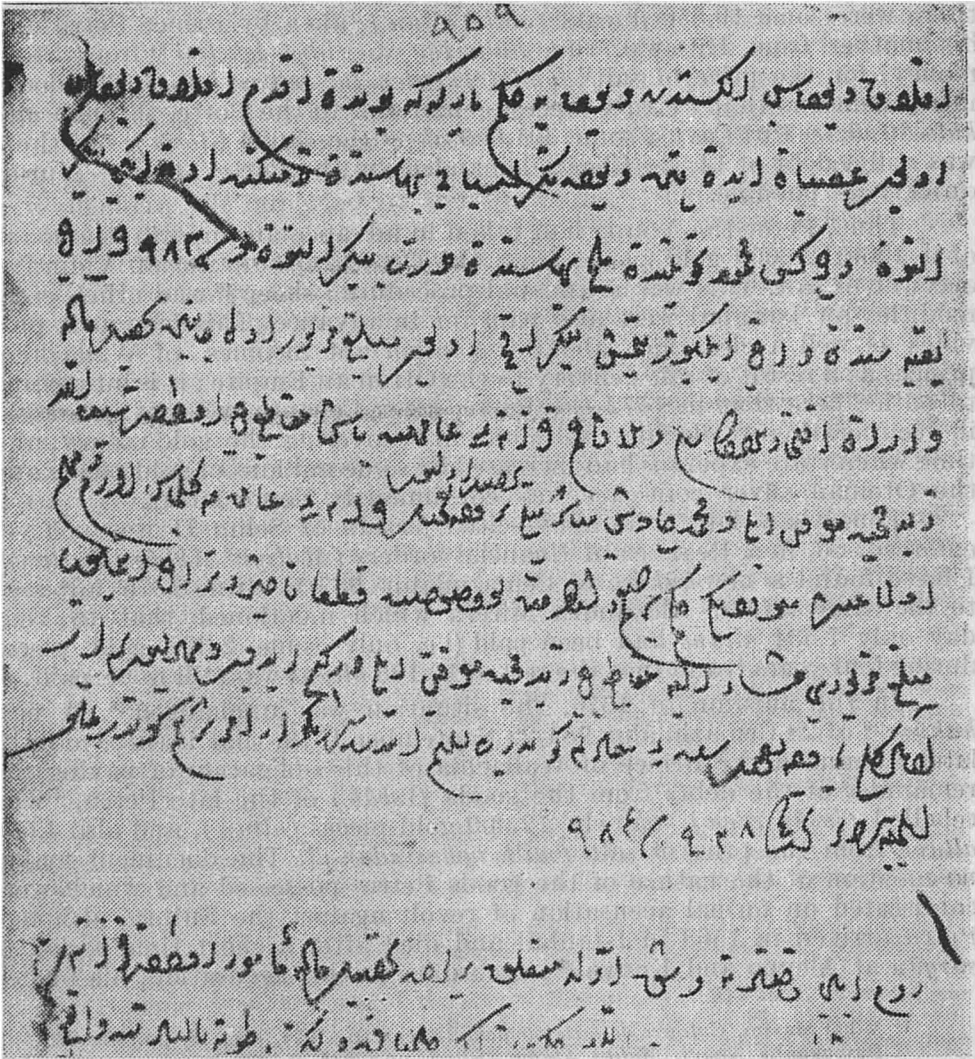
<sup>18</sup> Başbakanlık Arşivi, *Maliye Ahkâm Defteri*, no. 7534, p. 1004, doc. of 9 Receb 984/2 October 1576 and p. 1829, doc. of 5 Receb 984/28 September 1576

<sup>19</sup> Başbakanlık Arşivi, *Maliye Ahkâm Defteri*, no. 7534, p. 959.

<sup>20</sup> Petru died on August 19, 1569 at Konya (N. Iorga, *Mormîntul lui Petru Vodă Mircea*, “Revista istorică”, X, 1924, no. 7–9, p. 180). For his *surgun*, see: Başbakanlık Arşivi, *Muhimme Defteri*, vol. 7, p. 659, doc. 1831 of 7 Safer 976/1 August 1568: *ibidem*, doc. 1832; *ibidem*, p. 664, doc. 1845 of 9 Safer 976/2 August 1568; *Muhimme Defteri*, no. 43, p. 252, doc. 470 of 12 Safer 988/29 March 1580 (in Aleppo, Wallachian and Moldavian Princes resided in *Yenihasar*).

goods were sought for at Rusguk, on the Ottoman territory, in October 1568 <sup>21</sup>.

But as far as the money for salt was concerned, the above-mentioned document indicates that the amount had been summed up by Çerkes Mahmud (*Çerkes Mahmud tahvilinden*). Since this person is different from Hüseyin, *mültezim* of Vidin, we can conclude that Petru had taken



BAŞBAKANLIK ARŞIVI, İstanbul, *Maliye Ahkâm Defteri* (Register of financial orders), no 7534, p. 959, command (*hukûm*) of 28 Cemaziulâhır 984/22 September 1576, addressed by the Sultan to the Prince of Wallachia, reminding him a remainder of debt of some 4000 gold pieces "from the price of salt".

<sup>21</sup> Başbakanlık Arşivi, *Muhürre Defteri*, vol. 7, p. 866, command (*hukûm*) of 26 Cemaziulevvel 976 27 October 1568.

a large amount of money on account of the salt from different Ottoman authorities at the Danube.

A glimpse of the proportions of the Wallachian export to the Ottoman lands may be found in another important Turkish document, namely, a Registry copy of Sultan Murad III's command, issued on 29 Cemaziilâhır 987/23 September 1576<sup>22</sup>; this time, the Porte demanded the *kadi* of Nikopol to pay from the *mukata'a* on the spot the money owed to the Prince of Wallachia, "as price of 5,000 carts of salt (*beş bin araba tuzun bahası için*)", sent by the late *voivode* of *Eflâk*, Petru the Young. So, we have a new proof that the Wallachian Princes sold salt in various Danube ports and in very large quantities too; on the other hand, as we have seen, the Ottoman State was indebted to the Wallachian Princes too. In fact, 8 years after the death of the 20-years-old delicate Petru, led by energetic *Domna*, both Wallachia and the Ottoman Empire were still debtors as a consequence of the busy trade in salt.

Nevertheless, Prince Alexandru himself was involved in this trade. According to a document of 8 Cemaziulâhır 981/5 September 1573, existing in a *Mühimme Defteri* (Register of Important Affairs), the *kadi* of Varna was asked to investigate the case of some *emins* (port-intendants) and *amils* (administrators) of the Danubian ports, who after taking salt from the Wallachian Prince, "when this demands his money, they do not pay in cash, in compliance with the old custom, but bad-quality cloth and several other things (*bazı adet-i kadime uzere bahasın taleb eyledükde nakid akçe virmeyüb çürük çuka ve bazı esbâb virüb*)"<sup>23</sup>. So, the Sultan ordered to the *kadi* to abide by the old law so as to prevent any future payments of the Wallachian salt by means other than in cash.

But under what conditions was the Wallachian salt exported through Danubian ports and sold to the Ottomans?

In this respect, we can find information in the above-mentioned *kânûnnâmes*, especially in the *kânûnnâme* concerning salt (*kânûnnâme-i mîlh*), published by Lütfi Güçer and Bistra Cvetkova, as well in three *kânûnnâmes* included in the *Tahrir Defteri*, no. 370, undated, but coming probably from the time of Suleyman Kanunî and kept in the *Başbakanlık Arşivi* in Istanbul and — as we know — unpublished to this day. Namely, they are a *kânûnnâme-i iskele-i Niğbolu* (concerning Nikopol), a *kânûnnâme-i iskele-i Holobnik* (concerning Turnu, on the Romanian bank of the Danube) and a *kânûnnâme-i mageriyye* (concerning the tax of *mageriyye*)<sup>24</sup>. We would like to explain in advance that as concerns their stipulations on the nature and quantum of different customs dues and other taxes to be levied on the Wallachian salt as well as their general features, these *kânûnnâmes* were only negligibly deviating from the laws published by B. Cvetkova and L. Güçer for the 1520—1598 years. This item is

<sup>22</sup> Başbakanlık Arşivi, *Maliye Ahkâm Defteri*, no. 7534, p. 1828.

<sup>23</sup> Başbakanlık Arşivi, *Mühimme Defteri*, vol 23, p. 30, doc 63.

<sup>24</sup> Başbakanlık Arşivi, *Tahrir Defteri*, no. 370, p. 503—504 (*Der beyân kânûnnâme-i iskele-i Niğbolu*; *Der beyân kânûnnâme-i mageriyye*), p. 504 (*Der beyân kânûnnâme-i iskele-i Holobnik*).

quite natural : such regulations were fairly stable ; and even after the great official depreciation of the *akçe* in 1584—1586, with a new rate of exchange, we find the same quantum of taxes in the *kânûnnâme* published by L. Güçer.

The above-mentioned *kânûnnâme* concerning the port of Nikopol, like other laws, contains stipulations referring also to other Wallachian commodities exported to the Ottoman lands (knives, sheep, cattle, horses, fish, etc.), but *it is most telling that the first paragraph refers to the salt coming from the Wallachian principality*, which explains by itself the preponderance of salt and sheep in the Wallachian exports<sup>25</sup>, and why *these kânûnnâmes, adressed to the Ottoman officers at the Danubian ports, always begin with salt regulations.*

Here are just those excerpts from *kânûnnâme-i iskele-i Niğbolu*, dated to the time of Kamnî, which refer to the Wallachian salt :

“*Eflâk tarafından gelen tuzun her yüz paresinden on paresi müfte diyü aşğa varılıb ve bâkı kalan doksan kit'a tuzuna deñlü olursa, bir yerde cem' olub her yüz paresine yüz on beş akçe hesab kıymet virilub ve mezkür on kit'a müfte tuzun dahî dört paresi gümrük için ve üç kit'ası vozariyye diyü yazılıb nisf Hassa-i humâyûn için zabt olunur ve nisf-i âhırî vozarlara virilub ve bâkı kalan üç kit'a tuz Eflâk canibinden vame diyü alınur her paresine birer akçe hesab üzere Eflâk vamecilerine kıymet virilub üslub-u mezkür üzere iskele emini olanın defterine kayıd oluna ve zikr olan milh her paresi ikişer akçe üzere ellere satılıb...*”

“From each 100 boulders (*pâre*) of salt coming from Wallachia, 10 boulders are taken apart as *müfte* (“free of charge”) and the rest of 90 boulders, if good, are brought together. And for each 100 boulders 115 aspers are given (to owners). And from 10 boulders as *müfte*, 4 boulders are written for *gümrük* (the Ottoman customs — M.M.) and 3 boulders as *vozariyye* (for the *vozars* transporting commodities on the Danube—M.M.)<sup>26</sup>, half of which is taken for the Imperial Palace (*Hassa-i humâyûn*), and another half is given to the *vozars*; and the remainder 3 boulders are taken by Wallachia as custom-tax (in Romanian: *vama*—“customs” — M.M.), giving to the Wallachian customs officers (*vameciler*), 1 asper for each boulder; the above-mentioned salt amount is thus written in the *defter* of the *emin* of the port and (then) it is sold by 2 aspers per boulder”.

The *kânûnnâme* for Turnu (*iskele-i Holobnik*) mentions that “from each cart (*araba*) of salt coming from Wallachia (*Eflâk ili*) a 2-asper-worth boulder (*pare*) of salt is taken :

“*Eflâk ilinden tuz gelse kaç araba tuz gelürse arabadan iki akçe değer bir pare tuz alınur...*”

The *kânûnnâme-i mageriyye* gives information about the tax of *mageriyye*<sup>27</sup> levied on salt, but also on cattle, horses, wine, fish and other

<sup>25</sup> See also Dinu C. Giurescu, *Relațiile economice ale Țării Românești cu Țările Peninsulei Balcanice din secolul al XIV-lea pînă la mijlocul secolului al XVI-lea*, “Romanoslavica”, XI (Istorie), București, 1965, p. 183.

<sup>26</sup> N. Beldiceanu, *Le vozarlık · une institution ponto-danubienne*, “Sudost-Forschungen”, Bd. XXXII (1973), pp. 73—90. According to B. Cvetkova (*Le régime de certains ports*, p. 37, n. 30), *vozarlık* was a tax for viziers (in Turkish: *vuzerâ*).

<sup>27</sup> M. Berindci, M. Kalus-Martin, G. Veinstein, *op. cit.*, pp. 38—41 and 53—55 (for the bibliography, see especially p. 39, n. 153).

commodities, as we know from the remainder of the document and from other documents, especially from regulations published by M. Berindei, M. Kalus-Martin and G. Veinstein :

“*Mageriyye şuna dirler ki Holobnik kıt'ası önünde bir gemi kağ araba tuz alursa gemiden gemiye pir para tuz alınur amma bir kimsenin bir mikdar tuzu olsa yeniye (?) koyub beru yakaya geçürse ol tuz beş arabadan eksik olsa mageriyye alınmaz amma beş araba olsa alınur...*”

“*Mageriyye* is this : they say how many carts of salt takes a ship in the front of Turnu (*Holobnik*), a boulder of salt is taken from each ship, but if someone has some quantity of salt, (this salt) is put again and if (the ship) passes to this (i.e. Ottoman — M.M.) bank (of the Danube) they do not take *mageriyye* (in case that she) has less than 5 carts; but if (she) has more than 5 carts, they do”.

From these sentences and by comparison with the following stipulations about the *mageriyye* levied on fish and sheep in the same *kânûn-nâme*, we can say that the *mageriyye* tax was levied on salt unloaded at the *iskeles* for ships (one boulder per *araba*) and for crossing the Danube by ship to the opposite bank (only on salt quantities larger than 5 carts, probably in the same manner : one boulder per *araba*).

From these dry and monotonous data and figures, as well as from the information furnished by other published documents, some conclusions may be already drawn.

First, it is surprising, but also meaningful for the autonomous status of tributary Wallachia towards the Ottoman Porte, that in the time of Kânunî and his successors, Wallachian Princes still maintained the right to collect a part of customs dues<sup>28</sup> levied on salt not only at the ports situated on the Romanian bank of the Danube (like Calafat and Izlaz belonging to Wallachia and Turnu and Giurgiu belonging to the Ottoman Empire), but also at the ports on the Bulgarian bank of the Danube (like Vidin, Rahova, Nikopol, Shishtov and Russe belonging to the Ottomans)<sup>29</sup>. We find even special Wallachian customs officers called *vameşler* (*vameciler*) at the Ottoman (Bulgarian) bank of the Danube whose task was to collect customs taxes for the Prince of Wallachia and paid to the Wallachian treasury<sup>30</sup>.

Likewise, the Princes of tributary Moldavia shared with the Ottoman Emperor the exploitation of 15 lakes in the Oblucița area at least at the beginning of the 16th century<sup>31</sup> and the Crimean Khans partake of the taxes levied on slaves at Gozleve (Evpatoria), Caffa and Cetatea Albă (Akkerman) in the second half of the 16th century<sup>32</sup>. Similarly,

<sup>28</sup> It is interesting that at the Romanian and Bulgarian banks of the Danube the *vama* on salt was the same : 3 boulders in 100 Sec, e.g., for the Calafat customs in the 16th century : *Documenta Romaniae Historica*, B, II, București, 1972, doc. 56, p. 119; *ibidem*, III, București, 1975, doc 7, p. 9, doc 74, p 122, doc. 136, p 213 etc. For the Vidin customs, see *D.R.H.*, B, III, doc 168, p. 272.

<sup>29</sup> B. Tsvetkova, *Regimul schimbului economic*, pp 117—121; L. Guçer, *Tuz Inhasari*, pp. 114, 116.

<sup>30</sup> For the modern times, see Dinu C. Giurescu, *Ob ekspozite soli*, p 450

<sup>31</sup> Nicoară Beldiceanu, Jean-Louis Bacqué Grammont et Matei Cazacu, *Recherches sur les Ottomans et la Moldavie ponto-danubienne entre 1484 et 1520*, “B S O A.S.”, vol XLV, part 1 (1982), pp. 48—66, doc. 3 : Marcel D. Ciucă, *Din relatule Moldovei cu Imperiul otoman in timpul domniei lui Bogdan al III-lea*, “Revista de istorie”, t 31, 7/1978, pp 1253—1263.

<sup>32</sup> M. Berindei, G. Veinstein, *Règlements fiscaux*, p. 296.

the Wallachian Princes collected in the same period at Turnu and Gospodin (?) two thirds (*süliisân*) of the *bac-ı bazar* (a tax of passage and of trade), while the Sultan cashed another third, referred to in the Romanian documents as *treimea de la vaduri* ("third of the river beds"), as we know from some documents preserved in *Maliye Ahkâm Defterleri* (Registers of financial commands)<sup>33</sup>. The same situation was also at Giurgiu (*Yerköğü öte yaka*)<sup>34</sup>, Vidin, Rahova<sup>35</sup>, etc.

*So, Romanian jurisdiction on the Danube has not been lost completely even after the formation of the Ottoman kazas as the Romanian bank.*

These Ottoman concessions can be explained by some economic reasons: the Ottomans were in a position to need import large quantities of Wallachian salt for cattle breeding in the Balkans, where salt was rare, and also as a food ingredient in great imperial cities like Istanbul and Edirne<sup>36</sup>, where the Wallachian salt, appreciated as of the finest quality<sup>37</sup>, was always in high demand. We meet the Wallachian salt in a *kânunnâme-i ihtisab* of 1502 for Edirne<sup>38</sup> and even before the conquest of Constantinople<sup>39</sup>. The Imperial Kitchen (*Matbâh-ı 'Amire*) reserved for itself a 150,000 aspers worth quantity of Wallachian salt in the second half of the 16th century, by means of the so-called "tax on salt for the Imperial Kitchen" (*âdet-i milh-i Matbâh-ı 'Amire*)<sup>40</sup>, that is about 114 tones of salt. In the 17th and 18th centuries, instead of this duty paid together with the tribute, a fixed quantity of salt was instituted, namely 400 boulders (*kaya*) of salt (some 51,32 tones)<sup>41</sup>, mentioned also by Rycout as *peşkeş*<sup>42</sup>.

<sup>33</sup> Başbakanlık Arşivi, *Maliye Ahkâm Defteri*, no. 2775, p. 1390.

<sup>34</sup> B. Tvetkova, *Regimul schimbului economic*, p. 138.

<sup>35</sup> *Documente privind istoria României*, B, veacul XVI, vol 11, p. 116.

<sup>36</sup> Some Ottoman documents mention "the great needs" (*muzâyeka*) of salt in the Ottoman Empire in the second half of the 16th century. As concerns Istanbul, see: Başbakanlık Arşivi, *Muhimme Defteri*, vol. 26, p. 173, doc. 466 of 5 Cemaziulevvel 982/23 August 1574 (*Mısır beylerbeyisine*): *ibidem*, p. 316, doc. 910 of 1 Şaban 982 16 November 1574 (*Bostan Çavuşa*); vol. 10, p. 116, doc. 185 of 27 Şaban 979 14 January 1572 (*Dubrovnik beylerine*); as concerns Edirne, see: *Muhimme Defteri*, vol. 26, p. 209, doc. 285 of 24 Cemaziulevvel 982/11 September 1574 (*Inoz kadısına*); vol. 28, p. 192, doc. 457 of 25 Receb 984/18 October 1576 (*Varna ve Ahyolu kadılarına*), etc.

<sup>37</sup> See Franco Sivori, in: *Călători străini despre țările române*, vol. 111, București, 1971, pp. 13–16.

<sup>38</sup> R. Manolescu, M. Guboglu, Fl. Căzan, M. Maxim, S. Brezeanu, Gh. Zbucnea, *Orașul medieval. Culegere de texte*, București, 1976, p. 137 (document translated by M. Guboglu).

<sup>39</sup> The existence of a trade in commodities between Wallachia and the Ottomans even before the conquest of Istanbul is also testified in one of the laws of Fatih Mehmed: cf. Irène Beldiceanu-Steinherr, Nicoară Beldiceanu, *Acte du règne de Selim I*, p. 93.

<sup>40</sup> Başbakanlık Arşivi, *Ruznâme Defteri*, KPT, 1866/4, p. 239 (for the financial year 1563/1564); KPT, 664/1, p. 82 (for 1568/1569), etc. Cf. Mihai Maxim, *Circonstances de la majoration du kharadj payé par la Valachie à l'Empire Ottoman durant la période 1540–1575* "A.I.E.S.E.E. Bulletin", XII, 2/1974, pp. 369, 372, 375.

<sup>41</sup> Mihai Maxim, *Relațiile Moldovei și Țării Românești cu Imperiul otoman în a doua jumătate a secolului al XVI-lea. Evoluția haraciului și peșcheșurile anuale*, unpublished Ph. D., Bucharest, 1976, p. 135, note 43. As concerns 400 *kaya* of Wallachian salt delivered yearly to the Imperial Kitchen, see: Başbakanlık Arşivi, *MMD*, no. 4043, p. 205, doc. of 8 Zilhicce 1087/11 February 1677; *MMD*, no. 7560, p. 130, doc. of 11 Şaban 1124/13 September 1712, etc. A *kaya* was officially fixed at 100 *vakiyye*, that is 128, 3 kgs. (Tahsin Gemil, *Relațiile Țărilor Române cu Poarta Otomană în documente turcești, 1601–1712*, București, 1984, doc. 90 of 1628).

<sup>42</sup> P. Rycout *Istoria dello stato presente dell'Imperio Ottomano*, Ventia, 1672, p. 85.



In these conditions, the Porte introduced a State monopoly on salt, whose export abroad was prohibited in the second half of the 16th century<sup>43</sup> and encouraged the exploitation of the State *tuzlas*<sup>44</sup>, *tried to attract Romanian Princes in delivering increasingly larger quantities of salt to the Ottoman lands, instead of the concession of a quota of the customs incomes obtained at the Danubian ports.*

The above-mentioned documents furnish information about the price offered by the Ottomans for the Wallachian salt : 115 aspers per 100 boulders in the time of Suleyman, but also in the last quarter of the 16th century<sup>45</sup>. According to the same documents, the Ottomans re-sold this salt for two times their price : 225 aspers per 100 boulders (at Nikopol, Orahovo, etc.)<sup>46</sup>, or 2 aspers per boulder bought with 1 asper from the Romanian customs officers (see *kânûnnâme-i iskele-i Niğbolu*).

The Ottoman port-intendants (*emin*) re-sold by 2 aspers the salt they had taken by 1 asper from the Romanian customs officers. These great losses of Romanian owners (Princes, *boyars* and *reâyâ*)<sup>47</sup> were also observed by B. Cvetkova and L. Güçer. The latter historian wrote that in the last quarter of the 16th century, as a result of the trade in salt with Wallachia, the Ottoman State had gained between 41.5% and 50%<sup>48</sup>.

However, even in these conditions, relying on this sound Ottoman *débouché*, the Romanian Princes cashed much as a result of the sales of huge salt quantities to the Ottoman lands, in the Danubian ports; for example, for only 5000 carts (*araba*), by some 1000 *okkas* each, that is about 5 million *okkas per total*<sup>49</sup> (a very important figure which was half the overall Wallachian exports to the Balkans in modern times), sold by Petiu cel Tinăr at Nikopol, the *voivode* received, at the above-mentioned official price, some 40,000 gold pieces. On the other hand, some Ottoman documents of the 16th century showed too that the Romanians avoided the Ottoman *gümrük* (customs)<sup>50</sup>, either in agreement with the Ottoman authorities by way of bribery, or by unlawful crossing of the Danube. For example, in Moldavia, Prince Ioan himself opened a new *iskele* on the Dniester river, in a village (Sakmar?) near the official Ottoman *iskele*

<sup>43</sup> See, for instance, Başbakanlık Arşivi, *Mühimme Defteri*, vol. 34, p. 40, doc. 83 of 17 Muharrem 986/26 March 1578

<sup>44</sup> Lutfi Güçer, *Tuz İhtisarı*, p. 102 (mention of 56 permanent *tuzlacs* at the State *tuzlas* of Tekfurgözü in the Dobruđa in 1546), etc. See also El Grözdanova and St. Andreev, *Salt production along the Bulgarian Black Sea coasts during XV—XIX centuries*, Sofia, 1982 (in Bulgarian).

<sup>45</sup> L. Güçer, *op. cit.*, p. 114

<sup>46</sup> B. Cvetkova, *Regimul schimbului economic*, pp. 117—121.

<sup>47</sup> Not only the *voivodes* and *boyars* were involved in trading salt with Ottoman *umena* and *amnal* of the Danubian ports, but also different people (*halk*, *reâyâ*) See : Başbakanlık Arşivi, *Mühimme Defteri*, vol. 30, p. 102, doc. 248 of 17 Safer 985 6 May 1577 and p. 103, doc. 250 of the same date.

<sup>48</sup> L. Güçer, *op. cit.*, p. 117

<sup>49</sup> Usually an *araba* (in Rom. *car*) contained 400 boulders, 2—3 *okka* each, that is about 1000 *okkas* (1283 kgs.) altogether. Cf. N. Stoicescu, *Cum măsurau strămoșii. Metriologia medievală pe teritoriul României*, București, 1971, p. 255; A. Ilies, *Drumurile sării*, p. 230.

<sup>50</sup> Başbakanlık Arşivi, *Mühimme Defteri*, vol. 29, p. 67, doc. 159 of 23 Şevval 984/13 January 1577; *Malye Ahkâm Defteri*, no. 7534, p. 1631, doc. of 24 Zilkade 984 12 February 1577 and p. 1608 (all these were addressed to the *kadı* of Isaceea).

of Cetatea Albă (Akkerman), where he installed his proper officers (*parkatıblar*), according to a *ferman* issued on 3 Rebiulâhır 980/13 August 1572, writing that in this manner the *iskele* of Akkerman suffered “huge losses” (*külli zarar*)<sup>51</sup>. We can suppose that a similar situation was on the Danube, at the Wallachian frontier. Also, we must not overlook that in order to compensate Romanian Princes’ loss in the sale of salt to the Ottomans, the Porte granted to *voivodes* important customs exemptions for some commodities (especially for luxurious cloth), bought from the Ottoman Empire when the tribute and the falcons were given to the Sultan. For instance, in 1572, the Prince of Moldavia bought 260,000-*akçes* (about 4500 ducats)-worth, duty-free-cloth<sup>52</sup>. Certainly, the Wallachian *voivodes* had to obey the same régime. Therefore, we must not be surprised at the extraordinary fortunes of the Romanian *voivodes* and *boyars*, as is indicated in some inventories of their goods<sup>53</sup> and in their ostentation posted in Istanbul<sup>54</sup>.

The régime of the Wallachian salt in the ports at the lower Danube remained in force until about 1630, when a new agreement was adopted. According to this agreement, Wallachia engaged to pay a fixed amount of 3,000,000 aspers, that is the price of 4000 carts of salt (a figure meaningful in itself for the amount of Wallachian export to the Balkans and Istanbul)<sup>55</sup>. H. 1042/A.D. 1632–1633, in the time of Matei Basarab<sup>56</sup>, the tribute paid by Wallachia increased about three times (to 130.000 thalers), “as money of *ğizia* together with the salt customs, on condition that (Ottoman) intendents and servants should not interfere with Wallachian customs duties on salt” and “salt of others, in the ports on both banks of the Danube, from Brăila to Cladova, should not be sold any longer”<sup>57</sup>.

So, according to a traveller, Wallachia which had “mountains of salt”<sup>58</sup>, supplied all the Balkan Peninsula with it, not only in the Middle Ages, but also in modern times (18th–19th centuries), selling some annual 10 millions *okkas* (about 12830 tons), while Moldavia supplied Russia, Poland and other East-European countries<sup>59</sup>.

<sup>51</sup> Başbakanlık Arşivi, KPT, 67 7, *Divân-ı Humâgûn Ahkâm Defteri*, p. 174

<sup>52</sup> *Ibidem*, p. 124 (doc. of 7 Cemazıulevvel 980/9 July 1572)

<sup>53</sup> See, for instance, for the time of Petru, A. Veress, *Documente privitoare la istoria Ardealului, Moldovei și Țării Românești*, I, București, 1929, pp. 278–284, doc. 336 of 19 February 1569

<sup>54</sup> N. Iorga, *Moimintul lui Petru Vodă Mucea*, pp. 180–181

<sup>55</sup> L. Guçer, *Tuz İnhisarı*, pp. 117–118; M. A. Mehmet, *Documente turcești privind istoria României*, I, București, 1976, pp. 197–198

<sup>56</sup> Cf. T. Gemil, *Date noi cu privire la haraciul țărilor române în secolul al XVII-lea*, “Revista de istorie”, t. 30, 8/1977, pp. 1433–1446

<sup>57</sup> M. A. Mehmet, *Documente turcești*, I, pp. 197–199.

<sup>58</sup> M. Boeignoli of Ragusa (16th century), in: *Călători străini*, I, p. 176; Paul of Aleppo (17th century), in: *Călători străini*, VI, pp. 187–188.

<sup>59</sup> A. Oțetea, *Pătrunderea comerțului românesc în circuitul internațional (în perioada de trecere de la feudalism la capitalism)*, București, 1977, p. 59–60.

## DE NOUVEAU SUR LES RELATIONS DE MICHEL LE BRAVE AVEC LES MOUVEMENTS POPULAIRES DE L'ÉYALET DE TIMIȘOARA (JUN 1594)

CRISTINA FENEȘAN

L'intérêt montré par l'historiographie roumaine de nos jours pour la politique sud-est européenne de Michel le Brave a ouvert une voie propice à la reconsidération des circonstances dans lesquelles débutait, en novembre 1594, la guerre des Pays Roumains contre l'Empire ottoman. Parmi ces circonstances, on a considéré, à juste titre, les mouvements populaires qui se sont déclenchés dans l'éyalet de Timișoara en janvier 1594<sup>1</sup>. C'est ainsi que toutes les études sur la politique sud-est européenne de Michel le Brave<sup>2</sup> se sont efforcées de mettre en lumière les contacts établis par le prince roumain avec ces mouvements populaires anti-ottomans, indépendamment de leur signification reconnue.

L'existence de relations directes, prouvées par une « soi-disant visite » rendue en juin 1594 par Michel le Brave aux révoltés réunis dans leur camp de Virșet a été soutenue par toute une série d'auteurs, qui se sont étayés sur la traduction roumaine de deux actes hongrois contemporains, publiés en 1932 par A. Veress dans sa collection bien connue. Chose surprenante, jusqu'en 1970, les auteurs des études et des mono-

<sup>1</sup> Ion Sirbu fut le premier historien roumain à avoir l'intuition des contacts établis par Michel le Brave avec ces mouvements populaires : voir I. Sirbu, *Istoria lui Mihai Vodă Viteazul domnul Țării Românești*, éd. D. Muc, Timișoara, 1976, p. 84. « C'est à peine si l'on peut croire que Michel n'aurait pas été au courant de tous ou de la plupart de ces exploits ».

<sup>2</sup> Voir I. Calafeteanu, O. Nicolau, *Contribuții la cunoașterea legăturilor dintre români și popoarele sud-dunărene în timpul lui Mihai Viteazul*, « Revista română de studii internaționale », IV, 3-4, 1970, p. 163-184 ; C. Velichi, *Pohodita na Mihai Viteazul na jug ot Dunav*, « Istoriceski Pregled », XXIII, 1, 1973, p. 63-72 ; idem, *Mihai Viteazul și lumea balcanică*, « Revista Arhivelor », XXXVII, 2, 1975, p. 135-143 ; idem, *L'époque de Michel le Brave dans la conscience balkanique*, « Synthesis », 2, 1975, p. 69-76 ; A. Decei, *Răsunațoarea acțiune a lui Mihai Viteazul la sud de Dunăre în septembrie-octombrie 1598 înfățișată de cronicile turcești*, dans le volume *Mihai Viteazul. Culegere de studii*, Ed. Academiei, 1975, p. 163-175 ; idem, *Les relations entre Michel le Brave et l'Empire ottoman*, « Revue Roumaine d'histoire », XIV, 3, 1975, p. 457-482 ; M. Badea, E. Gluck, N. Roșuț, *Mihai Viteazul și Aradul*, Arad, 1975 ; A. Pippidi, *Au sujet des peuples de l'Europe de sud-est dans la politique internationale à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle et au début du XVII<sup>e</sup> siècle*, « East European Quarterly », X, 1, p. 113-125 ; idem, *Notes et documents sur la politique balkanique de Michel le Brave*, « Revue Roumaine d'histoire », XXIII, 4, 1984, p. 341-362 ; C. Rezaehiveici, *Les luttes pour l'indépendance menées par les Pays Roumains dans la zone du Bas-Danube et de la Mer Noire à l'époque de Michel le Brave*, « Revue Roumaine d'histoire », XIX, 4, 1980, p. 591-598 ; I. D. Suceiu, *Unitatea poporului român. Contribuții istorice bănățene*, Timișoara, 1980, p. 37-42 ; Th. Trăpeca, *Informații noi în legătură cu răscoala antotomană din Banat (1594-1595)*, « Studii de istorie a Banatului », IX, Timișoara, 1983, p. 23-27 ; R. Păiușan, C. Sav, *Lupta antotomană în Banat și Mihai Viteazul*, « Studii de istorie a Banatului », IX, Timișoara, 1983, p. 29-42.

graphiques parues sur Michel le Brave n'ont prêté aucune attention ni à la lettre du prince roumain, envoyée le 17 avril 1594 au ban de Lugoj et Caransebeș, Georges Palatici d'Ildia<sup>3</sup>, ni à celle du 13 juin 1594, adressée à Moise Székely par les chefs des révoltés<sup>4</sup>. Cependant, la traduction roumaine de la lettre du 13 juin 1594 n'a été utilisée par I. Calafeteanu et O. Nicolau<sup>5</sup>, C. Velichi<sup>6</sup>, Th. Trâpcea<sup>7</sup>, R. Păiușan et C. Sav<sup>8</sup> ni par Gligor Popi<sup>9</sup> que pour démontrer l'existence des relations personnelles nouées par Michel le Brave avec les Roumains et les Serbes de l'eyalet de Timișoara ainsi que sa présence à Virșeț. Ce n'est que I. D. Suciú qui a essayé, tout en forçant l'interprétation historique, d'inclure l'information fournie par ces documents dans un cadre plus vaste, représenté par la lutte générale du peuple roumain contre l'Empire ottoman.

Les quelques mots concernant « certains faits nécessaires » (*kölön kölön szükséges dolgainkért*), par lesquels Michel le Brave a annoncé à Georges Palatici l'arrivée de son émissaire, le postelnik Toma, envoyé en mission à Caransebeș<sup>10</sup>, lui ont fait supposer qu'en mars-avril 1594 le prince roumain aurait préparé, en cachette, et avec le concours des notables roumains et serbes de l'eyalet de Timișoara, le déclenchement des mouvements populaires<sup>11</sup>. Mais les sources de l'époque démontrent justement le contraire, car elles placent les premières attaques dirigées contre les autorités ottomanes du Banat au début de 1594<sup>12</sup>.

D'ailleurs, cette formule ambiguë, qui cache la mission réelle du postelnik Toma et qui peut signifier toute une série d'actions anti-ottomanes (transmission des nouvelles reçues, recrutement des troupes, détails et précisions sur le début et sur la coordination de la révolte anti-ottomane), a été considéré par notre auteur comme une démarche du prince roumain auprès du ban de Caransebeș et Lugoj en vue d'obtenir son aide pour la réalisation de son « soi-disant projet » de déclencher les mouvements des Roumains et des Serbes de l'eyalet de Timișoara.

La méconnaissance de la chronologie, des causes et des circonstances réelles du déclenchement des mouvements populaires, exposées d'ailleurs dans beaucoup d'études générales et particulières, lui a caché non seulement le rôle réel mais aussi l'origine ethnique de Georges Palatici, en lui faisant adopter une conclusion erronée. Toutes les sources connues jusqu'à présent et surtout celles concernant la principauté de Transylvanie, infirment sa conclusion et prouvent que c'est le ban de Lugoj et Caransebeș qui a noué des relations étroites avec les mécontents de l'eyalet

<sup>3</sup> A. Veress, *Documente primtore la istoria Ardealului, Moldovei și Țării Românești*, vol. IV, București, 1934, doc. n° 41, p. 75

<sup>4</sup> *Ibidem*, doc. n° 45, p. 78-79.

<sup>5</sup> I. Calafeteanu, O. Nicolau, *op. cit.*, p. 166.

<sup>6</sup> C. Velichi, *Mihai Viteazul și lumea balcanică*, p. 135.

<sup>7</sup> Th. Trâpcea, *op. cit.*, p. 2.

<sup>8</sup> R. Păiușan, C. Sav, *op. cit.*, p. 30

<sup>9</sup> G. Popi, *Mihai Viteazul în tabăra răsculașilor de la Virșeț. Răscoala din Banat de la 1594*, Lumina, Pancevo, XXVII, 3, 1973, p. 19-22.

<sup>10</sup> A. Veress, *op. cit.*, doc. n° 41, p. 75.

<sup>11</sup> I. D. Suciú, *Unitatea poporului român*, p. 37.

<sup>12</sup> A. Veress, *op. cit.*, doc. n° 38, p. 68 voir aussi *Istoriya naroda Jugoslavije*, vol. II, Beograd, 1960, p. 470.

de Timișoara<sup>13</sup> et qui, à la veille du déclenchement des mouvements, les a aidés à s'organiser en détachements de *haidouks*<sup>14</sup>.

Suivant notre avis, la manière selon laquelle Georges Palatiei, ban de Lugoj et Caransebeș annonçait avec une évidente satisfaction au prince Sigismond Báthory l'attaque dirigée au début de novembre 1593 par des *haidouks* contre la garnison ottomane de la place-forte de Măcău<sup>15</sup>, n'est dépourvue de signification. D'ailleurs, comme tous ses précurseurs, I. D. Suciu n'a pas disposé d'informations nécessaires pour intégrer, justement, dans l'ensemble de la politique de la Valachie, l'épisode représenté par la mission du *postelnik* Toma et ni la « soi-disant visite » rendue par Michel le Brave aux révoltés de Virșeț. Il n'est pas surprenant que cet auteur, comme ceux qui l'ont précédé et qui lui ont succédé, soit tombé dans le guet-apens tendu par la traduction erronée du document rédigé en hongrois le 13 juin 1594<sup>16</sup> et par la préface du recueil de documents de A. Veress, qui l'utilise pour la première fois dans l'historiographie roumaine.

L'erreur de la traduction du hongrois en roumain du nom propre Vajda, confondu avec l'institution de *voievode*<sup>17</sup>, est, par ailleurs, un cas propre à son activité d'éditeur et de traducteur de documents. De même, l'interprétation et l'intégration de nouvelles données historiques dans l'ensemble des informations connues à son époque ont été caractérisées, à juste titre, en 1936, comme « simplistes, superficielles et désinformées »<sup>18</sup>. La critique sévère parsemée d'exemples de traductions incorrectes et d'interprétations erronées contraires à la vérité historique, due à Ion Moga pour le VIII<sup>e</sup> volume de documents de la collection Veress, doit être appliquée aussi aux actes du IV<sup>e</sup> volume et à son introduction. La manière suivant laquelle A. Veress a interprété les relations établies par Michel le Brave avec Sigismond Báthory a été déterminée, comme dans le cas des rapports entretenus par Radu Șerban avec Gabriel Báthory, par sa tendance à insister sur la primauté de la politique de la principauté de Transylvanie sur celle menée par la Valachie<sup>19</sup>. A. Veress se contredit lorsqu'il associe la visite secrète du prince roumain à Virșeț à sa politique de prudence habile envers la Porte ottomane, qu'il évitait de provoquer en cas d'échec de son projet de guerre anti-ottomane. Loin d'éclaircir une situation politique peu connue, A. Veress l'a compliquée à plaisir par une erreur de traduction du nom Vajda Mihály en celui de Michel Voievode. Sous l'influence de cette erreur séduisante, A. Veress a renoncé à la comparer aux données existantes sur le déroulement des mouvements populaires dans l'eyalet de Timișoara et sur les préparatifs

<sup>13</sup> W. Bethlen, *Historia de rebus transsylvanicis*, 2<sup>e</sup> édition, vol. III, Sibiu, 1783, p. 183 ; I. Crăciun, *Cronicarul Számoskozy și însemnările lui privitoare la români, 1566—1606*, Cluj, 1928, p. 98.

<sup>14</sup> S. Szilágyi, *Monumenta Comitatus Regni Transylvaniae*, vol. III, (1576—1596), Budapest, 1877, p. 309.

<sup>15</sup> A. Veress, *op. cit.*, doc n° 23, p. 39—40.

<sup>16</sup> C'est l'historien Számoskozy qui a publié cet acte pour la première fois, voir I. Crăciun, *op. cit.*, p. 198.

<sup>17</sup> Sur ce sujet voir Șt. Pascu, *Voenodatul Transilvaniei*, vol. I, Cluj, 1971, p. 71.

<sup>18</sup> I. Moga, *Cum scrie și cum editează documente Dl. Dr. Andriei Veress*, tirage à part de l'« Anuarul Institutului de Istorie Națională », VI, Cluj, 1936, p. 7.

<sup>19</sup> A. Veress, *op. cit.*, préface, p. XII.

politiques de Michel le Brave en vue du déclenchement de la guerre anti-ottomane. Adoptée sans esprit critique, son interprétation erronée sur la présence de Michel le Brave à Virșeț et sur le serment que lui auraient prêté les révoltés au nom de Sigismond Báthory est devenue un fait historique.

Dans ces circonstances, seule la critique rigoureuse des sources utilisées jusqu'à présent ainsi que des sources transylvaines rédigées en latin, hongrois et allemand et des documents turco-ottomans pourrait mener à la connaissance des effets de ces mouvements anti-ottomans de l'eyalet de Timișoara sur la situation de la Valachie et sur la politique de Michel le Brave. L'aide accordée par Sigismond Báthory à Michel le Brave pour son accession au trône de Valachie ainsi que le désir exprimé par ce dernier dans sa lettre envoyée à ce prince le 29 octobre 1593 après son avènement s'avèrent comme des prémisses favorables à des relations de bon voisinage et à une collaboration contre les Ottomans. Dans la même lettre, Michel le Brave l'informa sur la politique menée par la Porte et aussi sur la bonne réputation, dont il jouissait à Istanbul <sup>20</sup>.

C'est dans ce cadre que furent commencés les pourparlers et les démarches dirigées contre l'Empire ottoman parmi lesquelles se trouvent aussi la mission du postelnik Toma envoyé auprès du ban de Lugoj et Caransebeș, Georges Palatici, un adepte important de la politique anti-ottomane du prince Báthory. Le postelnik Toma fut donc chargé par le prince de Valachie de transmettre « toute une série de nouvelles » et de résoudre « certains faits nécessaires » <sup>21</sup>. Cette mission était en étroite relation avec le déroulement des mouvements populaires de l'eyalet de Timișoara. S'il n'en était pas ainsi, quel but aurait eu une telle mission auprès d'un grand dignitaire de la principauté de Transylvanie directement impliqué dans le déclenchement et le déroulement des mouvements populaires de l'eyalet de Timișoara ? Le postelnik Toma devait probablement porter à Palatici des nouvelles reçues d'Istanbul portant sur l'eyalet de Timișoara, sur le déroulement des opérations militaires de Hongrie et sur le dispersement imminent des troupes ottomanes. Les « certains faits nécessaires » pourraient porter sur les préparatifs proprement dits de la lutte anti-ottomane, en appuyant non seulement les mouvements populaires mais aussi en obtenant l'aide militaire des Roumains du Banat de Lugoj et de Caransebeș. C'était une aide traditionnelle que ces Roumains avaient accordée aussi auparavant aux princes de Valachie <sup>22</sup>.

Indépendamment de cette interprétation, l'information portant sur la mission du postelnik Toma met en lumière le caractère indirect des contacts que Michel le Brave a établis, comme prince et futur chef de la lutte anti-ottomane, avec les révoltés de l'eyalet de Timișoara. Ces informations ainsi que celles comprises dans la traduction erronée de la lettre écrite le 13 juin 1594 n'ont été utilisées par l'historiographie roumaine que pour accréditer l'existence des relations personnelles de Michel le Brave avec les révoltés de Virșeț, qui auront été consolidées par sa « soi-disant vi-

<sup>20</sup> A. Veress, *op. cit.*, doc. n° 22, p. 39.

<sup>21</sup> Pour certains détails voir *Documenta Romaniae Historica*, B. *Țara Românească*, vol. XI (1593–1600), ed. D. Moc et Șt. Ștefănescu, București, 1975, doc. n° 364, p. 512.

<sup>22</sup> I. D. Suci, *Unitatea poporului român*, p. 33, 35 – 37

site » secrète à Virșeț. On ne pourrait d'ailleurs pas supposer une influence directe et immédiate des mouvements populaires de l'eyalet de Timișoara sur une partie des habitants de la Valachie en mai et en juin 1594. L'ordre envoyé au nom du sultan aux sandjakbegs de Nikopol et de Vidin ainsi qu'à leurs kaimnakans le 18 juin 1594 (29 ramazan 1002 H.) prouve que les mouvements populaires anti-ottomans s'étaient étendus vers l'est, dépassant le cadre strict du Banat. C'est le sens qu'on doit accorder à la mention des attaques déclenchées au-delà du Danube, dans la région comprise entre Vidin et Roustchouk par « des malfaiteurs » (*ehl-i fesad*) venus de Valachie et d'autres contrées, probablement du Banat. Mais ces attaques déclenchées par les habitants de la Valachie ont dépassé par leur ampleur les simples incursions sur l'autre rive du Danube.

De l'analyse de l'ordre donné par le sultan Murad III pour mettre fin à ces désordres, il ressort que les « malfaiteurs » avaient dévasté et détruit à deux reprises le marché de Nikopol, ce qui avait poussé les notables et les habitants des sandjaks de Nikopol et de Vidin à porter plainte à la Porte<sup>23</sup>. Malheureusement nous ne disposons pas de données suffisantes pour établir en quelle mesure les attaques déclenchées de Valachie ont été spontanées et reliées directement aux mouvements populaires de l'eyalet de Timișoara. Car plusieurs chroniques ottomanes mentionnent les incursions dirigées de Valachie et de Moldavie vers la région sise au-delà du Danube comme un prélude de leur révolte<sup>24</sup>.

Il nous reste à préciser l'attitude adoptée par Michel le Brave envers ces mouvements, attitude qui a été imposée par le caractère de sa politique anti-ottomane et par le but qu'elle poursuivait. La question est justifiée, car le prince de Valachie s'est efforcé à sauver les apparences pour ne pas compromettre ses bonnes relations avec l'Empire ottoman afin d'assurer le succès du déclenchement de la lutte anti-ottomane des Pays Roumains, fondée sur l'effet de surprise. Les préparatifs de guerre ainsi que les pourparlers menés dans ce but se sont déroulés en cachette, puisqu'à la fin du mois de juin 1594 le prince jouissait de la confiance de la Porte au même titre que les sandjakbegs de Silistrie et de Nikopol. Aussi le prince fut-il chargé par le sultan Murad III de remettre à son émissaire l'ambassadeur de Transylvanie, Ováry, qui s'était enfui d'Istanbul<sup>25</sup>.

C'est la seule signification que l'on peut déduire de cet acte de confiance de la part de Murad III envers le prince de Valachie. Nous disposons ainsi d'une nouvelle preuve de la prudence avec laquelle le prince de Valachie a su préparer sa révolte de concert avec Sigismond Báthory et Aron Vodă, sans donner aucun motif de soupçon aux crédi-

<sup>23</sup> Voir *Mühimme Defteri*, n° 72, doc. n° 620, microfilmé pour la Direction Générale des Archives d'État de Bucarest, collection *Microfilme Turcia*, bobine 20, c. 513 : « Ils ont fait connaître que (les malfaiteurs), en passant (le Danube) en bateaux du côté de la Valachie, ont attaqué à deux reprises le marché de Nikopol, ont détruit plusieurs magasins et tout ce qu'il y avait dedans et ont tué quelques habitants et leurs chevaux ».

<sup>24</sup> I. Peçevi, *Tarih*, vol II, Istanbul, 1866—1867, p. 158 ; Kâtip Celebi, *Fetleke-i Tarih*, vol I, Istanbul, 1869, p. 42 ; M. Naima, *Tarih*, vol I, Istanbul, 1864, p. 101

<sup>25</sup> Voir l'ordre envoyé à Michel le Brave avant le 18 juin 1594, collection *Microfilme Turcia*, bobine 20, c. 519 : « envoie-le, tout de suite, à ma Porte de félicité, garrotté et accompagné de braves gens », car Ováry s'était enfui avec l'aide de l'ambassadeur d'Angleterre, voir E. D. Tappe, *Documents concerning Romanian History (1427—1601)*, Monton, La Haye, 1964, doc. n° 105, p. 71.

teurs ottomans. La plupart des chroniques ottomanes reflètent en grande partie aussi la surprise causée à la Porte par l'action de Michel le Brave <sup>26</sup>.

La politique poursuivie par le prince de Valachie de juin jusqu'en novembre 1594 ainsi que la nature des relations entretenues avec Sigismond Báthory s'avèrent des preuves décisives contre l'hypothèse de la « soi-disant visite » rendue en juin 1594 aux révoltés de Virșeț. Nous nous demandons aussi en quelle qualité Michel le Brave aurait pu recevoir, de concert avec les trois chefs Velia Mironiú, le ban Sava et l'évêque Teodor Teodoroviú, le serment de fidélité prêté par les mille révoltés au prince de Transylvanie, Sigismond Báthory <sup>27</sup>. D'autant plus que les deux princes n'étaient pas encore arrivés à conclure une alliance contre l'Empire ottoman. Cette dernière fut conclue plus tard, dans la première semaine de juillet <sup>28</sup>, lorsque l'émissaire du prince de Valachie arrivait en Transylvanie. Cependant la nécessité d'établir un plan d'action pour déclencher la lutte anti-ottomane ainsi que la nature des relations entretenues par les deux princes jusqu'à la conclusion du traité d'Alba Iulia (20 mai 1595) ne peuvent justifier la qualité de Vajda Mihály, identifié jusqu'à présent avec Michel le Brave pour recevoir le serment de fidélité prêté à Sigismond Báthory. D'ailleurs il est inconcevable que les mille révoltés aient pu garder un secret absolu sur une telle visite, dont la nouvelle se serait répandue très vite de Virșeț à Istanbul. De même, la suite non interrompue des actes de la chancellerie de Valachie promulgués au nom de ce prince ne paraît pas prouver, — sauf pour l'intervalle 7—12 juin <sup>29</sup> — une absence de Michel le Brave de Valachie, qui avait l'habitude de les signer, en personne, en roumain. Par contre si nous faisons état de la traduction correcte du nom Mihail Vajda, mentionné dans la version hongroise comme Vajda Mihály, et non pas Mihai Voévode, utilisé jusqu'à présent par la force de la tradition, nous devons établir l'identité de ce personnage à cette époque historique.

Les sources contemporaines mentionnent l'existence de trois personnes portant ce même nom de Vajda Mihály. Le premier, descendant de la noble famille portant le titre de Várszai <sup>30</sup> originaire du comté de Cluj, famille éteinte sans laisser aucun successeur, aurait été plus tard juge à Brîncovenești (Marosvécs), étant chargé par la diète des 16—21 novembre 1594 de mettre fin aux désordres de Transylvanie en détruisant les malfaiteurs qui la ravageaient <sup>31</sup>. Le second, un habitant de Caransebeș, est cité dans l'acte émis le 16 novembre 1590, avec Ivașen, Nicolae et

<sup>26</sup> I Peçevi, *op. cit.*, p. 161—162; Kâtip Celebi, *op. cit.*, p. 43—44; M Naima, *op. cit.*, p. 102—103.

<sup>27</sup> L'acte a été publié par Szamoskozy voir I Crăciun, *op. cit.*, p. 198; W Bethlen, *op. cit.*, p. 234—235. I. Szalay, *A Magyarországi szerb telepék jogviszonya az államhoz*, Pest, 1861, p. 13—14; J Szentkláray, *A Beeskereki vár*, Budapest, 1886, « Értékezések a Történelmi Tudományok Koréból », p. 39—40; A Veress, *op. cit.*, doc n° 45, p. 77—79; voir aussi *Mihai Viteazul în construcția eu-ropeană*, vol. I, *Documente externe*, București, 1982, doc. n° 5, p. 70—71.

<sup>28</sup> I Sirbu, *op. cit.*, p. 82—83.

<sup>29</sup> Voir les actes rédigés entre le 3 juin et le 16 juin 1594, *Documenta Romaniae Historica*, B. *Țara Românească*, vol. XI, doc. nos 120—127, p. 159—168.

<sup>30</sup> I. Nagy, *Magyarország családai czimerekkel és nemzedékrendi táblákkal*, vol. 12, Pest, 1865, p. 13.

<sup>31</sup> S. Szilágyi, *op. cit.*, p. 440, 461, art. 6.



Georges Vajda, comme partie dans un procès intenté à Francisc Măciçaș, concernant une propriété <sup>32</sup>.

Le troisième, habitant de la ville de Lugoj, résidence du ban Georges Palatici, est mentionné comme témoin dans un document rédigé le 3 juin 1586 <sup>33</sup>. En 1598, il s'est distingué à la défense de la place-forte de Lugoj, assiégée par l'armée du beglerbeg de Timișoara, Süleyman pacha<sup>34</sup>. Ses faits d'armes ainsi que l'information donnée par W. Bethlen sur la mission dont l'avait chargé Georges Palatici <sup>35</sup> de pousser les révoltés à continuer leur lutte après l'incident provoqué par le meurtre du tchaouch envoyé auprès du prince Báthory plaide en faveur de son identification avec Mihály Vajda mentionné dans la lettre envoyée de Virșeț à Moise Székely le 13 juin 1594. Il est donc naturel que Sigismond Báthory ait utilisé un habitant du Banat, qui était un homme de confiance de Georges Palatici pour entretenir des relations et encourager les révoltés de l'eyalet de Timișoara.

En conclusion, le refus d'admettre la présence de Michel le Brave parmi les révoltés de Virșeț, ce qui aurait compromis son projet de lutte anti-ottomane, n'exclut pas certains contacts établis par ce prince avec les hauts dignitaires de Transylvanie, partisans de ces révoltés de l'eyalet de Timișoara et par leur intermédiaire, avec les chefs de ces derniers. Par contre, notre interprétation met en lumière le rôle joué par les mouvements populaires de l'eyalet de Timișoara en tant que prémisses de la guerre d'indépendance déclenchée le 13 novembre 1594 par Michel le Brave et Aron Vodă.

<sup>32</sup> Fr. Pesty, *Krassó vármegye, története*, vol. IV, Budapest, 1883, doc. n° 471, p. 168.

<sup>33</sup> *Ibidem*, doc. n° 452, p. 121.

<sup>34</sup> I. Számoskozy, *Történeti maradványai 1542–1608*, *Monumenta Hungariae Historica, Scriptores*, vol. XXX/2, Budapest, 1880, p. 25, fait la distinction entre *Michaele Vajda* et *Michael Vajvoda* mentionné à la page 97.

<sup>35</sup> W. Bethlen, *op. cit.*, p. 227 : « submisitque Michaelein Vajda dictum qui Rascianos ad continuandam rebellionem turcasque infestandos instigaret »

# AUTOUR DU JOURNAL INÉDIT DU SIEUR DE LA CROIX

## I

MARIA HOLBAN

Le Journal du Sieur de La Croix, qui signait ainsi ses œuvres imprimées ou manuscrites, sans révéler son prénom, n'a pas été ignoré des historiens, malgré le fait qu'il n'a point été imprimé et n'existe que sous forme de manuscrit, conservé à la Bibliothèque Nationale de Paris<sup>1</sup>. Le professeur N. Iorga en a donné quelques extraits relatifs à la chevauchée de leur auteur à travers la Valachie (et la Transylvanie aussi, mais cette partie a été omise) en route pour la Pologne, en 1675. Albert Vandal, dans son ouvrage sur l'ambassade de Turquie du marquis de Nointel<sup>2</sup> en a cité également des passages pittoresques. Mais l'analyse du contenu des trois parties du Journal — que nous appellerons Journal (I, II, III) — reste encore à faire. Son auteur mériterait également de retenir l'attention. Secrétaire, dès 1672 du marquis de Nointel, il fut chargé, par celui-ci en 1673 de porter le texte de nouvelles Capitulations à la Cour, où il se fit bien voir de Colbert, auquel il s'offrit de procurer des objets rares : livres, manuscrits, médailles, etc. et auquel il dédia, en même temps qu'au roi, en mars 1682 ses deux volumes de Mémoires<sup>3</sup> qui furent imprimés en décembre 1683, portant la date de « Paris 1684 ». Il entretint également des rapports avec le successeur de M. de Pomponne, le ministre de Croissy, qu'il tenait au courant des affaires du Palais de France. Il avait servi l'ambassadeur de manière exceptionnelle au moment de la crise de 1672 survenue au cours des négociations pour l'accord entre la France et la Porte, comme l'atteste la lettre de celui-ci du 25 sept. 1673 aux négociants de Marseille auxquels son secrétaire devait remettre un exemplaire des Capitulations qui leur assuraient des avantages considérables. Il y engageait ceux-ci à lui accorder la plus parfaite créance « car c'est celui qui m'a le plus servi dans la question des Capitulations ». En quoi consistaient ces services, ne fut point révélé par lui, ni à cette occasion, ni plus tard. De son côté, le secrétaire garda le même mutisme dans les deux volumes de ses Mémoires ainsi nommés, qui ne sont point, en fait, des mémoires au sens le plus fréquent de ce terme, mais la réunion de descriptions diverses, sous forme de lettres, autour de la personne de l'ambassadeur, dont est décrit dans les premiers chapitres le voyage de Toulon à Constantinople (1670), sa réception pleine d'éclat et ses deux séjours officiels à Andrinople en 1671 et 1672. A son tour, le *Journal* a un sens précis. C'est une sorte de registre où

<sup>1</sup> En trois volumes : Bibliothèque Nationale, ms fr. 6101 et 6102 et nouv. acq. fr. 1724. Les premiers sont calligraphiés et dédiés au roi, et semblent avoir partagé un sort identique.

<sup>2</sup> *Les Voyages en Turquie du Marquis de Nointel (1670-1680)*, Paris, 1900.

<sup>3</sup> Qui reproduiront fidèlement le texte du Journal.

doivent être notées les démarches, lettres envoyées ou reçues par le secrétaire et tout ce qui touche à sa mission. A un moment de sa correspondance de 1676, l'ambassadeur mentionne expressément le Journal de son factotum. Celui-ci prend en quelque sorte la suite des Mémoires<sup>4</sup> car il va de la fin de l'année 1674. Le sieur de La Croix se rend au-devant du Marquis de Nointel à Chio, jusqu'en avril 1678, quand il rejoint brièvement le Palais de France rentrant de sa mission auprès du roi Soleil. Le Journal est divisé en trois parties, consacrées à ses trois missions des années 1675, 1676 et 1677. Nous les appellerons Journal (I), (II) et (III).

Le Journal (I) rend compte de la première mission du secrétaire en Pologne. A son retour de France, où il avait été porter au roi les Capitulations, ainsi que des lettres du Sultan et du Grand Visir, il attendit patiemment le retour de l'ambassadeur qui s'attardait dans sa trop longue croisière en Méditerranée Orientale, qu'il présentait au roi comme une sorte de tournée d'inspection des Échelles du Levant, pour y observer l'application des Capitulations. Puis, justement inquiet de cette absence prolongée, et des échos de la Porte touchant l'arrivée d'un émissaire français venu de Pologne, il finit par aller au-devant de son supérieur, dès qu'il apprit par hasard la direction de ses mouvements. Il le rejoignit à Chio et fut témoin d'une démonstration hostile des habitants de l'île contre l'ambassadeur, qui dut se réfugier dans le château, cependant que les autorités turques se déclaraient incapables de maîtriser la populace. Le secrétaire passe assez rapidement sur cet épisode peu glorieux. Ayant informé le marquis des nouvelles de la Porte, il l'accompagne à Smyrne d'où ils se séparent. Lui-même se dirigea vers Gallipoli et Andrinople, cependant que l'ambassadeur réintérait le Palais de France. Il ne fallait pas perdre de temps. Le roi, impatient de l'absence de son envoyé auprès de la Porte, du moment où sa présence aurait pu contribuer à l'amorçement d'une médiation de paix entre la Pologne et la Turquie, afin de permettre à celle-ci de partir en guerre contre l'empereur d'Autriche (ennemi de la France), avait fini par charger son ambassadeur à Varsovie de prendre en main l'affaire, et celui-ci, M. de Forbin Janson, évêque de Marseille (plus tard cardinal de Jeanson) avait dépêché vers le Grand Vizir, à Andrinople, un émissaire, M. Sauvans, qui se trouvait là, attendant vainement d'être reçu par celui-ci. Nouvelle peu réjouissante pour le marquis, jaloux de son prestige, devant pareil impiètement sur son domaine exclusif. Il expédia en toute hâte son secrétaire à Andrinople pour liquider la tentative esquissée par l'indésirable Sauvans, de faire renvoyer chez lui et prendre l'initiative de la médiation désirée tacitement par le roi qui ne voulait pas trop s'avancer, attendant d'en être prié.

Cette mission du secrétaire occupe une bonne partie du Journal (I). On y peut suivre l'auteur dans sa visite chez le grand interprète Al. Mavrocordat, embellie de détails ajoutés après coup au canevas initial du Journal. Car le texte qui nous est parvenu contient par endroits des allusions à des événements bien plus tardifs qui se rapportent par exemple à l'ambassade de M. Girardin des années 1686—1689 ou à la carrière ultérieure du Kihaiia Suleiman, jusqu'à sa mort, en 1687 en Hongrie.

<sup>4</sup> Le volume I des Mémoires.

Ce genre d'additions, plus discret dans cette première tranche (Journal I) fera boule de neige dans les tranches suivantes (Journal II). A ces réserves près, le Journal I est assez complet, reproduisant les billets du grand interprète en réponse à ses instances, les comptes rendus des audiences, du kihaiia et du gr. Vizir, les prises de contact avec les délégués des mécontents de Hongrie venus se plaindre à la Porte contre l'hostilité des pachas de Varadin, de Solnok et d'Agria, etc. Dans le Journal il est question de la triple mission du secrétaire. Il devait exprimer le désir du roi d'une réconciliation entre « ses deux meilleurs amis » (= La Porte et la Pologne), se plaindre des abus des pachas qui n'obseivent pas les Capitulations, demander la restitution des lieux saints à la garde des religieux latins (catholiques) après leur dépossession au profit des moines grecs (orthodoxes). Prévenu de ne pas insister sur ce troisième point qui pourrait irriter le gr. Vizir, le secrétaire se le tint pour dit, et tourna toute son attention vers les délégués des mécontents de Hongrie, qu'il fréquenta de manière plutôt clandestine, ayant soin de se cacher des yeux du résident qui les espionait. Il affirme aussi bien avoir distribué de l'argent, car ils étaient fort démunis. Enfin après plusieurs ateiemoiements, accompagnés de l'éternelle recommandation de « patience », le secrétaire obtint de la Porte par l'entremise d'Al. Mavrocordat et du kihaiia, comme concession suprême d'aller porter en Pologne les conditions de paix de la Porte, mais sans que les négociations de paix arrêtent les opérations des Turcs. Le kihaiia avait donné des dispositions pour son voyage, jusqu'en Pologne en passant par Făgăraș où résidait en ce moment le prince de Transylvanie, Michel Apaffy. C'était également une étape nécessaire pour les deux délégués hongrois — qui devaient s'aboucher avec le prince de Transylvanie en vue d'une future guerre des Turcs contre l'Empereur, en Hongrie, avant de rejoindre le gros des mécontents dans leur refuge en terre ottomane. Quant au secrétaire, son rôle était celui d'un simple messenger chargé de porter au roi Sobieski les conditions dictées par la Porte et d'en rapporter la réponse. C'était une manière purement formelle de procéder à la médiation voulue par le roi-Soleil, mais en même temps une occasion de faire montre de zèle de la part de l'ambassadeur, et de le débarrasser en même temps des intrus, essayant de prétendre à son rôle dans cette négociation.

Parti de manière conspirative par une route, cependant que les délégués hongrois en suivaient une autre pour sortir d'Andrinople sans que l'Internonce en soit averti, les deux groupes se rejoignent bientôt et poursuivent leur chemin ensemble jusqu'à Făgăraș. Bien reçu par le prince, qui but à la santé du roi de France, le secrétaire profita de son séjour de deux journées pour obvier au plus pressé. S'adressant à M. de Giza (émissaire du roi Sobieski, venu demander au prince de Transylvanie de se charger de la médiation de paix avec la Porte), le secrétaire l'avertit de son propre rôle de porteur des conditions de paix aux Polonais, ce qui rendait inutile la démarche de celui-ci auprès du prince de Transylvanie, Michel Apaffy. Arrivé à Jawarów, où se trouvait à ce moment le roi de Pologne, il fut accueilli avec joie, mais à la lecture des conditions carrément inacceptables qu'il apportait, celle-ci se changea en déception. Le roi lui remit aussitôt sa réponse : de brèves contre-propositions d'un ton aussi absolu que celui des conditions de la Porte. Cette lettre au gr. Vizir

s'achevait sur un défi plein de fierté. Le roi le chargea également de signifier au sieur de Giza de ne plus demander la médiation du prince de Transylvanie. A son retour il fut attaqué par une bande de Tatars qui devinrent ensuite ses protecteurs. Repassant à Făgăraș le secrétaire s'acquitta avec satisfaction du message royal. Il fit savoir également au sieur de Fresne (Akakia) que l'évêque de Marseille se proposait d'envoyer comme auxiliaire auprès du Maquis de Nointel (qui n'en voulait pas), que sa venue à Constantinople n'avait plus de raison d'être, ce qui ne fit pas plaisir à celui-ci. Lui-même courut à bride abattue, vers Andrinople porter la réponse de Sobieski au gr. Vizir. Celui-ci assez piqué dans sa fierté fit bon marché des Polonais, déclarant leur armée sans importance etc. Il attribua l'insuccès de cette démarche au trop grand désir des Polonais de conclure la paix, recourant à cet effet à des personnages mineurs, tels que le prince de Transylvanie et celui de Moldavie au lieu de s'en tenir à celle du Padichah de France. Il ordonna à son kiahia de remettre au secrétaire une lettre du roi Sobieski adressée à ce dernier, qui le félicitait de son éléction à la couronne. A ces remerciements le roi avait joint une phrase sur le désir de paix des Polonais, mais à des conditions acceptables. C'était une sorte d'ouverture, assez vague, il est vrai, mais suffisante pour envoyer la lettre susdite à la Porte. (Cette lettre a été reproduite par N. Iorga dans ses *Acte și Fragmente* et republiée par nous dans le septième volume des *Călători străini prin Țările române*<sup>5</sup>, avec la véritable explication nécessaire). En conclusion, le gr. Vizir avait conclu à la faiblesse des Polonais. Comme le discours du gr. Vizir rapporté par le secrétaire ressemblait à s'y méprendre à ceux de l'ambassadeur indigné des offres de médiation adressées à des princes sans autorité, on est tenté de croire que le secrétaire insiste particulièrement sur ce point pour flatter l'amour-propre de son chef. Laisant là le gr. vizir dans son beau jardin, au bord d'un bassin, où il s'amusa à nourrir les poissons, le secrétaire se mit en devoir de remplir une nouvelle tâche. Arrivé à Andrinople il y avait trouvé l'ordre de l'ambassadeur de demeurer sur place, afin d'être témoin des fêtes annoncées pour la circoncision des deux fils du sultan et des noces de sa fille de 4 ans, avec son favori Couloglou pacha. Il devait en faire une description détaillée et piloter également le peintre envoyé par son excellence pour saisir au vol la ressemblance du gr. seigneur ou celle du gr. vizir, en se cachant bien entendu, car c'était chose absolument défendue. (Dans le Journal d'Antoine Galland il est question d'une tentative similaire lors de la venue de l'ambassadeur à Andrinople en 1671).

Ayant la plume assez alerte le secrétaire traça le spectacle offert par l'immense kermesse déroulée sous les yeux admiratifs des sujets du Sultan. Tout y était parades des métiers, mimant des scènes de leur travail, cavalcades somptueuses, illuminations, ombres chinoises, présence du gr. seigneur lui-même, etc. Ces descriptions impatientement attendues par l'ambassadeur, furent copiées de sa main, en y ajoutant des détails plaisants ou plutôt scabreux pour l'agrément de la cour du roi-Soleil. Adressées ostensiblement à M. de Pomponne, ces turqueries visaient plus haut, aspirant à distraire le roi.

<sup>5</sup> Vol. VII, Bucarest, 1980, pp. 271–272.

Mais à Andrinople la peste s'empara de la ville et tout le monde s'éparpilla. Le secrétaire put enfin retourner à Pera le 15 septembre 1675. La peste y était moins menaçante. Avec le retour du secrétaire prend fin le Journal (I) de la I<sup>e</sup> mission en Pologne.

Cette I<sup>e</sup> mission se résume au fond à une comédie dont nul ne pouvait être dupe. Il s'agissait de démontrer que l'absence prolongée de l'ambassadeur n'avait point porté préjudice au service du roi, qu'une médiation de fait avait bien eu lieu mais n'avait pu aboutir à cause des sollicitations des Polonais s'adressant à trop de médiateurs virtuels. Lorsque le secrétaire se mit en route pour la Pologne avec les conditions inacceptables de paix, il pouvait fort bien se rendre compte, étant d'esprit délié que sa mission était illusoire. Quant à l'ambassadeur il lui suffisait d'avoir montré du zèle pour le service de son maître, en la personne de son factotum. En somme le sort de la Pologne lui importait moins que le récit des kermesses bariolées d'Andrinople dont il espérait amuser le roi.

Un regard d'ensemble sur cette première partie du Journal nous permettra de la comparer favorablement aux deux suivantes. On observe au cours de leur déroulement une tendance de l'auteur qui va en augmentant, de romancer les faits en introduisant un élément sensationnel ou pittoresque pour mettre plus de couleur dans le récit et pour exagérer son propre rôle. Ainsi sur le texte initial sont venues se greffer des interpolations aussi tardives que 1689. Cet écart dans le temps est confirmé par la dédicace au roi en tête du texte manuscrit du journal (BN. ms. fr. 6101) : « Sire, ayant eu l'honneur de servir V.M. ving-teinq années à la Porte ottomane, de travailler avec succès et votre agrément à diverses négociations importantes et de faire plusieurs voyages à Constantinople, à la cour de V.M., à celle de Pologne, en Hongrie (!), Transylvanie et Moscovie (!), j'en ai dressé un Journal exact ».

Cette mention de *25 ans de services* à la Porte ottomane nous reporte aux années 1695 ou 1697 selon que l'on compte cet intervalle à partir de l'année 1670, quand il voyagea avec l'ambassadeur se rendant à la Porte où il arriva à la fin de l'année (voir Mémoires, vol. I) ou bien à partir de 1672 quand il détient la qualité de secrétaire d'ambassade de M. de Nointel, Antoine Galland, amené de France par Son Excellence étant son secrétaire particulier.

Or il serait absurde d'interpréter cette dédicace dans le sens d'une rédaction du Journal à la fin de la carrière de leur auteur. En réalité cette date est celle où le texte fut amplifié. Sa rédaction initiale doit être placée aux dates consignées dans le texte même. La durée du Journal est de 1674—1678 le mois d'avril.

Nous reviendrons sur cette chronologie dans la seconde et dernière partie de notre étude. Pour le moment nous voulons seulement signaler ici le fait qu'entre le texte initial et sa forme dernière il y a un décalage qui va en s'accroissant.

[41] *Commencement des négociations* <sup>6</sup> Aussitôt que je fus arrivé à Andrinople j'envoyai faire compliment au seigneur Alexandre Mavrocordati <sup>7</sup>, interprète de la Porte et ami particulier de M. l'ambassadeur, duquel il avoit été médecin deux ans, où je le fis prier de donner avis de mon arrivée [42] arrivée au Gr. Vizir et de m'accorder une entrevue secrète le même jour, vers le soir, afin de n'estre point veu et que les Allemands ne sceussent pas sitôt ma venue.

Comme mes chevaux n'estoient pas encore arrivés de Constantinople, Mavrocordato m'envoya les siens et j'allai *en habit turc* <sup>8</sup> à son sérail, où je l'attendis [43] longtemps, parce qu'il estoit chez le Vizir. Je lui fis d'abord compliment sur sa nouvelle dignité et lui témoignai la joie qu'elle avoit causée à M. l'ambassadeur. [Le secrétaire a présenté au roi les lettres du Gr. S. et du Gr. V. avec les Capitulations.] J'estois chargé des réponses de S.M., laquelle, afin de marquer plus fortement à S. H. son dessein sincère d'entretenir l'ancienne alliance entre les deux empires, avoit ordonné à ses ambassadeurs à la Porte et en Pologne d'offrir sa médiation pour la paix de ce royaume . . . etc. [mentionne les lettres de l'ambassadeur à Mavrocordat, au Vizir Azem et à son Kihaiia et déclare le sujet de sa négociation la restitution des Lieux Saints et les plaintes des marchands français lésés par plusieurs pachas au mépris des Capitulations.] Mavrocordato me donna le retour de mes compliments au double [47] et s'efforça de me persuader de son attachement aux intérêts de la France, duquel il me dit qu'il avoit déjà donné des preuves, en procurant à M. de Chavannes (= Sauvans), gentilhomme de M. de Forbin, évêque de Marseille, ambassadeur en Pologne une audience du Kihaiia du G.V. pour rendre la lettre de cet ambassadeur à ce premier ministre, lequel [48] me dit il, faisoit difficulté d'y ajouter foi, et diferoit d'y répondre, craignant que ce ne fût un stratagème des Polonois pour rompre les mesures de la Porte, mais que mon arrivée le rassureroit et faciliteroit l'expédition de cet envoyé, auquel Mavrocordato envoya un cheval et le pria de le venir trouver. [49] J'assurai cet interprète qu'il ne pouvoit pas s'attacher aux intérêts d'un empereur plus reconnaissant que Louis le Grand et pour le convaincre de cette vérité, je tirai de mon sein une très belle bourse à la françoise d'or trait, pleine de sequins vénitiens et fis entrer mon valet qui portoit dix aulnes de brocard d'or [50] très riche pour sa femme. Ce régal échauffa la conversation . . . etc. [Mavrocordat lui raconte le contenu de la lettre de M de Forbin au G. V. Sur ces entrefaites M. « de Chavannes » (= Sauvans) fit son entrée. [52]] mais comme j'estois vestu à la turque, <sup>8</sup> avec une longue moustache et fort hâlé, et que nous étions convenus que je ne parlerois point que Mavrocordato ne me fit connaître, j'observai le silence exactement pendant qu'il demanda des nouvelles de M. de Nointel [53] et (Mavrocordato) lui dit que le G. V. n'avoit diféré son expédition qu'en les attendant et qu'estant arrivées par cet Aga (ce qu'il dit en me montrant), il seroit expédié incessamment, puis s'adressant à moi en italien, il me pria de me mesler à leur conversation et

<sup>6</sup> Suit le texte du Journal

<sup>7</sup> L'auteur orthographie ainsi le nom de Mavrocordato.

<sup>8</sup> A proprement parler, en habit tartare, porté d'habitude par les voyageurs chrétiens dans les pays turcs. L'auteur souligne un fait qui allait de soi.

me fit connaître à M. de Chavannes (= Sauvans)<sup>9</sup>, qui eut d'autant plus de joie [54] de ma venue, qu'elle devoit hâter son départ . . .

[Au sujet du G. V. le secrétaire s'informant auprès de Mavrocordat s'il doit lui présenter les présents de l'ambassadeur avant l'audience, reçoit le même jour la réponse la plus claire] [58] « Per ogni buon rispetto, portando lei lettere di negocio Importantmo, pare più conveniente e glorioso di far il presente *inanzi l'udienza*, se però acconsentirà l'Ilmo Kihaiia, senza la licenza del quale non si puo presentar, e che lei debbe havere prima l'udienza di quel Ilmo Sigre *del qual e necessario coltivare l'affetto* e l'inclination, essendo [59] in questo tempo l'unico ministro nella corte del nostro padron e con quel presente che stimera decente pregarlo dessere sempre propenso, rimettendomi alla sua sopraffina prudenza, ala qual accenno solamente quello si suole praticare per adesso alla corte, cioe dimostrare che si fa capitale della volonta del Sig<sup>re</sup> Kihaiia [60] de resto saro pronto di servirla, mentre sono etc. ».

[Le secrétaire se le tint pour dit et agit en conséquence. Le 13 le Kihaiia] m'envoya à une heure de nuit quatre chevaux de son écurie, chez lequel je me transportai accompagné de deux interprètes, d'un janissaire et de quatre valets.

[61] *Audience de Suleiman, Kihaiia du G. V.* L'on me conduisit d'abord dans une antichambre où il y avoit un grand feu, auprès duquel je demurai un quart d'heure pendant que l'on avertissoit cet intendant (= Kihaiia) et l'on m'introduisit ensuite dans la chambre d'audience fort magnifique [62] de laquelle le plafond à culs de lampe étoit doré et les murailles incrustées de porcelaine et peintes, et je trouvai sur le sofa, garni de tapis, couvertures et coussins très riches, un tabouret de brocard que l'on me présenta, mais je ne voulus point me seoir, ainsi nous demeurâmes debout un moment [63] en attendant le Kihaiia qui me fit l'honnêteté de me dire que ce tabouret étoit destiné pour moi, duquel je le remerciai et m'assis auprès de lui sur le matelas, et Mavrocordati se mit sur ses genoux et servit d'interprète. [Compliments, explication de la réserve observée par la Porte à l'égard de l'émissaire, Sauvans.-M. de Nointel serait venu en personne s'il n'avoit appréhendé l'éclat de son voyage et a donc dépêché son secrétaire pour apprendre les sentiments du G. V. etc.] Le Kihaiia me répondit qu'il avoit fort bien fait de ne se point mettre en chemin, [69] que le secret est l'âme des négociations et en assure le succès et que ce voyage auroit alarmé les Allemands, lesquels connoissant que la paix de la Pologne engageroit le secours des mécontents de Hongrie et causeroit une diversion avantageuse à la France, leur résident redoubleroit son application à traverser les [70] sollicitations de ces infortunés, qu'il s'efforçoit de brouiller avec la Porte qui leur avoit accordé sa protection irrévocable . . . etc . . . Après la paix de Pologne le G. V. fera passer ses armées victorieuses en Hongrie, de laquelle *il avoit fait traduire la carte* ce qui marquoit son dessein fixe d'entreprendre cette guerre pour faire plaisir à la France (!) [Demandes du Kihaiia] De quelle manière l'empereur de France avoit reçu la lettre du G. S., du G. V. et le texte des Capitulations? . . . L'âge de Louis XIV, son portrait, ses

<sup>9</sup> L'auteur se trompe sur le nom. Le vrai nom est Sauvans.



dernières conquêtes.. [Réponse délirante du secrétaire, s'achevant sur] ses victoires fameuses [77] dont je lui fis un détail précis auquel il donna toute son attention et son admiration, pendant que nous prenions le cave et les autres régals qui furent suivis de [78] celui d'un mouchoir brodé d'or, parce que le jour précédent on lui avoit porté huit vestes de brocard à fleurs d'or, velours, satin et drap, deux de chaque sorte et un (!) horloge d'or..

[79] *Portrait de Suleiman, Kihaiia d'Hamet Kiopruli, G. V.*

Il étoit originaire d'Esclavonie, des environs de Raguse, et turc naturel, d'une taille médiocre et proportionnée et bel homme, le poil blond, les yeux bleus, la carnation vive, le front d'esprit, la phisionomie heureuset, d'abord [80] riant et de conversation agréable et familière, il connoissoit mieux qu'aucun autre ministre les intérêts de la Porte et ceux de tous les Princes chrétiens, ce qui lui avoit donné un si grand crédit sur l'esprit de son maistre, qu'il étoit le seul canal des affaires, et il affectionnoit la nation française plus qu'aucune autre [à cause de son admiration pour Louis XIV (!)] Je le connoissois très particulièrement, ayant suivi son élévation dès les moindres charges et contracté une liaison assez étroite avec lui, par le moyen de M. Caboga, ambassadeur de Raguse, son ami particulier et le mien, et de Luca Barca, interprète de cette république, et je m'étois appliqué à ménager son amitié par de petits régals de liqueur de France qu'il aimoit autant que son maistre.

Après la mort de Kiopruli il fut fait grand écuyer, et comme il avoit l'esprit doux et insinuant, il s'acquit aisément la confiance du G. S., qui le voulut faire son premier ministre après la mort de Cara Mustafa, mais il évita ce coup, qui tomba sur Cara Ibrahim, auquel [84] son trop grand crédit ayant causé ensuite une jalousie extrême, il n'oublia rien pour le perdre et trouva le moyen de le tirer d'auprès de S. H., de lui donner le commandement de l'armée contre la Pologne et de le faire rappeler des confins de ce royaume, dans la pensée de le faire périr en Hongrie, aussi bien que [85] Kior Ibrahim pacha, généralissime que l'on avoit été contraint de sacrifier à la mutinerie des janissaires et des sipahis. Le G. S. néanmoins avoit donné dans le sentiment de son ministre, duquel il ne pénétoit pas le mauvais dessein, et connaissant la capacité de Suleiman lui ordonna de se préparer à passer [86] en Hongrie, mais il remontra si vivement à S. H. que le désordre des affaires et la consternation des troupes, plus prestes à fuir qu'à combattre, demandoient la présence impériale, ou celle du G. V. pour les exciter et empêcher les révoltes par l'autorité souveraine, que cet empereur l'en revêtit sur le champ [87] avec la qualité de G. V. de laquelle Cara Ibrahim se vit dépouiller par celui qu'il crut perdre, qui le relégua à Rhodes, après en avoir tiré plusieurs millions d'or. Suleiman, ne fut pas longtemps G. V., ni sa destinée plus heureuse que celle de Cara Mustafa pacha, car la perte de la bataille de [88] Siclos entraîna celle de cet homme illustre, consommé au fait de la politique et de la guerre, qui eut la malheur de se trouver à la tête d'une nouvelle milice sans discipline et épouvantée<sup>10</sup>.

[Après une semaine d'attente le secrétaire est reçu par le G. V.] *Audience du G. V.* L'on m'envoya le 22 fev. à 9 h. du matin 8 chevaux

<sup>10</sup> Interpolation introduite plus tard, car les Mémoires s'arrêtent en 1683.

de l'écurie du G. V., richement harnachés et dix chiaoux, lesquels, avec plusieurs français [93] résidens à Andrinople, m'accompagnèrent au sérail de ce ministre où je mis pied à terre *sur la même pierre que les ambassadeurs où je fus reçu comme eux par le Chaoux Bachi*, lequel me conduisit dans son appartement en attendant que le G. V. fût sorti de celui de ses femmes. [Suit la cérémonie de la remise de la lettre du roi. Compliments, etc. Il reçoit 6 vestes et se retire à son logement] où les tambours, trompettes, timbales et haut-bois du G. V. viennent me faire *les mêmes honneurs qu'à un ambassadeur* et ils furent suivis des députés des chiaoux, portiers, valets de pied, palfreniers et autres bas officiers, auxquels il fallut distribuer environ cent écus, car c'est la coutume que ceux qui reçoivent des vestes du G. S., ou du G. V. fassent des libéralités à leurs [101] domestiques inférieurs.

*Portrait d'Hamet Kiopruli*<sup>11</sup>

Le G. V. Hamet Kiopruli étoit petit et de poil noir, il avoit le visage rond, le teint assez blanc et vermeil, l'œil perçant, l'esprit vif, pénétrant, égal, amateur de la justice, intègre, incorruptible, libéral [102] et il eut été sans vices, s'il n'avoit aimé le vin ; il en rejetoit la faute sur les chagrins que les françois lui avoient donné en Candie, lesquels lui ayant causé des insomnies terribles, ses médecins lui conseillèrent de boire du vin, qui étoit très bon et en abondance dans cette isle. [103—105]

[Son père le prépare à lui succéder à 23 ans]. Son ministère dura environ 15 années et il mourut hydropique dans la 37<sup>e</sup> (année) de son âge, sans enfants et sans autres biens que de 4 palais à Constantinople et Andrinople et d'une maison [106] de campagne entre ces deux villes où il finit sa vie et on lui trouva seulement 250000 écus en or, qu'il destinoit pour le pèlerinage de la Mecque. Le G. S. voulut élever Moustapha Kopruli, son frère à sa place, lequel s'en excusa et Cara Moustapha, leur beau-frère lui succéda et [107] fut étranglé à Belgrad après la levée du siège de Vienne. [Le secrétaire visite le nouveau résident de l'Empereur, ainsi que l'ambassadeur de Raguse, M. Caboga, tâche de se soustraire au zèle indiscret du cordelier espagnol, le père Canizares qui voudrait pousser l'ambassadeur à poursuivre la restitution immédiate des Lieux Saints, malgré le sentiment du G. V. et qu'il soupçonne d'être un espion dudit résident d'Allemagne, se rend chez le Reis Efendi, et le même soir (1 mais) chez le Kihaiia, auquel il remet trois mémoires écrits en turc, sur les trois objets de sa mission ; la médiation, les Lieux Saints et les plaintes des marchands français . . Le Kihaiia répond que les polonais sont d'humeur brusque et changeante, on ne peut se fier à eux. La Porte seroit fort aise que le roi se porter garant pour eux. Quant aux Lieux Saints, cette demande pourroit refroidir le G. V. et compromettre la paix de Pologne et le secours aux hongrois, "qui étoient d'une plus grande conséquence dans la conjoncture présente que l'affaire de Hierusalem". On reprendra l'affaire au moment propice].

Cette audience dura deux heures, dans un lieu [153] retiré, où il n'y avoit que des valets sourds et muets, et fut suivie d'une collation, à

<sup>11</sup> C'était à ce moment le premier ministre et factotum du prince.

la fin de laquelle on nos donna le calve pour apaiser les vapeurs de quelques bouteilles de Malvoisie et d'eau de canelle que l'on beut dans ce repas meslé d'une conversation libre sur les affaires de Hongrie, sur lesquelles je le trouvai très informé... etc.

Ayant envoyé un courrier à l'ambassadeur, pour demander ses ordres en attendant je me fis habiller à la hongroise, j'achetai encore trois chevaux tartares, et deux mulets pour porter mon petit grabat et un peu de provisions, car sans cela on court souvent le risque de coucher sur la dure et de mourir de faim.

*Audience secrète du G. V.* Le 14<sup>e</sup> à quatre heures du soir, j'allai dans un jardin hors les portes de la ville, prendre congé du G. V. lequel me fit une très agréable réception... etc. [Le Kihaiia allait lui remettre le mémoire avec les conditions de paix, « sans que les pourparlers de paix fussent capables de retarder les conquêtes (de la Porte) sur ces peuples sans foi et sans parole. » Il reçoit un caftan « comme marque de ma mission ». Avant de partir] « je fis une fausse confiance au père Canisares, commissaire de la Terre Sainte, pour cacher quelque temps mon voyage en Pologne, et lui dis que j'allois faire un tour à Constantinople, afin de communiquer une affaire de conséquence à M. l'ambassadeur et revenir en diligence avec [277] des lettres pressantes au G. V. et au Kihaiia, sur les intérêts de la Terre sainte, pour lesquels je laisserois un interprète à la Porte, qui apporteroit tous ses soins à cette affaire et lui donneroit exactement avis de ce qui se passeroit.

#### *Voyage en Pologne*

Cependant le courier que j'avois expédié à Constantinople, étant de retour le 14<sup>e</sup>, je partis le 18<sup>e</sup> en présence de ce religieux, qui crut de bonne foi que j'y allois, mais j'en quittois le chemin à Solac Chesme, qui est une fontaine à une lieue d'Andrinople, et prenant à gauche j'allai coucher à 6 heures de là, au village d'Urum Keui, où les sieurs Petrozzi et Szepessi se rendirent la même nuit [279] et laissèrent Radici à la Porte, lequel pulia qu'ils étoient indisposés, afin de tenir leur départ secret durant quelques jours. Le 19<sup>e</sup> nous nous mîmes en chemin au nombre de 18 cavaliers. [Les voyageurs traversent la Valachie et la Transylvanie]

#### *De la Transylvanie*

[297]. Elle est ainsi nommée à cause des montagnes et des forêts qui l'environnent et située dans la partie orientale du royaume de Hongrie, duquel elle fut séparée en 1541 et en 1613, les cruautés et les impiétés de Gabriel Batori ayant armé ses sujets contre lui, Bethlen Gabor, seigneur transylvain, assisté des troupes ottomanes commandées par Skender [298] Pacha s'en empara et fut déclaré prince et installé par ce général, sous la condition d'un tribut annuel de 6000 sequins et la dépendance du Grand Seigneur, lequel se réserve l'agrément et la confirmation de celui qui seroit élu que l'on tire de l'ancienne famille des princes, ou d'une des plus nobles au défaut de celle là, et il ne peut faire aucun [299] acte de souveraineté valable qu'il n'ait reçu le haticherif et le Clitche, caftan de Sa Hautesse qui a plus de considération pour ce prince que pour tous ses autres tributaires, parce qu'il est plus à portée de secouer le joug et de retourner à l'obéissance de l'Empereur d'Allemagne,

ce qu'il me fera jamais volontairement et s'il n'y est contraint [300] par la politique et la nécessité de se ranger du parti le plus fort, afin de mettre ses états en seureté et à couvert des insultes de la guerre.

La Transylvanie est abondante en bleds, vins, bœufs, bestes fauves, gibiers, volatils, chevaux, pasturages, buffles, moutons, chèvres, mine d'or et d'argent, de sel [301] d'alun et de mercure, lesquelles communiquent une assez méchante qualité aux eaux. Elle est arrosée des fleuves Maros, Samos et Arianos (!) et de plusieurs autre petites rivières, ses peuples sont saxons, bulgares (!), et hongrois, parlent leur langue naturelle et la hongroise et professent différentes religions : catholique, calviniste, luthérienne et arienne \* [302]. Les Saxons habitent la province des Sept Villes, les bulgares les bords du fleuve Maros et les hongrois les frontières de la Valachie (!). Les villes principales sont : Hermannstad Cibinium, Cronstad Brassovia, Weisseburg Alba Iulia, Varadin, Nezen Bistricia, Schespurg Segeswaria, Mydswich Mediesus, [303] Zebesus Mullenbach, et Caloswaria Clossenbourg, et elle est confinée à l'orient de la Valachie et Moldavie, à l'occident de la Hongrie et Moldavie et au septentrion de la Russie rouge.

Il y a eu 12 princes en Transylvanie depuis qu'elle est sous la domination [304] ottomane jusques à Michel Apafi, qui est doux honneste et équitable, mais il ne peut riens résoudre sans la participation, de son conseil ce prince me donna une escorte avec laquelle je passai à Torda, au château de Guerla, à Megeswar, la montagne de Poucheva et les alpes de Beskid qui durent trois journées et elle me quitta à Stri., première place de Pollogne de ce côté là, d'où je me rendis le 9<sup>e</sup> à Jawarow, où le roi de Pologne accompagné de M. de Marseille attendoit l'ouverture de la campagne.

Ce prélat fut d'autant plus agréablement surpris de mon arrivée, qu'il n'espéroit pas que la Porte, après la lettre fière du G. V. dût [306] proposer elle même les conditions desquelles je lui présentai le mémoire en turc qu'il porta aussitôt au roi, lequel me fit un très favorable accueil, me demanda l'état présent de la Porte et sa disposition à la paix ou à la guerre, dont je lui rendis un compte très exact, sans aucun déguisement et l'assurai qu'elle se préparoit [307] à la circoncision des princes et au mariage de la princesse, et qu'ainsi il n'y avoit pas d'apparence qu'elle fit aucune entreprise considérable cette campagne. L'on fit aussitôt traduire ce mémoire par l'interprète du roi, dont les termes ressentant la fierté et la superbe des turcs [308] ne pleurent guère à S. M.

*Mémoire des conditions de la paix (extraits).*

Conditions du I<sup>er</sup> traité fait à Camenetz (en 1672)

Les Cosaques rebelles demeureront sous la protection de l'Excelse Porte, à laquelle les Polonois abandonneront les provinces entières de Podolie et d'Ukraine et vuidront les places qu'ils y ont reprises, sans en tirer aucuns canons, ni artillerie, et que l'on nommera des commissaires pour le règlement de limites.

\* Lors de son rapide passage par la Transylvanie, l'auteur, ayant pris ses informations à des sources hongroises, comme le démontre la forme des noms de rivières, a pu confondre les Roumains avec les Bulgares.

Que les nobles, anciens seigneurs des villages, encore qu'ils soient ecclésiastiques y pourront demeurer, en payant à la Porte les droits, décimes et tributs ordinaires de leurs biens, qu'elle leur conservera, pourveu qu'ils ne fassent aucun acte d'hostilité, aussi bien que leurs églises, à la réserve de celles qui ont été changées en mosquées et qu'ils pourront librement y faire leurs exercices spirituels sans aucun trouble, ni empêchement.

... Les polonois continueront à payer à l'Excelse Porte le tribut de 22000 sequins d'or qu'ils leur payoient depuis longtemps, et au Seigneur Kan de Krim le tribut ordinaire accordé de pact exprès et les arrérages qui en sont deus, pour entretenir entre eux la paix, l'amitié et la bonne correspondance et empêcher les incursions des tartares, lesquels seront obligés de les secourir de leurs troupes.

Que les tartares de Lipe, qui habitent [314] en Pologne pourront librement passer sous la domination de la Porte et y transporter leurs familles et leurs biens.

Que le roi de Pologne ne pourra secourir directement ou indirectement les palatins de Transylvanie, Valachie, et Moldavie contre l'Excelse Porte et que s'ils se réfugient dans ses états, il sera obligé de les arrêter et [315] renvoyer à S. H. pour conserver l'union et l'amitié et qu'ainsi il deviendra ennemi des ennemis et ami des amis de la Porte. Et quant au surplus des articles touchant l'établissement de la bonne correspondance, l'évacuation des places, l'échange des esclaves, la liberté de la religion et la seurté des sujets et du commerce, [316] ils seront réglés avec un grand ambassadeur, que le roi de Pologne sera tenu d'envoyer incessamment muni d'un ample pouvoir pour la ratification du traité de paix dont la négociation ne retarder en quelque façon que ce puisse être l'espée exterminante des Mussulmans.

*Réponse du roi de Pologne* [317] Pas de tribut, mais la moitié de la Podolie du côté du Nistre, et cela pour refaire l'ancienne amitié entre la Pologne et la Porte. Autrement « *Bellabimus usque ad mortem et ad proelia invitamus Sultanum Mahumedem cum turcarum imperatorem...* » [322] L'on m'expédia au bout de six jours avec cette réponse...

[323] *De la cour de Pologne* Pendant mon petit séjour à la cour de Pologne j'eus beaucoup plus de plaisir dans la conversation de Mr. du Périer, gentilhomme de Mr. l'ambassadeur, qu'à examiner les manières rustiques [324] de cette cour tumultueuse et dans laquelle il n'y a presque point de subordination, chaque gentilhomme s'estimant aussi noble que le Roy et digne de la couronne.

Comme Mr. du Périer avoit de l'esprit et une assez longue expérience du manège de cette cour, il m'en fit un portrait naturel, aussi bien que du caractère du Roy [325] et un détail succinct de son élection, par la faction du Roi de France. Il me dit que ce prince estoit avare et adonné à ses plaisirs et qu'il se laissoit entièrement conduire par la Reine, qui étoit gouvernée par une ancienne femme de chambre, nommée federbe, laquelle aussi avoit sceu s'insinuer auprès du roi [326] par certains petits remèdes nécessaires à sa santé qu'il trouble quelquefois par ses désordres, que Mr. de Marseille s'est servi du canal de cette femme intéressée pour brouiller Mr. et Mine de Béthune avec leurs Majestés, afin d'entrer seul dans leur confiance et éloigner cet ambassadeur ordinaire du [327] secret des affaires, que ce prélat avoit si bien conduites, que le roi lui

estoit redevable de son élection, quoique les partisans de la Maison d'Autriche eussent fait tous leurs efforts pour mettre sur le trône un prince étranger qui épousât la Reine douairière, sœur de l'Empereur... etc. (Récit de l'élection etc.)

[335] . . Je partis de Jawarow le 15<sup>e</sup> avril et repris la route de Transylvanie avec 20 cavaliers, que me donna le palatin de Russie, et que je fus obligé de défrayer, comme j'avois fait tous les autres, aussi bien que les envoyés d'Hongrie, cependant ces braves polonois m'abandonnèrent au besoin et lâchèrent pied à la venue d'un parti Tartare [336] au milieu duquel je demurai seul avec mes valets et j'eus pour le coup toute l'obligation à la langue turque et au passeport du Gr. Seigneur, qui me tirèrent de cet embarras et obligèrent le Mirza, capitaine de ces tartares, de m'escorter avec sa troupe jusqu'en Transylvanie, ce qu'il fit de meilleure grâce que je ne me l'estois promis d'un [337] homme rustique et barbare et en reconnaissance je lui fis présent d'une montre de dix louis. . . .

[Il repasse par Fogaras, Giza lui fait voir la lettre circulaire du général Michel Teleki aux seigneurs de la haute et basse Hongrie . . . appel et menaces etc. le 16 mai il est de retour à Andrinople.]

[356] *Audience du Grand Vizir*

[Averti par Mavrocordat que le Grand Vizir lui accorderait une audience le soir même il se rend chez lui et le trouve dans son jardin,] sous un Kiose auprès d'un grand réservoir, qui se divertissoit à donner à manger à des poissons. Il me dit en riant, sans me donner le temps de lui parler : « Sois le bien venu. Ta santé est elle bonne ? Ton voyage a-t-il été aussi heureux que diligent ? Apportes-tu [357] de bonnes nouvelles, et les polonois, sont ils toujours fols à l'ordinaire ? » Je lui répondis que j'avois rencontré le roi en Russie, où il attendoit le temps de la campagne, si la Porte ne se contentoit pas de la réponse qu'il faisoit à son mémoire, que je lui présentai cachetée et enfermée dans un sac de brocard d'or.

Il la donna à Mavrocordati, lequel, comme elle étoit en latin, l'interpréta sur le champ au G. V., qui ne fut pas moins piqué de la fierté de ses termes, que le roi de Pologne l'avoit été de ceux de son mémoire., et répondit d'un air de mépris qu'elle estoit mal soutenue et ne s'accordoit pas avec les démarches [359] précipitées de ce roi, duquel il y avoit un envoyé en Transylvanie, qui demandoit la médiation de ce prince et de passer à la Porte, et qu'il avoit écrit à celui de Moldavie sur le même sujet une lettre latine que le Kihai me communiqueroit, afin d'en donner avis à M. l'ambassadeur, et que l'empereur de France ne trouve pas mauvais si la [360] Porte profitoit de l'empressement des polonois à rechercher la paix, de laquelle les conditions lui seroient plus avantageuses par la médiation de ses vassaux, que d'un ancien et puissant ami, auquel elle seroit obligée de garder religieusement sa parole et que cependant les armées victorieuses des Mussulmans [361] ne tarderoient pas d'entrer en Pologne sous la conduite d'Ibrahim pacha, pendant que le G. S, passeroit l'été à Andrinople à faire circonscire les princes et marier la princesse, dont les préparatifs, interrompant déjà toutes sortes d'affaires, il renuit la continuation de celles qui me restoient à traiter après les fêtes qui devoient [362] commencer le 21<sup>e</sup> et durer un mois.

[Le lendemain il est reçu par le Kihaiia qui lui montre la lettre de Sobieski au prince de Moldavie (Dumitrașcu Cantacuzino), qui est rendue par lui en français].

[*Ravages de la peste à Andrinople*]

[453] La grande affluence du peuple, venu de toutes parts à cette fête apporta la peste à Andrinople, où elle s'alluma [454] si violemment par la chaleur excessive de la saison, que l'on mourait subitement dans les rues à cause de l'infection de l'air, qui étoit rempli de grosses mouches carnassières, engendrées des cadavres que les chiens déroient dans les cimetières, lesquelles atteignoient les hommes qui avoient beaucoup de peine pour éviter les piqûres de ces insectes pestiférés et mortels... cris hurlements des chiens... 1000 morts par jour, le Mufti fait des prières publiques. Le G. S. sous prétexte de chasse, changea de sérail et alla habiter celui d'Ac Bunar, à 3 heures d'Andrinople, sur une colline en bel air, autour de laquelle le G. V. et toute la cour campa jusqu'à la fin d'octobre, ce qui n'empêcha pas qu'il ne mourût beaucoup de monde dans le sérail du G. S., chez le G. V. et les autres, faute de précautions, qu'ils n'osent pas prendre, de crainte d'être appelés Giaours par le peuple, qui est bien plus superstitieux que les courtisans. L'ambassadeur d'Angleterre fit planter ses pavillons dans un grand jardin, sur le bord de la rivière [458] à une lieue d'Andrinople. Les ambassadeurs de Transylvanie et de Raguse prirent la route de leur pays, et moi celle de Bosnac-cui, avec plusieurs riches marchands, où nous campâmes dans une grande saussaie au bord de la Marisse. [459] L'ambassadeur d'Angleterre renouvela les Capitulations et partit le 25 juillet pour Constantinople, où la peste n'étoit pas si forte laissant le secrétaire de l'ambassadeur avec le trésorier pour finir le reste des affaires... J'y demeurai jusques au 15 septembre, et quoique je ne fisse plus beaucoup d'affaires, j'étois obligé d'aller deux ou trois fois la semaine au camp, parce que le G. V. sur la nouvelle qu'il y avoit des envoyés de France et de Pologne en Transylvanie, avoit crit au Prince que si leurs pouvoirs étoient suffisants, ils seroient les bienvenus., mais le roi de Pologne ayant remporté quelques petits avantages en Ukraine sur les cosaques, il rappela ces agents et interrompit la négociation de la paix. Il ne restoit donc plus que l'affaire de la terre sainte [462] que M. l'ambassadeur affectionnoit, mais étant allé chez le Kihaiia avec le père commissaire pour lui faire une proposition honnête, il nous répondit qu'elle n'étoit point meure, qu'il falloit ramener l'esprit du Vizir, qui ne vouloit point se rétracter, qu'on le laissât conduire l'affaire, et que le père se retirât à Constantinople, afin d'éloigner le patriarche de Hierusalem de la [463] Porte, où il auroit soin de nos intérêts.

Cette réponse vint fort à propos pour me délivrer des frayeurs continuelles de la peste, que j'évitai presque par miracle, étant tous les jours parmi les pestiférés chez le G. V. et le Kihaiia, sans autre précaution que la volonté du Seigneur. Ainsi nous repartîmes [464] le 15<sup>e</sup> de septembre, après avoir pris congé du Kihaiia qui étoit aussi fort alarmé... etc. Il ne mourut néanmoins aucune personne de considération, et elle cessa tout à coup, par une pluie de quatre jours et quatre nuits sans discontinuation. [465] M. l'ambassadeur fut assez surpris de mon retour, duquel ayant vu la raison, il approuva ma conduite et me témoigna sa satisfaction de ce que j'avois fait pour le service du roi et du commerce.

## LA VIE ÉCONOMIQUE EN DOBROUDJA À L'AUBE DE L'INDÉPENDANCE (II)

ANCA GHIAȚĂ

L'étude de la situation économique (domaines fonciers, mines, commerce) est étroitement liée à la recherche de certains aspects de géographie historique locale — en relation avec les possibilités de la société d'exploiter les ressources naturelles du sol et du sous-sol (terrains agricoles, forêts, minéraux, réseau hydrographique et routes) —, le développement de la vie économique dans les centres ruraux et urbains ayant à son tour des implications considérables pour le changement de l'environnement dans une étape historique donnée.

Dans le *sâlname* de 1868 il est précisé qu'on a tenu compte de la production agricole obtenue en 1284 Hegira/1867, mais puisque l'agriculture a enregistré des progrès (*mezrûât*) on a réalisé une récolte (*mah-sûl*) plus abondante (*feyzli*), donc le total compris dans les tableaux synoptiques est plus élevé, car la dime (*a'sar*) a atteint 50<sup>o</sup>; il est encore noté qu'à cause de l'espace limité, n'ont été mentionnées que les quantités concernant certains produits pour le sandjak Tulcea, à savoir : raisin (*üzüm* : 1868/S<sub>1</sub> — 5 508 750 *kıye* augmente en 1869 et en 1870 S<sub>2,3</sub> à 10 229 502 *kıye*), tabac (*tütün, duhan* : S<sub>1</sub> — 16 234 *kıye*, S<sub>2,3</sub> — 39 727), haricots (*fasuliye* : S<sub>1</sub> — 6 844 *kile*, S<sub>2,3</sub> — 23 880); parmi les céréales (*hububat*) nottons en ordre décroissant : l'orge (*arpa, şa'ir* : S<sub>1</sub> — 1 063 987 *kile*, S<sub>2,3</sub> — 1 261 809), blé (*buğday, hınta* : S<sub>2,3</sub> — 1 226 242 *kile*), millet (*dari* : S<sub>1</sub> — 40 215 *kile*, S<sub>2,3</sub> — 179 339), maïs (*kukuruz, mısır* : S<sub>1</sub> — 47 855 *kile*, S<sub>2,3</sub> — 115 778), avoine (*yulaf, alef* : S<sub>1</sub> — 45 735 *kile*, S<sub>2,3</sub> — 81 623), seigle (*çavdar* : S<sub>1</sub> — 69 111 *kile*, S<sub>2,3</sub> — 53 882), une espèce de blé (*kaplıca* : S<sub>2,3</sub> — 206 *kile*). Mais le *sâlname* remarque aussi la croissance dans le *vilâyet* du Danube de la production de sémences (*tohu*) de fève (*bakla*), lentille — « lens culinaris », « lens esculenta » (*mercimek*), *burçak* (probablement orobe), topinambour — « helianthus tuberosus » (*yerelması*), pois chiche — « cicer » (*nohud*), des plantes techniques : lin — « linum » (*keten*) et du chanvre — « canabis sativa » (*keten kenevir ve kenevir*), garance — « rubia tinctorum » (*kökboyası*)<sup>23</sup>. Cette

<sup>23</sup> S<sub>1</sub> p. 104—105, S<sub>2</sub> p. 106—107; S<sub>3</sub> p. 108—109; A. Ghiață, *Date noi*, annexe 1; (S — sigle pour le *sâlname*) *Kıye* — unité de masse = 1 *okka*, 400 *dühem*, 1,2828 kg ou cca 1,283 kg (F. Develhoğlu, *Osmanlıca-Türkçe Ansiklopedik Lügat*, Ankara, 1962; W. Ilınc, *Islamische Masse und Gewichte*, Leiden, 1955, p. 24) ou 1,282.945 (II. Inaleik, « Turcica », XIV, 1982, p. 114) ou 1,252 kg (N. Stoicescu, *Cum mâsurau strămoșii, lași*, p. 182, n. 219) *Kile* — unité de masse = 1 *banîță*, 1 *dublâ* (F. Develhoğlu, *loc. cit.*), 1 *Istanbul kılesi buğday* = 20 *okka* = 25,656 kg, tandis que 1 *Istanbul kılesi arpa* = 22,25 kg (W. Ilınc, *op. cit.*, p. 41); 25,62 kg et 25,66 kg (II. Inaleik *Adaletnameler*, Ankara, 1967, p. 64): 1 *kile* d'Istanbul = 18—22 *okka* = 23,094—28,226 kg (M. Guboglu, *Catologul documentelor turcești*, vol. I, București, 1960, p.



culture variée de plantes était donnée, sans en préciser la quantité, non seulement pour le sandjak Tulcea, mais pour tous les sandjaks du *vilâyet* du Danube. Bien entendu, l'augmentation de la production céréalière s'explique par la croissance de la population, mais aussi par une augmentation du nombre des animaux qui devaient être nourris. Les données des *sâlname* sont confirmées par le grand nombre des actes (se trouvant dans le « Fond *tapu* ») accordés pour les propriétés *mülk*, de vignes et de jardins (potagers, vergers, melonnières), et de moulins, ce qui démontre la croissance de la production agricole des principaux produits obtenus en Dobroudja.

En ce qui concerne l'élevage, le *sâlname* pour 1868 explique que les animaux existants ont été inclus dans les tableaux synoptiques par la suite des recherches entreprises l'année précédente, avec la mention qu'il n'est pas possible de préciser si après cette date le nombre des animaux a marqué une augmentation ou bien une décroissance : mais, « comme l'exportation des animaux était interdite, il est à supposer que leur nombre aurait dû être plus élevé (*ziyadece*) que celui mentionné dans le tableau », observation parfaitement justifiée si l'on tient compte de l'augmentation du nombre des animaux enregistrés annuellement, de 1868 à 1873. Ainsi, les animaux de somme utilisés dans l'agriculture (*çiftlik, tarla*) du sandjak Tulcea : buffles ou bœufs (*çift hayvanat : res manda ve res öküz* était en 1868/S<sub>1</sub> de 39 008 têtes, augmentant en 1869 et 1870/S<sub>2,3</sub> à 59 415) ; buffles, animaux de reproduction ou destinés à l'alimentation (*damızlık manda : S<sub>1</sub> — 1 891, S<sub>2,3</sub> — 2 341 et en 1873/S<sub>6</sub> — 1 442*), bœufs, vaches, vaux (*damızlık kara-sığır : S<sub>1</sub> — 63 086, S<sub>2,3</sub> — 64 418, S<sub>6</sub> — 93 241*), moutons (*damızlık koyun : S<sub>1</sub> — 339 431, S<sub>2,3</sub> — 327 008, S<sub>6</sub> — 473 086*), chèvres (*damızlık keçi : S<sub>1</sub> — 33 202, S<sub>2,3</sub> — 28 860, S<sub>6</sub> — 36 241*), cochons (*canavar : S<sub>2,3</sub> — 13 461, S<sub>6</sub> — 18 422*), aux quels s'ajoutent les chevaux (*damızlık herğelü : S<sub>1</sub> — 25 028, S<sub>2,3</sub> — 23 262, S<sub>6</sub> — 27 937*) et les autres animaux de charge (*koşu, katır, binek, merkep*)<sup>24</sup> ; le nombre des animaux de toute

610, vol II, 1965, p. 573 où l'on parle aussi des *kile* de Valachie, de Moldavie et de Balcie). Pour d'autres *kile* voir N. Stoicescu, *op. cit.*, p. 182—221 ; pour les *kile* des Balkans voir O. L. Barkan, *XV ve XVI inci asırlada Osmanlı İmparatorluğunda zirai ekonominin hukuki ve mali esaslari. I. Kanunlar*, Istanbul, 1943, p. 254 et suiv. ; pour le *kile* de Tulcea (concernant le blé, l'oige et le maïs) en 1876—1877 voir M. D. Ionescu, *Dobrogea in pragut veacului XX*, București, 1904. Dans le nord-est du *vilâyet* du Danube (1864) et du sandjak de Silistra des siècles avant était inclue aussi le territoire de la Dobroudja. Si l'on confronte les sources du XIX<sup>e</sup> siècle offertes par les *sâlname* et *tapu* avec celles des siècles antérieurs (la législation ottomane du XVI<sup>e</sup> siècle, le *defter* concernant l'évidence des *celebkeşan* de 1573, le *defter* concernant la production d'orge de 1675—1676) on constate, en général, l'identité des aspects de géographie historique, de géographie économique et du travail (A. Ghiață, *Toponimia*, p. 29—61 note 3 ; idem, *Structures*, p. 39—47, note 16 avec la bibliographie). Pour la production agricole, le nombre des animaux, les impôts du *kaza* Silistra, 1285—1293 Hegira 1868—1878, voir S. Draganova, *Materiali za Dunavskija vilâet*, Sofia, 1980, passim.

<sup>24</sup> S<sub>1</sub> p. 104—105 ; S<sub>2</sub> p. 106—107 ; S<sub>3</sub> p. 108—109 ; A. Ghiață, *Date noi*, annexe 2. Pour comparaison, nous mentionnons les chiffres donnés par Ion Ionescu de la Brad, (*Opere agricole, I*, 1968, p. 87) dans une statistique des animaux domestiques appartenant à la population roumaine de 71 villages (les *kaza* Tulcea, Isaceca, Măem, Iîrșova, Babadag, Silistra, Constanța) : 722 buffles, 35 815 bœuf set vaches, 10 075 chevaux, 66 050 bêtes à laine (moutons, chèvres), 7 450 cochons, en total 120 122 têtes d'animaux, ce qui signifie cca 33 têtes d'animaux par foyer (cca 18 bêtes à laine, cca 13 bêtes et cca 2 cochons) et cca 4 animaux par habitant. Si l'on tient compte que dans les villages analysés il y avait 3 680 foyers roumains avec cca 28 031 habitants (chiffres qui neincluent pas la situation des villages du Delta se trouvant encore à

sorte se trouvant dans les foyers ruraux et urbains du sandjak Tulcea montait en 1868 à 515 743 têtes (*res*), en 1869 et 1870 à 531 038 et en 1873 à 650 778 (pour 270 localités), tandis que la production de céréales et de fourrages, en 1869 et 1870, pour 248 localités, montait à 2 918 879 *kile*. Ces données mettent en évidence non seulement le caractère agropastoral de l'économie — d'après l'observation de Ion Ionescu de la Brad<sup>25</sup> — mais aussi le fait que le *hane* de la Dobroudja avait une force économique suffisante pour assurer les moyens d'existence à tous les membres (une ou plusieurs familles) et de faire face à une fiscalité d'un Empire comme était celui ottoman, qui se fondait sur un appareil bureaucratique nombreux et coûteux.

Tenant compte de la statistique centralisée concernant les 392 localités identifiées dans les actuels départements de Constanța et de Tulcea, en 1873 un *hane* comptait (du total de 877 027 têtes d'animaux) cca 27 têtes (dont cca 20 bêtes à laine, cca 4 à cornes et des chevaux, utilisés dans l'agriculture, dans l'alimentation et la reproduction) et cca 264 *guruş* dime (du total de 9 206 596 *guruş* dime) ce qui signifie, par tête d'habitant, cca 7 animaux, cca 74 *guruş* dime (*a'sar*), cca 18 *guruş* impôts (*vergü*) (du total de 1 743 766 *guruş* impôts dans lesquels nous n'avons pas inclû le *bedel-i asker* de 532 178 *guruş* que l'on percevait seulement des non-musulmans)<sup>26</sup>. Il convient aussi de retenir la remarque de Ion Ionescu, entièrement confirmée par les sources turques prises en considération, notamment qu'une grande partie des terrains propres à l'agriculture restait non cultivée, étant destinée uniquement au pâturage<sup>27</sup>, phénomène dû aussi à l'insuffisance de la main-d'œuvre.

En rapportant la superficie arable — 3 998 042 *dönüm* — du sandjak Tulcea à la production de céréales et au nombre des animaux de traction (*çift hayvanat, manda, kara-sığır, herğeli, koşu, binek, katır, merkep*) il en ressort : en 1869 et 1870, dans 248 localités l'on produisait cca 1,3 *kile* par 1 *donum* (ce qui indique une production basse) et il revenait cca 29,5 *dönüm* de terre labourée par tête animal (pour un total de 135 480 têtes dans lequel nous n'avons pas inclus les animaux jeunes : *malak, dana, tay*) ; en 1873, dans 270 localités et pour un total de 123 029

1850 sous l'occupation turque), cela signifie que les foyers roumains possédaient un grand nombre d'animaux relativement à la population qui s'est maintenue constante en Dobroudja jusqu'à la guerre d'indépendance (voir A. Gînață, *Les Roumains en Dobroudja au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle d'après les informations de Ion Ionescu de la Brad*, « Revue des études sud-est européenne », XV, 1, 1977, p. 131—157) Pour mieux connaître les espèces et les quantités des produits agricoles et des animaux domestiques, dans les régions roumaines, voir les informations de la même époque de Ion Ionescu de la Brad : *Agricultura română din județul Drohoi*, Bucaresti, 1866 ; *Agricultura română din județul Mehedinți*, Bucaresti, 1868 ; *Agricultura română din județul Pulna*, Bucaresti, 1869

<sup>25</sup> Ion Ionescu de la Brad, *op. cit.*, I, p. 80, 89, 92 Sur le caractère agropastoral de l'économie de la Dobroudja au XVI<sup>e</sup> s. voir A. Gînață, *Structures*, p. 39, 47

<sup>26</sup> A. Gînață, *Date noi*, annexe 5. Nous avons rapporté le nombre des animaux, la production agricole en général et la superficie cultivée au nombre approx. de la population productive et imposable. Toujours pour comparaison, M. D. Ionescu, *Dobrogea*, p. 785, 790, 794, 796 donne pour les départements de Constanța et de Tulcea en 1890 les chiffres suivants : 216 126 bœufs et buffles, 638 299 bêtes à laine, 24 635 cochons, c'est-à-dire un nombre approximatif égal d'animaux par rapport à la statistique de 1873. Donc, du point de vue écologique, nous avons la capacité moyenne de nutrition. Mentionnons encore qu'en 1890 la population des deux départements s'était doublée, atteignant 212 813 habitants ; il en résulte que le pourcentage des animaux par tête d'habitant s'est réduit

<sup>27</sup> Ion Ionescu de la Brad, *op. cit.*, I, p. 89—90.

têtes, revenaient cca 32,49 *dönüm* par tête animal qui travaillait les champs ; en 1869 et 1870 une paire d'animaux de traction (*çift hayvanat*) — si l'on tient compte des données concernant cette catégorie d'animaux utilisées pour les travaux agricoles — labouraient cca 67 *dönüm*, ce chiffre comprenant autant la terre labourée que le pâturage naturel, « car le terrain n'était pas intégralement travaillé », selon le *sâlname* pour 1875. Donc, en réalité, la superficie qui revenait à un animal était beaucoup plus réduit, car dans le fonds foncier étaient inclus aussi les pâturages, cultivés ou naturels, qui nourrissaient non seulement le gros bétail, mais aussi les bêtes à laine dont le nombre était très élevé dans le sandjak Tulcea : en 1868 — 339 431 moutons et 33 202 chèvres, en 1869 et 1870 — 327 008 moutons et 28 860 chèvres, en 1873 — 473 086 moutons et 36 241 chèvres. Ainsi, en 1869 et 1870 revenaient cca 8 *dönüm* superficie arable (de culture ou de pâturage) par tête d'animal, pour un total de 517 577 têtes de gros bétail et bêtes à laine, tandis qu'en 1873 — cca 6 *dönüm* pour un total de 632 356 têtes (sans compter les cochons)<sup>28</sup>. Si nous prenons en considération le fait que plus d'un million de moutons provenant des territoires nord-danubiens — selon l'estimation de Ion Ionescu — venaient annuellement dans la Dobroudja qui leur assurait le pâturage<sup>29</sup>, alors la superficie dont bénéficiait chaque animal était substantiellement réduite, allant jusqu'à 2,44 *dönüm/capita*, la balance de l'économie agraire inclinait en faveur de l'élevage des bêtes à laine et du pâturage. En même temps, il faut rappeler que dans la répartition et la grandeur en *dönüm* des terrains labourés on tenait compte non seulement du nombre de la population et des animaux de travail, mais aussi de la qualité du sol (qui en Dobroudja variait d'une zone géographique à l'autre), ainsi que nous le montre la statistique du *sâlnamé* et la répartition des terres *miri* et *mülk* pour chaque kaza du « Fond *tapu* ».

En dépit du développement économique et édilitaire spécifique du milieu urbain, on peut constater, à l'époque, compte tenu de la statistique de 1873, que dans le 11 chefs-lieux (Tulcea, Constanta, Babadag, Hirsova, Sulina, Măcin, Medgidia, Mangalia, Mahmudia, Isaccea, Chilia) existait encore un territoire rural étendu et que l'élevage avait un poids assez important dans l'économie urbaine : ainsi, pour 7 178 *hane* et 21 544 âmes, le quantum des dîmes montait à 423 122 *gurus* et le nombre des animaux à 39 141 têtes, donc cca 59 *gurus* et cca 5 animaux revenaient pour chaque *hane*, et cca 20 *gurus* et cca 2 animaux pour chaque habitant. Mentionnons encore l'existence d'un grand nombre d'actes concernant des propriétés (*mülk*) de vignes, de jardins et de possessions avec *tapu* de certains terrains. La ville ne s'était pas trop écartée de l'agriculture, phénomène général en Europe avant la révolution industrielle<sup>30</sup>.

<sup>28</sup> A. Ghiță, *Date noi*, annexes 1, 2, 5, 6 A comparer aussi avec D. M. Ionescu, *Dobrogea*, p. 797 : en 1892, dans les deux départements, pour 391 531 ha superficie arable il y avaient 123 129 bêtes de somme (ce qui revient à 3 ha par tête d'animal). Si le nombre de 148 530 d'animaux (bœufs, buffles, chevaux) de 1873 sera rapporté à la superficie donnée pour 1892, reviennent 2,63 ha par tête d'animal, démontrant la capacité écologique constante de nutrition.

<sup>29</sup> Ion Ionescu de la Brad, *op. cit.*, I, p. 103.

<sup>30</sup> A. Ghiță, *Date noi*, annexe 4 ; N. Todorov, *La ville*, p. 450—451 fait la remarque intéressante que tous les catégories sociales des bourgs possédaient des vignes, marque de richesse et, dans certains cas, une condition pour être admis dans l'*esnaf*.

Les sources *sâlname* nous transmettent des informations complètes sur l'étendue du fonds forestier qui appartenait à l'État ou au fisc (*miri*) et qui totalisait une superficie de cca 391 000 *dönüm* terrain boisé dans le sandjak Tulcea ; les quantités de bois nécessaires à la population étant établies et distribuées par l'intermédiaire des fonctionnaires locaux (*mahalerin memurlari*). Les principales forêts, selon les données tirées du *sâlname* pour 1875, étaient : I. la forêt située en marge du *kaza* Măcin et du *nahiye* Isaccea de cca 143 000 *donum* ou 120 Km<sup>2</sup>; les principales essences d'arbres étaient : le charme — « *carpinus betulus* » (*gürgen*), le tilleul — « *tilia* » (*ihlamur*), l'érable — « *acer abulus* » (*akşa-ağaç*), des variétés de frêne — « *fraxinus* » (*dişbudak*), la cornouille — « *cornus* » (*kızılcık*), le chêne — « *quercus* » ou le chêne rouvre « *quercus pedunculata* » ou « *quercus corris* » (*sarı-meşe*, *ak-meşe*, *kızılcık-meşe*), orme — « *ulmus* » (*kara-ağaç*) ; II : la forêt Babadag de cca 187 000 *dönüm*, soit 150 Km<sup>2</sup>, ayant comme essences d'arbres surtout le chêne (*meşe-ağaç*) avec ses différentes variétés, le charme, puis toutes les autres essences mentionnées ci-dessus, auxquelles s'ajoute une parcelle de peupliers — « *populus* » (*kavak*) ; III—IV : deux forêts aux bouches du Danube dans le *kaza* Sulina : la forêt Letea, cca 23 000 *donum*, soit 60 Km<sup>2</sup> formée d'arbres déjà mentionnés, mais surtout du peuplier et des saules (*söğüt*) et la forêt Cara-Orman située entre le bras Sulina et le bras St. Georges (*Hzır-Ilyas*), cca 31 400 *dönüm*, comprenant surtout des chênes, ormes, tilleuls, érables, etc. ; V : dans les registres *sâlname* pour les années 1868—1873 est mentionnée aussi la forêt des environs de Mahmudia, près de Beş-tepe, cca 6.000 *dönüm* forêt qui est omise en 1875 ; VI : puis, dans le *kaza* Silistra (sandjak Roustchouk) était mentionnée une forêt longue (*tul*) de 6 heures et large (*arz*) d'une heure, dans les environs du *nahiye* Yemşenli (aujourd'hui Văleni, départ. de Constanța) qui continuait vers le sud, dans le *nahiye* Topşu, forêt dont la superficie n'est pas précisée, mais on fait mention des différents sortiments d'arbres : vallonie blanc, noir, rouge (*ak-pelit*, *kara-pelit*, *kızıl-pelit*), charme, frêne, tilleul<sup>31</sup>. Tout comme auparavant, la forêt de la partie septentrionale du sandjak Tulcea a conservé, plus tard aussi, son caractère insulaire, couvrant une

<sup>31</sup> S<sub>8</sub> p. 144—146, S<sub>9</sub> p. 145—146. Dans le *sâlname* on fait la correspondance entre la superficie en *donum* et kilométr. sans préciser s'il est question de « km<sup>2</sup> ». Cette information nous aide à établir l'équivalence d'un *donum* en mètres où ha pour le XIX<sup>e</sup> siècle. S<sub>1</sub> p. 116 donne la superficie de la forêt de Mahmudia. Il y manque la superficie de la forêt de Yemşenli. S<sub>1</sub> p. 116, S<sub>2</sub> p. 119, 123, S<sub>3</sub> p. 124, 127, S<sub>4</sub> p. 122, 127—128, S<sub>6</sub> p. 320 contiennent des données différentes par rapport au *sâlname* de 1875 : certaines forêts sont plus restreintes (Măcin-Isaccea, de 6 heures en longueur et 2 heures en largeur avait 30 000 *donum* ; Babadag en longueur de 6 heures et 2 heures en largeur avait 50 000 *donum*), tandis que d'autres sont beaucoup plus vastes (Letea 2 heures longueur et 2 heures largeur avec 453 355 *donum* (sic !), Cara Orman n'est pas mentionnée étant probablement incluse dans la superficie de Letea), Mahmudia avait 6 000 *dönüm*. En conclusion, le fonds forestier de cca 539 355 *donum* était plus grand qu'en 1875 ; cette différence s'explique soit par une faute d'information ou de calcul de la chancellerie, soit par l'effet d'un defrichement intensif entre 1868—1875. Par ailleurs, le *sâlname* mentionne « que les limites des forêts et la quantité de bois n'étaient pas exactement connus » (S<sub>3,4</sub> p. 127, S<sub>6</sub> p. 320). Voir pour comparaison C. Brătescu, *Filogeografia și solurile Dobrogei* in « Analele Dobrogei » IX, 1, 1928, p. 81—105 où l'on mentionne les mêmes essences, la superficie et l'ancienneté (60—100 et plus de 100 ans) des forêts et à la p. 95 (d'après Gr. Antipa) la superficie de Letea — 3 150 ha, Cara-Orman — 1 650 ha ; de même, M. D. Ionescu, *Dobrogea*, p. 760—762.

grande partie de cette zone et la région boisée du sud-ouest (l'actuel départ. de Constanța) continuait la forêt Delioiman du sud et celle du nord du Danube de Vlașca, Teleorman, Ilfov.

Dans le sandjak Tulcea il y avait des mines ou des carrières de pierre — de différentes sortes — et des carrières de marbre (*taş ve mermer ma'denleri*). Ainsi, à Tulcea existait une carrière qui produisait un très beau marbre d'un coloris varié; à Medgidia il y avait des carrières de terre rouge, ocre (*toprak boyası*) et de terre « qui se cuit » (*yanar bir toprak*); dans les *kaza* Babadag et Medgidia existaient des carrières de craie (*tebeşir ma'deni*); dans le *kaza* Babadag étaient des mines de différentes ardoises (*arduvaz taş*), tandis que dans le *kaza* Măcin il y avait des carrières de granit (*granit taş*)<sup>32</sup>.

Dans tous les registres *sâlname* une attention particulière est accordée à la description des voies routières de la région. Or, il est connu que ces voies occupaient depuis toujours une grande partie du territoire. Dans l'ouvrage-compte rendu concernant les réalités socioéconomiques et administratives en Dobroudja, Ion Ionescu consignait, en 1850, l'état déplorable des routes de la région et donnait en même temps les distances entre les principales localités; partant de ces réalités il signalait aux autorités ottomanes la nécessité de faire construire et d'améliorer les routes de la région, observation dont on tiendra compte les années suivantes, ainsi que le démontrent les sources ottomanes prises en considération dans notre recherche. Ion Ionescu montre que « pour le développement et la prospérité d'un pays il faut commencer par établir les voies de communication »<sup>33</sup>.

En 1860 entre en fonction la voie ferriée de la zone du Carasu; ainsi, le *sâlname* de 1868 notait que la distance entre le village de Cernavoda (*Boğaz-köy*) et Constanța était de 12 heures et que la voie ferrée (*demiryolu*) construite entre les deux localités passait près du bourg (*kasaba*) Medgidia. En 1869 l'on y précisait que de Tulcea à Babadag il y avait une route bien construite, que l'on pouvait parcourir (à pied) en 6 heures, en longueur de 36 400 m et que dès l'été commencera la construction d'une route de 12 heures entre Tulcea et Măcin, route encore en construction en 1875. L'état des voies routières était minutieusement présenté en 1875 et l'on préconisait « des mesures urgentes à même d'améliorer le trafic routier » dans la région: entre Babadag et Constanța, il y avaient 12 heures, à savoir une route de cca 86 500 m de longueur; une partie longue de cca 22 000 m et large de 9 m était déjà construite, pour le reste de 50 000 m les travaux de terrassement étaient commencés, tandis que pour 14 000 m les travaux n'étaient même pas commencés, bien que la mise en œuvre était prévue pour le printemps 1876; de Tulcea à Isaceea, sur une distance de 6 heures, il y avait une route longue de 35 000 m et large de 8 m, qui comportait 7 ponts, construite en 1290 Hegira/1873; de même, l'on a dressé la carte avec le trajet de la route de 6 heures d'Isaceea à Măcin, la construction devant commencer au printemps 1876; l'on y mentionne encore la route entre Măcin et Hırșova, de 12 heures

<sup>32</sup> S<sub>g.</sub>, p. 139. Les mêmes mines sont mentionnées par M. D. Ionescu, *Dobrogea*, p. 820—821, 831—832.

<sup>33</sup> Ion Ionescu de la Brad, *op. cit.*, I, p. 67, 71—78.

de laquelle ne furent construits que 10 500 m, le reste étant ajourné pour une date suivant la construction de la route Tulcea-Măcin<sup>34</sup>. C'était là, l'état réel des routes au moment de l'installation des autorités roumaines dans la région.

Le *sâlname* de 1873 précisait le point cardinal et la distance — heures et minutes — de chaque localité jusqu'à la résidence du *kaza*. C'est à l'aide de ces informations que nous avons pu identifier et localiser avec précision les localités et l'on peut reconstituer le réseau de routes « de campagne », les voies d'accès entre les localités, les étendues maxima des *kaza* ou des *nahiye* respectives ; si l'on part de la moyenne de 6 Km/heure à pied, le village le plus éloigné par rapport au centre administratif était, en moyenne : 3 h dans le *nahiye* Mahmudia, 4 h dans le *nahiye* Isacceca, 5 h dans le *kaza* Tulcea, 6 h dans le *nahiye* Chilia, 7 h dans les *kaza* Constanța, Medgidia, Mangalia, Bazargic, Balci, 8 h dans les *kaza* Babadag et Hirsova, 10 h dans le *kaza* Sulina, 14 h dans le *kaza* Silistra<sup>35</sup>. De cette manière, la densité des localités, des *hane*, de la population, ainsi que la production de céréales et le nombre des animaux revenant à chaque *kaza* peuvent être rapportés à la superficie de chaque unité administrative dans une tentative de reconstitution monographique zonale de l'époque. Selon les informations du registre (1873), le village Caugagia (*Gavğaci*), par exemple, était situé au nord-ouest et à 2 h distance par rapport à la résidence du *kaza* Babadag ; si l'on regarde la carte, le village est au sud-ouest, mais la recherche *in situ* indique la voie d'accès vers la localité en partant de Babadag vers le sud jusqu'au lieu dit « Două cantoane » (les Deux cantons), d'où elle s'ouvre vers le nord-ouest pour aboutir au village, donc conformément aux indications du *sâlname*. Par conséquent, les informations géographiques de 1873 fournissaient aux intéressés (le fisc, les commerçants, etc.) la voie la plus courte et la plus accessible pour chaque localité. Un dénivellement de terrain (colline-vallée : *tepe, dağ, dere, çayır*) ou un ruisseau, un lac (*göl*), une île flottante, des zones inondables, des forêts, etc. pouvant en empêcher l'accès direct et imposer une déviation, exigent une confrontation des sources avec la situation réelle, sur le terrain, pour surprendre une situation de fait constante ou modifiée.

Les informations fournies par les *sâlname* (1868—1877), considérées du point de vue de la géographie historique — notamment de l'intervention de l'homme sur le milieu géographique, dans son effort d'organiser la structure territoriale au service des exigences de la société, de construire des sites et des *hane*, d'ouvrir des voies d'accès, d'exploiter des carrières, des mines, des eaux, de cultiver la terre et d'élever des animaux ou de faire de l'apiculture, etc. — offrent un tableau complet de la situation

<sup>34</sup> S<sub>1</sub> p. 113—114, S<sub>2</sub> p. 115, 117, 123 ; S<sub>3</sub> p. 117, 121, 128 ; S<sub>4</sub> p. 317—320 ; S<sub>5</sub> p. 137—138 S<sub>6</sub> p. 314 mentionnent la distance entre Babadag et Constanța : 18 heures (à pied) de cca 60 544 m où on allait construire une chaussée pour laquelle le terrassement était déjà mis en œuvre ; tenant compte des données du S<sub>8</sub> p. 138, il en résulte que les travaux avaient avancé pendant les deux années. Dans le S<sub>9</sub> p. 139 (1876) on fait mention de l'achèvement de la chaussée Babadag-Constanța et de la route Isacceca-Măcin qui devait être terminée au printemps prochain (1877), d'où il en résulte que les travaux n'avaient pas fini avant la guerre d'indépendance.

<sup>35</sup> V. Todorov-Hindalov, *loc. cit.*

économique concernant la mise en valeur des ressources de la région au XIX<sup>e</sup> siècle et mettent en lumière les perspectives du développement de la Dobroudja après la guerre de l'indépendance et de sa réintégration dans les frontières de l'État romain moderne. Nos recherches concernant la toponymie dans la Dobroudja médiévale et moderne viennent s'ajouter à ces observations, vu que la toponymie reflète, ou plus exactement qu'elle conserve (au point de vue sémantique) certaines réalités de géographie historique locale en directe liaison avec la géographie économique et les occupations, la géographie de l'habitat et de la population, la flore et la faune, ainsi que d'autres éléments liés à l'organisation territoriale<sup>36</sup>.

Pour un nouvel essor de la vie économique aux bouches du Danube furent prises certaines mesures : même avant la mort du sultan Abdul Medjid, le bourg Sulina et l'île de Letea qui avaient « l'étendue d'un sandjak » ont reçu le statut de *evkaf* : dans un document de 1279 Hegira/1862 il est mentionné que dans l'*eyâlet* Silistra entré aussi le *liva* (ou *sandjak*) Sulina (avec les *kaza* Sulina et Chilia) et par la réorganisation du sandjak Tulcea, en 1864, furent maintenus le *kaza* Sulina et le *nahiye* Chilia (Veche) dans le Delta ; puis, sous le règne du sultan Abdul Aziz, le bourg-port Sulina et l'île de Letea reçurent le statut de port-franc (13 février 1870). D'ailleurs, ce document prévoit aussi, parmi d'autres, que l'exportation du *zahire* doit continuer sur le bras et par la bouche de St. Georges (*Hızır — İlyas boğası*), tandis que le reste du trafic fluvial s'effectuera sur le bras Sulina<sup>37</sup>. À l'une des conférences tenues à Paris en 1866, concernant la navigation sur le Danube, M. Cowley, le représentant de l'Angleterre, précisait : « Le traité de Paris (1856), en désignant Isaccea comme point au-dessus duquel la Commission européenne exercerait sa juridiction, ne paraît avoir en en vue que confier à la Commission le Delta du Danube »<sup>38</sup>. Or, c'est justement cet aspect que la politique du gouvernement ottoman s'est appliquée à contrecarrer et à limiter par les mesures politiques-administratives de contrôle prises aux bouches du fleuve, en parallèle avec l'effort de participer au flux économique de la zone.

Ainsi que nous précisons ci-dessus, en 1860 avait été construite la voie ferrée Cernavodă-Constanța et pendant la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, l'on préconisait la construction de deux canaux (Vallée du Carasu et Dunavăț)<sup>39</sup> mise au service du développement du réseau terrestre

<sup>36</sup> A. Ghiață, *Toponomie*, p. 29—61 ; idem, *Vechi atestări documentate de toponimie românească în Dobrogea*, dans les travaux du II<sup>e</sup> Symposium national de toponymie, Bucarest, 1980, p. 7 ; idem, *La toponymie turque et les réalités de la géographie historique sud-est européenne*, communication au IV<sup>e</sup> Congrès international de turcologie, Istanbul, septembre 1982.

<sup>37</sup> A. Ghiață, *Date noi*, p. 157—158, notes 9—11 (avec présentation des sources : *evkaf* — propriétés dont les revenus étaient accordés aux institutions religieuses, philanthropiques ou de culture ; idem, *Regimul politico-economic al orașului Sulina și al gurilor Dunării în sec. XIX*, communication à la session de l'Institut d'études sud-est européennes : « Les villes-ports au Bas Danube » (avril 1981)

<sup>38</sup> D. A. Sturdza, *Recueil*, p. 96.

<sup>39</sup> P. Cernovodeanu, *Românii și primele proiecte de construire a canalului Dunărea — Marca Neagră (1838—1856)*, « Revista de istorie », 1976, 2, p. 189—209 ; Gh. Platon, *Geneza revoluției române de la 1848*, (Iași), 1980, p. 99—113, le chapitre « La Dobroudja à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et pendant la première moitié du XIX<sup>e</sup> » ; I. Popescu, *Căi ferate, transporturi clasice și moderne*, București, 1987, p. 84—86, 348

et fluvial de communication locale qui facilitaient implicitement le contact entre les territoires roumains nord et sud-danubiens ; cette liaison économique précédait de près l'unité politique réalisée après la guerre d'indépendance.

L'importance du développement des voies de communications modernes nécessaires au maintien des liaisons entre les territoires roumains sur les deux rives du Bas-Danube a été souvent mise en évidence par les écrits des lettrés roumains, tels Ion Ionescu de la Brad, Ion Ghica ou Dionisie Pop Marțian. Ainsi, Ion Ghica exilé dans l'Empire ottoman (de 1848 à 1857) saluait le projet de construction d'un canal Danube-Constanța qui raccourcissait de 50 % la route vers l'Orient et envisageait que « le point où ce canal se déversera dans le Danube sera la capitale naturelle des Pays Roumains »<sup>40</sup>. Les préoccupations de Ion Ghica concernant l'union de tous les Roumains dans un seul État unitaire embrassaient aussi la Dobroudja, ce qui le déterminait d'écrire à Nicolae Bălcescu, en 1849, qu'il espérait obtenir « un bout de terrain dans la proximité du futur canal de Constanța » et il conseillait son ami de s'établir dans la région<sup>41</sup>. Sur cette voie s'inscrivent quelques démarches et certaines réalisations du gouvernement roumain. Sous le règne du prince Barbu Dimitrie Știrbei, vers la fin de l'année 1855, début 1856, se manifestait dans l'Assemblée représentative un certain intérêt pour la construction des chemins de fer sur la route Virciorova—Craiova—București, « jusqu'au Danube, à un point que l'on considéra propice, d'où ce chemin de fer pourra se prolonger pour aboutir dans un port de la Mer Noire » ; par conséquent au moment où commencèrent les négociations avec l'Allemand Maximilian Haber, représentant d'une firme spécialisée, au sujet de la voie ferrée allant du Banat par l'Olténie et la Valachie jusqu'en Moldavie, a été mise la condition d'une concession pour la construction d'une ligne secondaire vers la Mer Noire dans la direction Cernavodă—Constanța ; mais le plan n'a pas été finalisé à cause des conditions politiques défavorables et des prétentions désavantageuses pour l'économie du pays<sup>42</sup>. De toute façon, une carte de 1857 intitulée *Danube and Black Sea railway and free port of Kustendje* — carte attachée à un mémoire anglais — présentait un vaste réseau de voies ferrées qui unissait la Dobroudja à la Valachie, passant sur le Danube à Măcin—Brăila et Silistra, et de Măcin vers Hirșova et Isaceea, puis à Ester (aujourd'hui la localité n'existe plus) vers Bazargic, et au nord de cette localité une voie ferrée faisait la liaison avec Silistra. Sur la carte était marquée aussi la ligne Cernavodă—Constanța et le texte qui l'accompagnait mettait en lumière les perspectives de développement qui s'ouvraient pour Constanța comme port-franc ; enfin, on y publiait le texte de la concession accordée à la compagnie anglaise pour la construction des voies ferrées en Dobroudja<sup>43</sup>. Même avant

<sup>40</sup> Ion Ghica, *Scieri economice*, vol III, București, 1937, p. 64.

<sup>41</sup> Ion Ghica către Nicolae Bălcescu. *Scieri inedite din vremea pribegiei*, édité par G. Zanc, in « Analele Academiei Române Memoriile Secției Istorice », s. III, XXV, 1943, p. 1140—1141. Lettre du 12 décembre 1849.

<sup>42</sup> N. Iorga, *Viața și domnia lui Barbu Dimitrie Știrbei al Țării Românești (1849—1856)* Vălenii de Munte, 1910, p. 170 ; C. Scafeș, V. Zodian, *Barbu Știrbei*, București, 1981, p. 98—99.

<sup>43</sup> Thomas Forester, *The Danube and The Black Sea: Memoir on their junction by a railway between Tchernavoda and a free port at Kustendje. With remarks on the navigation of the Danube, the Danubian provinces*, London, 1857, passim.



L'Union, Petre Mavrogheni soutenait dans l'Assemblée représentative de Iași le projet d'une voie ferrée entre la Boukovine et la Mer Noire. En 1860, à l'inauguration de la ligne Cernavodă—Constanța ont participé, en tant que représentants de la Roumanie, Ion Filipescu, ministre des affaires étrangères, le député Grigore Ghica et l'économiste Dionisie Pop Marțian. Ce dernier a écrit, entre 1860—1862, quelques articles sous le titre générique suggestif *La voie ferrée Danube—Mer Noire* où il soulignait la portée de cette construction « très importante pour les principautés », car elle liait directement la Plaine Roumaine à la Mer Noire ; le même auteur mettait en évidence tant la nécessité que les effets du raccord des points de Roumanie avec cette ligne par la construction d'un réseau reliant le Banat de Timișoara à la Mer Noire. L'économiste roumain affirmait que la voie ferrée Cernavodă—Constanța deviendra rentable après la mise en exploitation du port Constanța nouvellement aménagé et la construction de dépôts dans ce port et à Cernavodă<sup>44</sup>. Ces nécessités réelles seront prises en considération par la politique économique roumaine (commercial-portuaire et navale) après la guerre d'indépendance. En 1862, Ion Ghica revenant à la Chambre des députés, déclarait que le projet de construction de voies ferrées de 1855 doit être réactualisé pour assurer de la sorte la liaison entre les Carpates et le Danube. D'ailleurs, les voies ferrées București—Giurgiu et Suceava—Roman, en 1869 ; București—Ploiești—Buzău—Brăila—Galați—Roman, en 1872 ; Piatra Olt—Vîrciorova, en 1875 — seront construites successivement, l'ensemble jetant les bases du trafic ferroviaire moderne roumain.

L'État roumain s'est avéré intéressé à son tour pour le développement de la navigation sur le Danube : le chef de l'État roumain a entrepris trois voyages au Bas-Danube (1866, 1867, 1869), visitant Tulcea et Sulina, a inspecté les travaux de la Commission européenne danubienne et a eu des contacts avec les représentants de celle-ci et avec le pacha de Tulcea. Intéressé au développement des trois districts de la Bessarabie (Ismail, Cahul, Bolgrad) qu'il avait inspectée en 1866, le chef du gouvernement roumain revient l'année suivante aux bouches du Danube accompagné par Desjardins, connu par une étude importante sur les embouchures du Rhône, et qui venait ici faire un travail semblable sur celles du Danube ; donc, ils naviguèrent sur le bras Chilia jusqu'à Vilcov et aux embouchures, sur le bras « Gâștei » (le bras des Oies) puis, d'ici jusqu'au lac Cibrianu, d'où on pouvait construire un canal avec issue en mer. Puisque les bouches du Danube n'appartenaient pas à la Roumanie, ce n'était qu'ainsi qu'on pouvait avoir une issue roumaine en mer ou on pouvait faire un port, qui donnerait à cette portion de la Bessarabie une grande importance. Le plan fut discuté avec le professeur Desjardins, puis, en juillet 1869 et en mai 1875 avec l'ingénieur britannique Charles Hartley qui exécutera les principaux travaux de raccourcissement du bras Chilia et présentera au gouvernement roumain les plans du port Cibrianu<sup>45</sup>. En parallèle avec les

<sup>44</sup> Victor Slăvescu, *Vieța și opera economistului Dionisie Pop Marțian (1829—1865)* vol. I, 1943, p. 273, 278—280 ; vol II, 1954, p. 101—108, 249—251, 255—259 ; idem, *Vieța și opera lui Petre Mavrogheni*, in « Analele Academiei Române. Memoriile Secției Istorice », seria III, XXI, 1939, p. 338—349.

<sup>45</sup> A. D. Sturdza, *Les travaux de la Commission européenne des Bouches du Danube 1859 à 1911. Actes et documents*, Vienne, 1913, p. 41—42, 47—48.

mesures du gouvernement ottoman, on constate les préoccupations de l'État roumain visant la modernisation des voies ferrées et fluviales par la construction d'un canal séparé aux embouchures de Chilia permettant un issue en Mer Noire séparée de celle préconisée par la Commission européenne danubienne et l'Empire ottoman. D'ailleurs, du tableau général concernant « l'état général et comparatif des bâtiments de chaque nationalité sortis du Danube durant les années 1871 à 1877 », retenons les données concernant les vaisseaux roumains : 206 voiliers ; dans les sources cartographiques de l'époque, la Dobroudja est liée à la Roumanie soit par la voie ferrée, soit par les voies routières ou de communication postale ou télégraphiques ; une carte nous présente ainsi les voies routières mises en exploitation (jusqu'au 1<sup>er</sup> janvier 1862) dans les régions de la rive gauche du Danube, mentionnant aussi leur continuation au-delà du fleuve, en Dobroudja : de Brăila à Măcin, de Piuva Pietri à Hirșova d'où sont marquées les routes vers Tulcea, Babadag, Carasu (aujourd'hui Medgidia), Constanța, Cernavodă, etc.<sup>46</sup> Cette liaison ressort d'ailleurs aussi du texte des *sâlname* étudiés par nous qui se rattachent au réseau de voies terrestres de la Dobroudja.

Dans le *sâlname* de 1868, 1869 et 1870 il est précisé que dans les ports (*iskele* ou *liman*) suivants entraient annuellement : Tulcea, 965 vaisseaux ; Sulina, 2 792 vaisseaux ; Constanța, 586 bateaux et navires à voiles (*vapur ve yelken gemisi*), tandis que dans les ports Roustchouk (190), Silistra (315), Ziștovi (318), Nikboli (506), Vidin (530), Lom (515), Rahova (430) ; à Tulcea, Măcin, Isaccea, *Pod-Bași*, Chilia, *Cürilka* (210) ; à Constanța on enregistrait annuellement 4 000 500 *kile* et à Sulina — 34 264 000 *kile zahire* que l'on chargeait sur des bateaux (*sefayi*). On apprécie que dans les ports Varna et Balçic on chargeait 6 000 000 *kile* sur 6 561 vaisseaux qui circulaient annuellement entre Vidin et Sulina pour faciliter le trafic sur le Danube. On précise aussi le prix d'un billet (I<sup>er</sup>, II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> classe) entre les ports des deux rives du fleuve<sup>47</sup>.

Nous reproduisons quelques extraits de la statistique dressée par la Commission danubienne concernant la rade et le port de Sulina : 1861 (216 bateaux), 1862 (290), 1863 (399), 1864 (515), 1865 (313), 1866 (361), 1867 (301), 1868 (368), 1869 (520), 1870 (474), 1871 (343), 1872 (185), 1873 (319), 1874 (253), 1875 (285), 1876 (344), 1877 (128), donc de 1861 à 1877 sont entrés à Sulina 5 614 bateaux. En ce qui concerne le total des bateaux postaux à vapeur chargés dans le port de Sulina et dans les ports intérieurs du fleuve, la statistique offre les chiffres suivants : 1868 (2 640), 1869 (2 361), 1870 (2 067), 1871 (1 971), 1872 (2 033), vers 1877 les chiffres tombent au-dessous 1 600 ; donc, au total, 40 304 bateaux

<sup>46</sup> *Ibidem*, II<sup>e</sup> annexe, tableau n° 2. *Charta Principatelor Unite, Bassarabiei...* lithographié par A. Bieltz, București, (1862) avec les principales routes de la Roumanie continuées sur le territoire de la Dobroudja et *Carta telegrapho-postale Romania*, București, 1873 (à la Bibliothèque Centrale Universitaire, Iași, H 360, II 78) Dès 1857 fonctionnait une ligne télégraphique entre Sulina, Tulcea, Isaccea, Zatoaca, Galați, Iași utilisée par la Commission européenne, le gouvernement ottoman et celui des principautés roumaines. voir M. Mitițiu, *Colecțiune de tratatele și convențiunile României cu puterile străine*, București, 1874, p. 95.

<sup>47</sup> S<sub>1</sub> p. 123, S<sub>2</sub> p. 128, S<sub>3</sub> p. 139, S<sub>4</sub> p. 39 ; Ion Ionescu de la Brad, *Opere agricole*, I, p. 69—71 donne les produits exportés et leur prix (blé, bois, beurre, fromage, etc.).

dans la période 1861—1877<sup>48</sup>. Si l'on compare ces chiffres avec ceux du *sâlname*, on peut constater que d'après les évidences des autorités ottomanes le total était plus élevé en ce qui concerne le trafic annuel (1868—1870) à Sulina et dans les ports intérieurs, ce qui signifie que le nombre de vaisseaux qui transportaient les *zahire* vers Istanbul sur le bras St. Georges et le trafic sur le bras Chilia y étaient inclus, tandis que la Commission danubienne n'enregistrait que le trafic sur le bras et aux embouchures de Sulina.

Le trafic aux bouches du Danube a été favorisé aussi par une série de travaux d'amélioration de la navigation effectuée dans la région entre 1856—1877, fait qui donne une image concrète de l'intervention de l'homme sur l'environnement : on construit entre 1858—1861 un canal navigable aux embouchures de Sulina ; le statut de port-franc accordé à Sulina a urgenté les travaux commencés en 1870—1871 destinés à ouvrir un canal sur le bras Sulina, le « petit M » (1871), qui réduisait la longueur du bras en raccourcissant de la sorte la voie vers la Mer Noire ; puis ont été creusés, pour en agrandir la profondeur, le bras Sulina et le Danube à la première bifurcation du Delta, là où le bras Chilia se sépare du bras Tulcea, (1872), etc.<sup>49</sup>

Toutes ces voies de communication (terrestres, fluviales) ont facilité l'exploitation des richesses de la région, à côté d'un meilleur approvisionnement de la ville d'Istanbul et d'une intensification des échanges entre les villages et le milieu urbain, entre les territoires danubiens des deux rives du Danube, contribuant ainsi au développement économique et commercial des villes du Bas-Danube en général et de la Dobroudja en particulier. L'économie locale a enregistré un important essor grâce aux intenses relations avec la Roumanie ; les produits roumains provenant du nord du Danube, et surtout les grains, pouvaient prendre le chemin d'Istanbul non seulement par les embouchures du fleuve, mais aussi par la nouvelle voie ferrée Cernavodă—Constanța. De cette manière, Cernavodă et le port de Constanța devenaient de plus en plus importants. La production agricole n'avait pas atteint son développement potentiel qui était entravé par l'insuffisance de la main-d'œuvre, du capital et des voies modernes intérieures de communication. Pareil à d'autres régions limitrophes de la Roumanie, la Dobroudja n'était pas une consommatrice de céréales provenant des importations ; elle en exportait elle-même dans les circonstances ordinaires de sorte que l'excédent de sa production devait nécessairement se diriger vers la mer. Le Danube était la route naturelle de cet important commerce ; grâce à ses nombreux affluents et aux multiples routes qui descendaient des Carpates vers le fleuve, il servait à réunir les récoltes de tous les territoires roumains nord- et sud-danubiens dans les ports d'exportation où elles étaient embarquées sur des bâtiments de mer qui les remontaient jusqu'aux ports de destination. D'après les renseignements statistiques recueillis à Sulina la Roumanie a exporté par cette embouchure

<sup>48</sup> D. A. Sturdza, *Les travaux*, annexe 3, tableaux 1 et 2 ; voir aussi les données pour le trafic danubien jusqu'à Sulina et Chilia (1850—1875) chez V. Paskaleva, *Die Schiffahrt im Unterauf der Donau im dritten Viertel des 19 Jahrhunderts in* „Revue Bulgare d'histoire” 2/1984, p. 46—71.

<sup>49</sup> *Ibidem*, passim ; M. D. Ionescu, *Dobrogea*, p. 284.

du Danube les quantités de céréales suivantes : en 1865, 2 600 000 quarts ou 7 540 000 hectolitres ; en 1866, 2 500 000 q ou 7 250 000 hl ; en 1867, 2 300 000 q ou 6 670 000 hl ; en 1868, 4 200 000 q ou 12 180 000 hl, donc en moyenne cca 2 900 000 q ou 8 400 000 hl par an<sup>50</sup>. Une comparaison de cette statistique avec les données du *sâlname* nous permet de mettre en évidence le poids des produits que la Roumanie versait, par l'intermédiaire des ports de la Dobroudja, sur le marché de l'Europe, sans perturbations dues aux conditions climatiques propices ou défavorables à l'agriculture, pendant la décennie qui a précédé l'indépendance. Tous ces faits mènent à la conclusion que le commerce maritime de la Roumanie a été dominé aux bouches du Danube par l'exportation de céréales : les produits roumains alimentaient pour les deux tiers au moins le total de l'exportation réalisée par l'embouchure de Sulina en dominant en même le trafic du bras St. Georges<sup>51</sup>.

À cette époque la Roumanie et l'Empire ottoman comptaient parmi les États qui ont bénéficié des améliorations apportées à la navigation aux bouches du Danube, ainsi que des facilités créées par la construction de la voie ferrée en Dobroudja. Les données concernant les quantités de céréales chargées dans les ports dobroudjéens mentionnés viennent à l'appui de cette affirmation. L'afflux de produits étant une condition *sine qua non* des échanges commerciaux, une série d'initiatives et de mesures stimulant le développement de l'économie nationale roumaine se sont imposées. Les mesures prises suite à la politique économique des deux gouvernements, roumain et ottoman, ont eu des effets bénéfiques pour l'économie des territoires roumains riverains. Cet afflux commercial a stimulé aussi les rapports économiques entre les régions des deux rives du Danube, ce qui a contribué à leur prospérité même avant l'unité politique des territoires roumains danubiens-pontiques intervenue après l'indépendance absolue de l'État de la Roumanie.

L'essor économique de la Dobroudja était largement redevable aussi à la croissance démographique d'après 1856. Pourtant, en dépit des réformes de l'époque du Tanzimat, la valorisation des ressources naturelles de la région est restée au-dessous des possibilités à cause du niveau bas des techniques dans tous les domaines et de la main-d'œuvre insuffisante. Au point de vue écologique, la région offrait des conditions propices d'habitation à un nombre beaucoup plus élevé que celui existant, ce qui a permis aux autorités roumaines de pratiquer, après 1878, une politique intense de mise en possession systématique, destinée à une meilleure valorisation de l'ensemble des ressources locales.

Dans l'étape actuelle des recherches, les sources de chancellerie du type *sâlname et tapu* qui offrent une documentation variée et inédite, mettent dans une nouvelle lumière l'image forgée jusqu'à présent par l'historiographie qui — en partant d'informations incomplètes, fragmentaires et souvent narratives — a accrédité l'idée que la région transdanubienne-pontique manquait d'importance économique, en la présentant

<sup>50</sup> D. A. Sturdza, *Les travaux*, p. 48.

<sup>51</sup> *Ibidem*, passim. On y décrit en détail les travaux effectués aux Bouches du Danube pour l'amélioration de la navigation (1857–1911).

dans un état de totale déchéance économique, insuffisamment peuplée, mal organisée du point de vue politico-administratif. Or, l'investigation de ces documents, susceptible d'être approfondie par les recherches ultérieures, prouve une fois de plus que pour la politique de l'Empire ottoman au XIX<sup>e</sup> siècle, la région dobroudjéenne n'était pas seulement d'une portée particulière au point de vue politico-stratégique, mais qu'elle avait aussi une forte importance économique. La recherche met en même temps en lumière l'intérêt manifesté à l'époque par le gouvernement roumain pour le développement des rapports économiques avec la région transdanubienne-pontique, suivant une ligne historique traditionnelle — politique, démographique, économique et culturelle, rapports qui s'inscrivent parmi les prémisses de la réintégration territoriale de la région à l'État roumain<sup>52</sup>. La richesse du matériau documentaire dévoile les perspectives réelles du développement de la région après sa réintégration dans les frontières politiques naturelles de la Roumanie, après la guerre d'indépendance, étape qui s'inscrit avec de profondes significations, à côté des événements de 1859 et 1918, dans l'œuvre de parachèvement de l'État national unitaire roumain.

<sup>52</sup> A. Ghiță, *Aspecte de demografie și geografie istorică în Dobrogea, sec. XIX*, communication au Laboratoire de démographie historique de la Faculté d'Histoire-Philosophie (București), janvier, 1981; idem, *Noi cercetări de istorie economică și demogeografie privind Dobrogea în epoca medievală și modernă*, communication au Laboratoire d'études ottomanes de la Faculté d'Histoire-Philosophie (București), Constanța, avril 1987; idem, *Noi cercetări privind premisele reintegrării Dobrogei la România pe baza izvoarelor din sec. XIX*, communication à la session « Pontica », Constanța, novembre 1987.

VASILE DRĂGUȚ
---------------

1928—1987

En 1975, lorsque la Commission d'art post-byzantin de l'Association Internationale du Sud-Est Européen a organisé, en collaboration avec la Direction du Patrimoine Culturel roumain, un colloque itinérant à Suceava et à Iași — « Les arts des peuples du Sud-Est européen aux XVI<sup>e</sup>—XVIII<sup>e</sup> siècles et leur environnement intellectuel » — Vasile Drăguț a donné avec autorité et discrétion nos discussions et nos pensées. Il a donné, comme d'habitude, une communication qui sortait des cadres étroits d'une analyse trop ponctuelle et qui nourissait la réflexion. « Confluences stylistiques dans l'architecture post-byzantine des Pays Roumains ». Les courants culturels s'entrelaçaient pour mettre en lumière une tradition forgée à la suite des synthèses d'éléments hétérogènes. Mais plus que ça, le professeur aimait nous montrer les monuments et commenter des détails qui auraient pu passer inaperçus (Nous avons mentionné dans une note de notre livre « European Intellectual Movements and Modernization of Romanian Culture », p. 46, notre dette issue d'une conversation à Râzboieni). Le professeur connaissait parfaitement les grands monuments rencontrés sur notre route, parce qu'il avait surveillé attentivement leur restauration. Au fond, Vasile Drăguț est un nouveau fondateur qui a remis dans leurs formes superbes les monuments qui nous restituent une sensibilité artistique et une manière de vivre. C'est de ce contact avec les édifices du passé que Vasile Drăguț avait appris le secret de transmettre les valeurs humaines, de communiquer au-delà des données et des idées, une chaleur humaine, une prédisposition à l'amitié. Il a été le moteur d'un autre colloque itinérant, cette fois en Oltéme, dans sa région natale, en 1981, et nous avons discuté à Cozia et à Sibiu, à Ilurez et à Bucarest « Le Baroque sud-est européen dans le contexte européen, XVII<sup>e</sup>—XIX<sup>e</sup> siècles » ; il ne s'est pas hâté et il ne nous a pas donné sa communication pour les actes qui ont été publiés dans la revue de Montauban. « Baroque » 11/1983. Il a voulu repenser son texte et il est revenu au baroque en 1984 dans le cadre de la session du Comité National Roumain d'Histoire de l'Art ; en 1982, il a évoqué, au colloque sur « L'art contemporain du Sud-Est européen et ses origines », les convergences et les grandes étapes de l'art médiéval du Sud-Est européen.

Vasile Drăguț nous a quitté l'automne dernier, après une longue souffrance qu'il savait cacher et dominer. Son œuvre n'est pas formée seulement d'ouvrages de synthèse ou de référence sur l'art roumain : son Dictionnaire d'art médiéval roumain, 1976, est excellent, tout comme indispensables sont ses livres sur la peinture murale en Transylvanie ou sur l'art gothique, l'auteur des fresques d'Arbore, et tant d'autres. Son œuvre est l'immense travail de restauration des monuments qui marquent notre histoire et témoignent de nos aspirations : il a été directeur des Monuments historiques et du Patrimoine culturel pendant de longues et fructueuses années, entre 1968 et 1975. Son œuvre est formée de nombreuses séries d'étudiants qui ont bénéficié de son savoir et sa chaleur jusqu'au dernier moment, car le professeur a fait les derniers séminaires chez lui, à la maison. Il a été recteur de l'Institut des arts plastiques et directeur de l'Institut d'histoire de l'art où il organisait des débats toujours stimulants. Il a été membre de l'ICOM (International Council of Monuments) et de l'ICOMOS (International Council of Monuments and Sites). Son œuvre est encore formée de nombreuses relations qu'il a su nouer entre les hommes de bonne volonté de partout. Or, cette œuvre fragile semble plus exposée que les autres à la dent du temps, surtout lorsque son auteur disparaît, comme Vasile Drăguț, avant d'accomplir les 60 ans. Mais elle est d'autant plus précieuse et d'autant plus inoubliable.

*Alexandru Duju*

## EMIL LĂZĂRESCU

1913—1987

Emil Lăzărescu était savant, modeste et bon.

Son savoir inépuisable était le produit d'une école qui bientôt ne sera plus qu'un souvenir, mais aussi le résultat de ses propres recherches, jamais arrêtées, quoiqu'il ait cessé d'écrire depuis longtemps, aiguillées par une curiosité sans bornes, qui, se voulant partagée, devenait un acte social. Ainsi, après avoir brièvement enseigné, aux côtés de M. Berza, à l'École Supérieure des Archives de Bucarest, tout au long de sa carrière de chercheur, Emil Lăzărescu fut également un professeur. Ses réponses aux questions qu'on lui posait ne prenaient jamais la forme sommaire d'une simple information, mais se ramifiaient dans leur généreuse croissance, pour acquérir l'efficacité d'une démonstration théorique et la force de conviction d'une argumentation solidement justifiée. Ses travaux ont la même qualité rare : l'analyse la plus minutieuse s'élargit lentement jusqu'à donner au sujet étudié l'aspect le plus clair et, en même temps, sa place dans le vaste contexte historique et culturel auquel il appartient. La patience et la probité infimes qui caractérisent ces travaux d'érudition passionnée les rendent exemplaires. Au plaisir que nous prenons à les lire, dû certainement à un art classique de dire et de contredire, s'ajoute la leçon de méthode à laquelle il faudra toujours revenir.

La modestie d'Emil Lăzărescu n'était pas seulement une vertu morale, mais l'effet de l'intransigeante exigence d'un homme de culture authentique. Ceci parce que la richesse de ses connaissances dans tant de domaines divers lui avait permis de reconnaître qu'on ne peut pas tout savoir et que, dans la science qu'il a servie avec dévouement, il n'est pas de progrès possible sans ce renouveau auquel chaque génération devrait tâcher de participer de toutes ses forces.

Pour Emil Lăzărescu il n'y avait pratiquement aucune différence entre un savant chevronné et un débutant. Chaque fois qu'on lui demandait conseil, il s'interrogeait avec vous avec autant de générosité, de patience et de persévérance pour aboutir à un éclaircissement, souvent essentiel. C'est que la bonté de cette âme haute était l'expression du sentiment entièrement désintéressé de solidarité envers quiconque s'approche honnêtement d'un problème de culture.

Lui-même, il avait, dès sa première jeunesse, lorsqu'il était l'élève de N. Iorga, apporté à l'histoire des relations entre les Roumains et la Hongrie aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles des contributions précieuses : études sur les documents des chevaliers teutoniques, sur la *Chronique de Prusse* écrite par Pierre de Dusbourg, sur la *Chronique rimée styrienne* d'Otacher. A l'examen des sources de cette époque se rattachent encore sa thèse de doctorat et l'article de 1946 à propos des rapports de Nicolas Alexandre, prince de Valachie, avec le royaume angévin. Après une interruption de dix ans, Emil Lăzărescu reprit son activité, cette fois dirigée vers l'histoire de l'art médiéval roumain. Pour certains monuments comme ceux de Cimpulung, de Cozia, de Căluș et de Hirtiești, de Curtea de Argeș surtout, sujet qu'il envisageait de traiter dans une monographie dont seul un abrégé fut publié en 1967, il est parvenu à reconstituer l'expérience sociale, religieuse et intellectuelle qui les a créés ; on regrette que son travail sur Nicodème de Tismana, illustrant une des rencontres de l'histoire roumaine et de l'histoire balkanique, n'ait pas été complété.

Aujourd'hui que sa voix s'est tue et que son œuvre demeure inachevée, nous ne nous séparerons pas de lui sur une parole de facile compassion, qu'il eût refusée d'ailleurs, comme il l'a toujours fait, doucement, à travers toutes les vicissitudes de sa fortune. C'est en pensant à son caractère, dont la fermeté contrastait avec ce corps trop fragile et avec cette extrême délicatesse de pensée, que nous croyons retrouver le sens de sa vie dans un témoignage de courageuse fidélité.

Andrei Pippidi

*L'Europa nel mondo antico*, Contributi dell'Istituto di storia antica, 12, a cura di Marta Sordi, Milano, 1986, IX + 198 p. + 6 maps (Vita e Pensiero, Pubblicazioni dell'Università Cattolica del Sacro Cuore)

The 18 studies published in this new volume of the interesting series "Vita e Pensiero" deal with the formation and evolution of the ideological concept of "Europe". There existed in Classical Antiquity two geographical and, meanwhile, mental significations of this concept. Marta Sordi (p. IX) points out that the Europe/Asia opposition, linked with that between the West and the East, symbolized in the Antiquity the opposition between freedom and servitude. On the other hand, another antique signification of "Europe" included only the Balkan Peninsula (without Greece). This meaning appeared first with Herodotus, and it was reassessed in the 3<sup>rd</sup>–4<sup>th</sup> centuries. This is the background of almost all these papers. We shall discuss here three of them, which are of a special interest for Late Antiquity and South-East European studies.

Domenico Lassandro, in *L'integrazione romano-barbarica nei Panegyrici Latini* (p. 153–159), shows that the *limes* on the Rhine and the Danube was in the late Antiquity the dividing line between the Roman and the Barbarian world. But the author considers that *Panegyrici Latini* shows a tendency to surpass this opposition, a kind of ideological anticipation of the future Romano-barbarian integration. He relies on a passage of Mamertinus' speech of 21 April 289 for Maximianus Hercules (II 7.7-Galletier) and on another, of the anonymous speech of 31 March 307, for Maximianus and Constantine (VI 8.5-Galletier). II 7.7 celebrates the victory against the Alamanni and Burgundians and the passing of the Roman army over the Rhine. Mamertinus stated that, in this way, that territory became Roman: *quidquid ultra Rhenum prospicito Romanum est*. D. Lassandro considers this to be an indication that a *rapprochement* between the two worlds occurred in the minds of the provincials of Gaul. However, we consider that the text does not permit such an interpretation. For Mamertinus, the emperor's victory drove the frontier of the Empire beyond the Rhine, but the line of demarcation between the Empire and the *Barbaricum* continued to exist, because — as was said above (II 7.2) — Maximianus proved that the Empire knew of no other frontiers than those of its armies (*qua tu primus omnium, imperator, probasti Romani imperii nullum esse terminum nisi quatuor esset armorum*). The same panegyrist said about Diocletian that he had also pushed the frontiers away: *Romanum limitem victoria protulit* (II.9.1). The Rhine was considered a natural confine, which was separating the Roman from the Barbarian world.<sup>1</sup> Mamertinus (II 7.3) considers this conception to be obsolete (*Atqui Rhenum antea videbatur ipsa sic natura duxisse ut eo limite Romanae provinciae ab immanitate barbariae vindicaretur*). This driving-away of the confines prescribed by nature is seen by Mamertinus as an act worthy of Hercules, the divine *comes* of Maximianus (II 7.6). This is, as a matter of fact, a common place in the classical thought: Hercules *kosmokrator*, who goes beyond the limits of the *Oikumene*. So, Maximianus's fights are integrated in the encomiastic discourse, which outlines a parallel between the Emperor and his heroic prototype.<sup>2</sup> But, in Mamertinus' mind, this driving away of the natural frontier between the Romans and the Barbarians does not also mean a mental approach between the two worlds. In II.7.5, the panegyrist compares the overpassing of the Rhine with Diocletian's crossing of the Euphrates. It is clear that none of these events were interpreted as a "romanization" of the defeated Barbarians. For the panegyrist, the Barbarians remain Barbarians (II.7.6 *ferras illas indomitasque gentes*), even if their country was conquered by the Romans, or if they were colonized as *laeti* in Gaul (*cultores barbari* in IV.9.3, 21.1). And the frontiers, though changed, remained impenetrable: *limites qua Romanum barbaris gentibus instat imperium* (VI 14.1).

We consider, therefore, that the dissolution of the ideological opposition between the two banks of the Rhine could not be a premise for the future romano-germanic integration, as contended by D. Lassandro. Nor could the passage from the Panegyric of 31 March 307

<sup>1</sup> P. Coureelle, *Histoire littéraire des grandes invasions germaniques*, Paris, 1948, p. 6.

<sup>2</sup> A. N. Cizek, *Eroi politici ai Antichității. Modele ideologice și literare*, București, 1976, especially p. 247.



(VI 85) be interpreted in such a way. Referring to Maximianus' conquests of 297–298, its anonymous author says that the defeated Germany must become a friend of the Roman Empire (*domita Germania aut boni consulit ut quiescat aut luetatur quasi amica, si pureat*). This is probably an allusion to the subjection of the Frankish king Geinobondes as a client of Rome, an event mentioned by Mamertinus (II.10 3–5). But a barbarian people, even becoming *socius populi Romani*, does not cease to remain barbarian in the minds of the Romans.

Giuseppe Zecchini, in *L'idea di Europa nella cultura del tardo impero* (p. 160–173), draws attention on the importance of the meaning *Europa* = South-Eastern Europe in the late Antiquity (3rd–4th centuries). Cassius Dio LXXV 12 3–5, in the narration of the second siege of Hatra (Mesopotamia) by the troops of Septimius Severus, opposed the value of the “European” soldiers (Εὐρωπαϊῶν) to the weakness of the Syrians. The author considers that these “European” soldiers are, in fact, Thraeco-Illyrians (whose proportion in Severus' army is well noted). This is very likely so, especially as Cassius Dio used the term “Europe” with the restricted meaning of Balkan area in other passages (for instance: XLVII.25.1, XLVIII.28.4, LXXVII 15.2). G. Zecchini considers that the use of the word “Europe” with this meaning was not due to Cassius Dio, but to his presumptive source: Septimius Severus' “Autobiography” (p. 161). It is possible that the term “Europe” could be taken from that source, but this fact is not sure because the equivalence Europe = Balkan Area appears also in Dio's relations about events which were not taken from this source. Because of this, it is not certain that “l'imperatore stesso riteneva che gli Europei fossero più valorosi degli Asiatici e che i veri Europei fossero gli Illirici” (p. 162). We could have the certitude of this fact only if these events would have been also related by Herodianus.

Our reserves regarding the interpretation of Cassius Dio LXXXV.12 do not concern the substance of Zecchini's study, which refers to the Thraeco-Illyrian provincial patriotism of the 3rd–4th centuries. There existed, indeed, “una sorte di nazionalismo locale del tutto compatibile con la devozione verso Roma” (p. 162).<sup>3</sup> Dio's mentioned passage could be considered only as an acknowledgement of the military value of the Thraeco-Illyrian soldiers. It could not be called upon as supporting the opinion that “l'idea di un'Europa limitata all'area traco-illirica è mitificata dai valori del patriottismo e del coraggio in guerra era sostenuta e diffusa dai soldati illirici stessi.” The 3rd century revival of the ancient name of Balkan area is, indeed, convergent with the ideology of the age, when this South-East European region had become “il cuore non geografico, ma morale ed ideale dell'Europa” (p. 163). But it is less likely that the initiative of the revival of such a *bookish* idea was due Septimius Severus and his soldiers (as G. Zecchini contends). We think that it was most probably vehiculated in the cultivated circles (Cassius Dio was one of those intellectuals); the idea was afterwards embraced by the official ideology and expressed in the creation, in the age of Diocletian, of the province of *Europa*, where Constantine the Great founded the new capital of the Roman Empire. G. Zecchini's study points out the important place of South-Eastern Europe in the history of the late Antiquity.

Pio Grattarola shows in *Il concetto di Europa alla fine del mondo antico* (p. 174–191) that the idea of a moral and religious opposition between Europe and the other continents loomed up in the 4th–5th centuries. The image evolved in the Western Latin provinces, especially in Gaul (in the writings of Sulpicius Severus and Sidonius Apollinaris). This “Europe” of an underlined Christian feature is, in fact, restricted to the remnants of the Western Roman Empire. Its center was Gaul. The use of this meaning increased in the 6th–7th centuries, in the conditions of broken relations between the West and the Byzantine Empire and the growing role of papalism, beginning with Pope Gregory the Great (In his correspondance, “Europe” was the entire Latin Christendom). In various writings of the early Middle Ages, “Europe” means only the West. It is interesting that the Arab offensive stimulated the rise of this “European consciousness” in the West. In the anonymous writing *Continuatio Hispana ad ann. 754* the soldiers who fought against the Arabs at Poitiers are named *Europenses*. Of course, it is important to know whether this rise of an European consciousness can be related with the idea of *translatio imperii*, with the restoration of the imperial idea in the West. Pio Grattarola's study brings an important contribution to the understanding of the political ideology of the early Middle Ages and even of more recent periods: “nel mondo latino, Europa diventò sempre più la parte occidentale del continente, che aveva nella cattolicità la sua caratteristica comune e in Italia, a Roma, il suo centro spirituale” (p. 190).

<sup>3</sup> See, for instance, Radu Vulpe, *Les populations sud-orientales de l'Europe et l'Empire Romain*, in Ideni, *Studia Thucologica*, Bucarest, 1976, p. 190–197; Al. Madgearu, *Specific provincial și ideologie imperiale la împărăția romani de origine traco-dacă (sec. III e.n.)*, „Revista de istorie”, 39, 1986, 2, p. 180–189.

The other studies published in this interesting book are : Celestina Milani, *Note etimologiche su Εὐρώπη* (p. 3—11); Ferdinando Luciani, *La presunta origine semitica del nome Europa* (p. 12—26); Dario M. Cosi, *Dietro al fantasma di Europa : sposa, madre, regina* (p. 27—36); Luisa Prandi, *Europa e i Cadmei. la "versione beolica" del mito* (p. 37—48); Gabriella Amotti, *L'Europa nella polemica tra Erodoto e la scuola ionica* (p. 49—56); Fabio Mora, *L'etnografia europea di Erodoto* (p. 57—68); Luigi Belloni, *I "Persiani" di Eschilo tra Oriente e Occidente* (p. 68—83); Marta Sordi, *Dionigi I, dinaste d'Europa* (p. 84—90); Cinzia Bearzot, *Il significato della βασιλεία τῆς πάσης Εὐρώπης nell' "Encomio di Filippo" di Teopompo* (p. 91—104); Gabriella Vanotti, *Aristotele : dall'affermazione geografica alla dissoluzione politica dell'idea d'Europa* (p. 105—112); Franca Landucci Gattinoni, *L'Europa nei libri XVIII—XX di Diodoro* (p. 113—123); Giuseppe Zecchini, *Polibio, la storiografia ellenistica e l'Europa* (p. 124—134); Alberto Grilli, *Celti ed Europa* (p. 135—144); Mario Attilio Levi, *L'Europa e il mondo di Alessandro Magno e di Cesare* (p. 145—152); Valerio Manfredi, *L'Europa nella Tabula Peutingeriana* (p. 192—198).

Alexandru Madgearu

EMANUELE BANFI, *Linguistica balcanica*, Bologna, 1985, 204 p.

La parution, en 1930, de la première synthèse dans le domaine de la linguistique balkanique, due à Kr. Sandfeld (*Linguistique balkanique. Problèmes et résultats*, Paris, 1930<sup>1</sup>) a donné une forte impulsion aux recherches dans cette direction. L'ouvrage du linguiste danois, reçu avec beaucoup d'intérêt, a consacré la linguistique balkanique comme un domaine d'étude autonome et a ouvert de larges perspectives à la recherche comparée des langues indirectement apparentées, à origine indo-européenne commune : l'albanais, le roumain, le néo-grec, les langues slaves méridionales (le bulgare, le macédonien et, partiellement, le serbo-croate). Ultérieurement, pendant plusieurs décennies, il s'est accumulé une quantité considérable de contributions théoriques et de détail, dues à des linguistes de formation diverse (surtout des romanistes et des slavisants, mais aussi des classicistes, des spécialistes dans le domaine de l'indo-européen, du substrat etc.). Ces contributions ont mis en évidence l'intérêt que présentent, du point de vue de la linguistique générale et de la théorie de la langue (typologie, universaux linguistiques, substrat, langues en contact, linguistique aréale, bilinguisme etc.), les traits communs aux langues balkaniques. Ce qui caractérise bon nombre de ces contributions, qui se limitent souvent à la réinterprétation des concordances entre les langues balkaniques (enregistrées par Kr. Sandfeld) c'est la présentation isolée des faits, en dehors du système dans lequel ils fonctionnent.

Le développement du domaine a exigé de nouvelles synthèses, qui n'ont pas tardé à paraître : la synthèse présente, due à Emanuele Banfi (Milan), suit aux travaux en quelque sorte similaires parus dans le milieu linguistique allemand : *Die Balkansprachen. Eine Einführung in die Balkanologie* (Heidelberg, 1975) de H. W. Schaller (Munich)<sup>2</sup> et *Einführung in die Balkanlinguistik mit besonderer Berücksichtigung des Substrats und des Balkanlateinischen* (Darmstadt, 1980) de Georg Renatus Solta (Vienne). Tout comme ces deux travaux, l'ouvrage d'Emanuele Banfi est une introduction dans la linguistique balkanique, bien que cela ne soit précisé dans le titre du travail. La contribution du linguiste italien ne diffère, quant à la dimension et au profil du livre, des deux synthèses antérieures, l'auteur procédant d'une manière en quelque sorte semblable dans la présentation du matériel : il s'agit, en principal, de l'exposition systématique des concordances décrites par Kr. Sandfeld, tout en complétant la bibliographie et en signalant quelques faits nouveaux. Evidemment il y a aussi des différences d'un auteur à l'autre, concernant l'importance accordée à certaines concordances ou l'intérêt spécial pour certains côtés de l'étude (des préoccupations dans la direction du substrat et du latin balkanique chez G. R. Solta, une inclination plus poussée pour la problématisation chez

<sup>1</sup> L'édition en danois, intitulée *Balkanfilologien*, a été imprimée à Copenhague en 1926. L'acte de naissance de la nouvelle discipline est considéré l'étude du linguiste sloven B. Kopitar, *Albanische, walachische und bulgarische Sprache*, publié à Vienne avec presque un siècle avant l'ouvrage de Kr. Sandfeld, dans « Wiener Jahrbucher der Literatur », t. 49 (1829), p. 59—106.

<sup>2</sup> Voir notre compte rendu, dans « Studii și cercetări lingvistice », XXX (1979), 2, p. 174—177.

H. W. Schaller, la concentration de l'exposé chez E. Banfi). Par la dernière, la synthèse d'Emmanuele Banfi tient compte des contributions précédentes (surtout de celle de H. W. Schaller) et tire profit des progrès récents de la recherche.

Le présent ouvrage réunit les chapitres suivants : 1 *Linguistica balcanica come settore della Filologia balcanica* (p. 3—12), 2 *Studioli e correnti teoriche* (p. 13—39), 3. *Tratti linguistici interbalcanici* : « *l balcanismu* » (p. 40—111), 4. *Interpretazioni dell'unione linguistica balcanica* (p. 112—165), 5. *Centri di ricerca. Riviste* (p. 166—169) ; ces chapitres sont précédés de deux cartes de l'aire balkanique (reproduites d'après d'autres auteurs) et suivis d'une *bibliographie* (par chapitres, p. 170—192) et d'un *index analytique* et d'auteurs (p. 193—204).

Dans le premier chapitre du livre E. Banfi se propose de définir le terme de 'linguistique balkanique' et de délimiter le domaine de recherche aussi que le territoire étudié (apportant des informations qui concernent les langues parlées dans les Balkans, le nombre des locuteurs, les religions etc.). Sur la ligne inaugurée par Kr. Sandfeld, l'auteur comprend par linguistique balkanique « l'étude des problèmes relatifs aux langues parlées dans la Péninsule Balkanique : en particulier, le terme indique l'étude soit des questions qui se rapportent à la totalité des langues parlées dans la péninsule, soit des problèmes qui ne concernent que deux ou trois des langues parlées dans les Balkans » (p. 3). Il est à remarquer, toutefois, que cette large définition n'est pas, à présent, entièrement acceptée. La plupart des spécialistes considèrent que les concordances qui se limitent à deux langues balkaniques, s'inscrivant dans la catégorie des interférences bilatérales, intéressent l'étude des langues en question sans entrer, pour autant, automatiquement dans la sphère de préoccupations de la linguistique balkanique (on considère, en général, que, pour être reconnue comme balkanisme, une particularité commune doit apparaître dans au moins trois langues balkaniques).

E. Banfi accepte la distinction terminologique opérée par H. W. Schaller entre les 'langues balkaniques', « qui présentent des phénomènes communs significatifs, propres et caractéristiques aux langues parlées dans la péninsule » (*loc. cit.*), et les 'langues parlées dans les Balkans' (le turc, le slovène etc.), qui présentent « des traits communs marginaux » (*ibidem*). L'auteur introduit dans la première catégorie le bulgare, le roumain, l'albanais, le macédonien, le serbo-croate, le néo-grec (ce dernier à intensité plus ou moins grande, selon le cas). La position marginale que E. Banfi, suivant H. W. Schaller, réserve au grec est en désaccord avec l'importance attribuée à cette langue par certains savants, en premier lieu par Kr. Sandfeld, pour qui le grec était la langue déterminante dans les Balkans (ultérieurement, G. Reichenkron a attribué le rôle décisif au latin, auquel il ajoutait le grec).

C'est pour la première fois que dans un ouvrage de synthèse on accorde à l'histoire de la discipline un chapitre spécial (le second), qui s'avère fort utile : l'auteur présente chronologiquement les principaux courants et directions de recherche ainsi que les contributions de quelques représentants importants du domaine (B. Kopitar, A. Schlieher, Fr. Miklosich, H. Pedersen, P. Skok, N. Jokl, A. Selišćev, Kr. Sandfeld, A. Rosetti, G. Reichenkron, V. Georgiev, etc.). Il serait à remarquer qu'à l'exception par le substrat des concordances entre les langues balkaniques, dont E. Banfi parle dans le sous-chapitre consacré à Fr. Miklosich, avait recouru antérieurement B. Kopitar.

Une attention a part a été vouée, à juste titre, dans ce chapitre, au concept d'*union linguistique*, introduit en 1928 par N. S. Trubetzkoy (et développé ensuite par R. Jakobson), concept que le représentant du Cercle Linguistique de Prague a exemplifié s'appuyant sur les langues balkaniques (le bulgare, le néo-grec, l'albanais et le roumain). A la différence de la famille linguistique, qui réunit des langues directement apparentées, l'union linguistique embrasse dans un même groupe des langues nonapparentées (ou indirectement apparentées) qui présentent des similitudes non pas dans 'la substance' mais dans la 'forme' linguistique, en premier lieu dans la structure grammaticale. Le terme d'*union linguistique balkanique* a été accepté par de nombreux linguistes (parmi lesquels A. Rosetti et V. Georgiev), étant repoussé par d'autres (en particulier par les linguistes grecs, tels N. Andriotti et G. I. Kourmoulis). Parmi les spécialistes de cette dernière catégorie on pourrait mentionner, en Roumanie, A. Graur (que E. Banfi considère, par erreur, un adepte du concept) et I. I. Russu. Nous considérons opportunes, dans ce chapitre, les renvois aux recherches d'orientation moderne (structuraliste, générativiste, typologique), par lesquels l'auteur rattache l'information au moment actuel (nous mentionnons par d'autres, B. Ilavránek, E. Petrovici, Vl. Skalička, T. V. Civ'jan).

Le troisième chapitre, le plus ample (71 p.) est consacré à la présentation des principales concordances entre les langues balkaniques, des soi-disants 'balkanismes'. Par 'balkanisme', terme, à notre avis, discutable, l'auteur comprend les particularités communes aux langues balkaniques du domaine de la phonétique, de la morphologie et de la syntaxe qui ont des implications dans le système des langues en question, dépendentes de la soi-disant *forme*

*interne de la langue* (allemand. *innere Sprachform*). Dans la terminologie générativiste, les balkanismes seraient les concordances dans la structure de surface, qui apparaissent comme manifestations de l'identité ou des similitudes de la structure profonde des langues balkaniques. Mais cela revient à reprendre, en d'autres termes, la constatation faite déjà par B. Kopitar, à savoir que dans les Balkans il existe une seule forme de langue (« nur eine Sprachform ») avec des manifestations matérielles différentes, représentées par les langues balkaniques.

Dans la présentation du terme 'balkanisme' E. Banfi suit de près H. W. Schaller, auquel il emprunte aussi la distinction entre *balkanismes primaires* (ceux qui se retrouvent en albanais, bulgare et macédonien<sup>3</sup>) et *balkanismes secondaires* (ceux qui apparaissent dans au moins deux langues balkaniques, à condition que celles-ci n'appartiennent pas à la même famille : par exemple, les concordances entre le roumain et l'albanais, mais non pas entre le bulgare et le serbo-croate). On se trouve ici devant une restriction immotivée, car considérer 'balkanismes primaires' seulement ceux qui apparaissent en albanais, bulgare et macédonien (ces deux dernières langues sont très proches apparentées) signifie à réduire considérablement les concordances entre les langues balkaniques. C'est toujours à H. W. Schaller que E. Banfi emprunte l'idée de la délimitation d'une *aire centrale* (allemand *Kerngebiet*), qui réunirait l'albanais, le bulgare, le macédonien et le roumain, considérés des langues balkaniques 'du premier degré', à la différence du néo-grec et du serbo-croate, qui seraient des langues balkaniques 'du second degré'.

L'auteur continue avec la présentation des balkanismes par compartiments de langue, selon le modèle connu des travaux antérieurs, sans tenir compte des distinctions et des délimitations opérées antérieurement ; certaines modifications tiennent de l'organisation de la matière : par exemple, la postposition de l'article n'est pas traitée dans le chapitre consacré à la morphologie, comme ont fait d'autres auteurs, mais dans celui dédié à la syntaxe. L'exposition, claire et systématique, tire profit de la valorisation des contributions parues après la publication du livre de Kr. Sandfeld.

Le quatrième chapitre de l'ouvrage, intitulé « L'interprétation de l'union linguistique balkanique », est réservé par E. Banfi aux aspects à caractère historique qui concernent le rôle des divers facteurs dans l'évolution des langues balkaniques et dans l'apparition de l'union linguistique balkanique. Ce chapitre contient les sous-divisions suivantes : le rôle du substrat ; le grec et le latin dans les Balkans ; rôle de la composante slave ; le rôle de l'élément turc ; le rôle des migrations internes. S'occupant de l'origine des concordances entre les langues balkaniques, l'auteur soulève une question de principe, à savoir : les 'balkanismes' ont-ils une source commune ou bien chaque concordance a sa propre origine et, par là, sa propre explication ?

L'idée de l'origine commune, qui était cherchée dans le substrat balkanique (formé par les langues qu'on parlait dans les Balkans avant l'hellénisation et la romanisation de la péninsule), date de l'apparition de la discipline, étant exprimée par B. Kopitar. (E. Banfi attribue la théorie du substrat balkanique à Fr. Miklosich, qui n'a fait que la reprendre et la développer.) Kr. Sandfeld a établi lui aussi une origine commune pour les concordances des langues balkaniques, sans leur attribuer pour autant une si grande ancienneté. Le linguiste danois a identifié la source de la plupart de ces concordances dans le grec byzantin, étant donné le rôle important que celui-ci a joué dans l'aire balkanique. Bien qu'elle ait eu, surtout au siècle dernier, de nombreux adeptes (H. Schuchardt, B. P. Hasdeu etc.), la théorie du substrat (soutenue de nos jours aussi, par exemple, par V. Polak), qui s'appuie souvent sur des suppositions non vérifiables, n'est plus considérée aujourd'hui satisfaisante. Insuffisantes et unilatérales sont aussi certaines explications données par Kr. Sandfeld. D'autres auteurs ont accordé au latin et au grec le rôle déterminant dans la formation du 'type' linguistique balkanique (G. Reichenkron)<sup>4</sup>. Mentionnant les opinions exprimées sur ce sujet le long du temps, E. Banfi relève le rôle de chacun des facteurs ci-dessus présentés — par conséquent, non pas explication unique — à côté desquels on doit noter le contact direct des locuteurs et, implicitement, le bilinguisme.

On doit relever la contribution de l'auteur à la délimitation, fondée sur l'évolution des sons, de trois aires du latin balkanique : dalmatienne (le roumain), dalmate (le dalmate) et méridionale. L'existence de cette dernière aire (sur l'ancienne Via Egnatia) est prouvée par les changements phonétiques spécifiques subis par les mots d'origine latine pénétrés en grec et en albanais.

<sup>3</sup> Il s'agit, probablement, d'une omission dans la rédaction, car chez H. W. Schaller le roumain figure à côté de ces trois langues.

<sup>4</sup> Cf. Nicolae Sarinandu, *L'étude typologique des langues balkaniques*, dans « Linguistique balkanique », XXIX (1986), 4, p. 35—50.

Pour compléter l'information du lecteur, E. Banfi indique, dans le dernier chapitre du livre, les principaux centres de balkanologie et les revues de linguistique balkanique.

Riche et bien choisie, la bibliographie aurait pu inclure, évidemment, d'autres titres aussi (par exemple, Klaus Steinke, *Gibt es überhaupt Balkanismen?*, dans «Linguistique balkanique», XIX, 1976, 1, p. 21—35) On constate en outre que certains auteurs sont mentionnés dans le texte avec des travaux qui ne figurent nulle part dans la bibliographie (par exemple, Trost 1968).

Rigoureuse, systématique et bien documentée, la récente synthèse sur la linguistique balkanique due à Emanuela Banfi permet au lecteur de connaître le stade actuel de la recherche. Rédigé d'une manière claire et concise, le livre de l'auteur italien atteint pleinement son but, dans sa qualité d'introduction dans la discipline<sup>5</sup>.

*Nicolae Saramandu*

THE TEXT AND ITS MARGINS, Post-Structuralist Approaches to Twentieth Century Greek Literature, edited by Margaret Alexiou and Vassilis Lambropoulos, Pella Publishing Company, New York, 1985, 228 pp.

That it was high time for modern Greek literature to be treated from a critical point of view (in literary terms), which should not be confounded with literary history (i.e. biographical excavations, detection of sources, influences, similarities and plagiarism, historical correlations, etc.), was quite obvious for a long time now. To be sure, there had been isolated efforts in this direction but for the first time now *The Text and Its Margins*, the outcome of a forceful common effort, looks like a definite step towards a modernized and more adequate manner in the approach of modern Greek literature. It unites post-structuralist approaches and may announce before long a timely "treatise", i.e. a lengthier collection of studies covering as much as possible from the modern Greek literary phenomenon.

The preface of the editors, who are also contributors (pp. 7—13), almost discourages a reviewer by its self-criticism and exactness in defining the contents and evaluating the contributions in the volume. The editors claim only an "administrative role throughout" which nevertheless should we trust their modesty is not small. Two major facts impose themselves for praise: the successful initiative of stringing together in a volume studies on the 20th century Greek literature so as to offer a creative model on how the work should be done and, secondly, the cohesion within a variety of approaches.

A survey on the histories of modern Greek literature<sup>1</sup> told Vassilis Lambropoulos into suggesting after a minute analysis of the first paragraph in Dimaras' *History of Modern Greek Literature* with as a strategy Jacques Derrida's "negative hermeneutics" and Foucault's *Archaeology of Knowledge* as a model for historical investigation, a genealogy of modern Greek literature ("Toward a Genealogy of Modern Greek Literature", pp. 15—36). Dimaras' history was chosen as the best achievement in the field to apply genealogical suggestions on. What puzzles us is to what degree a discussion with a new theory in view could apply to a history displaying according to Lambropoulos himself "a lack in theoretical awareness" (we do not agree nevertheless to another of his remarks, namely that the book's pretensions for an epistemological innocence reflected in its pseudohistorical method serve to conceal its ideological identity" which is too far-fetched from a literary point of view). In fact, in our opinion summed up after the perusal of Dimaras' preface to the Romanian language version of his history<sup>2</sup> and of some others of his contributions<sup>3</sup>, Dimaras is first of all indebted to the view

<sup>5</sup> Quelques observations de détail: Bogrea (non Brogea, p. 62, 201), P. Papahagi (non G. Papahagi, p. 18, 172, 202), Duridanov (non Düridanov, *passim*), Vulgarlateins (non Vulgarlateins, p. 17, 172), Redetaktrhythmus (non Redeaktrhythmus, p. 32), Redetaktkurve (non Redeakttkurve, p. 67, deux fois), aroum. *stres* (non alb. *stres*, p. 107) etc.

<sup>1</sup> Giorgios Kehagioglou, "Oi istories tis Neollinikes Logotehneas" *Mandatoforos*, 15, 5—66.

<sup>2</sup> C. Th. Dimaras, *Istoria literaturii neogrecesti*, Editura pentru Literatură Universală, București, 1968.

<sup>3</sup> Idem, „La vie et l'œuvre de Séféris — Une préface”, 1965.

that a work of art is strictly inseparable from its author's life (especially when poetry is concerned). Secondly, Dimaras meant his history in the same way in which now "The Text and Its Margins" tempts to offer a model: as a model of an all-embracing history with obvious didactic goals for the restrained Greek readership<sup>4</sup>. Thirdly, Dimaras, used his experience in comparative literature to set up his history so as to become "a solid and realistic basis to comparative research"<sup>5</sup>, a fact which undoubtedly accounts for the plethora of biographical and environmental details. All these features drive Dimaras' history quite far from what a phenomenological approach is and therefore, in our opinion, there are a few touch points with Lambropoulos' model. Lambropoulos deems that genealogical investigations "will make the writing of more histories problematic" (p. 34). That may prove true, yet we sincerely hope it won't.

From among what we would call the mainstreams of *The Text and Its Margins*, let us mention in order

1. New approaches to poetical works of great authority such as Gregory Jusdanis' "C. P. Cavafy and the Politics of Poetry" (pp. 37–58), where Harold Bloom's theory on human psyche conflicts is translated on to literature, namely on three of the kavafian poems, the posthumous "The Enemies", "Growing in Spirit" and "A Byzantine Nobleman in Exile Composing Verses", and the essay "The Thoughts of an Old Artist". The conclusions by their originality are anything but comforting.

Dimitris Dimirouhs in his "Humble Art" and the "Exquisite Rhetoric: Tropes in the Manner of George Seferis" (pp. 59–84) focuses on a well-known and widely analysed poem, "An Old Man at the River Bank" and reaches practically a commonplace in terms of other theoretical approaches which deconstructivism confirms, i.e. that an infinity of interpretations may be given to a text or, as Dimirouhs puts it, "poetry is liable to perpetual deconstruction, and, of course so is criticism" (p. 82).

To the same category pertains Alexiou's "C. P. Cavafy's 'Dangerous' Drugs: Poetry, Eros and the Dissemination of Images" (pp. 157–196), which enlightens certain aspects of the kavafian poetry driving it far from biographical determination into a most rewarding theoretical (deconstructivist) model.

2. Models for prose-reading, of which modern Greek literature was in bad need. As most of its prose suffers from a disease called narrativism, the corresponding criticism tends, with few exceptions, to be contaminated. Here is Pavlos Andronikos' "Stratis Myrivilis' *Vasilis Arvanitis*. An Exploration Into Emotional Response to the Reading of Fiction" (pp. 85–122), with a subtle interpretation of how experience becomes art and how language reflects the process.

An attempt to decode what seems an intricate scheme of narration in a novel by Melpo Axioti is Maria Kakavoulia's "Telling, Speaking, Naming in Melpo Axioti's *Would You Like to Dance Maria?*" (pp. 123–156), suggesting a "broader methodological proposition" as to how modern Greek prose should be read. We are confident that the solid and convincing reading models of the two mentioned contributions will be able to find a due echo.

3. Another sensitive area of modern Greek literature is folklore of course not by itself but mainly by the corresponding approaches which usually follow a pre-established pattern, which must re-affirm the continuity of Hellenism by its consecrated forms.

Michael Herzfeld, well-known for his achievements in the field, offers here in "Interpretation from Within: Metatext for a Cretan Quarrel" (pp. 197–218) a close interpretation to a specific Cretan custom. With no prejudice in mind as far as Greek folklore is concerned, Herzfeld sees facts in a realistic and encompassing way and reveals remarkable happenings: in an epoch in which folklore disappears and is predominantly preserved in non-creative forms, there are still instances where folklore is not folklore but reality, and heritage is used as a creative model.

Charles Stewart's "Nymphomania: Sexuality, Insanity and Problems in Folklore Analysis" (pp. 219–252) although focusing on only one topic of the Greek folklore extends over all the periods of the Greek civilization with its remarks. What are the conclusions? Some universals of the same civilization through the ages are retraced under various forms and names by the help of structuralist devices.

4. The language question and its impact on literature is hardly speaking: Dimitris Tziouvas' topic in his "The Organic Discourse of Nationalist Demoticism; A Tropological Approach" (pp. 253–278). In fact only a tiny section of the above mentioned theme makes up Tziouvas

<sup>4</sup> see the preface to the Romanian version of Dimaras' History... quoted above.

<sup>5</sup> Ibidem.

present contribution out of which we retain as remarkable the definition of nationalism as state of mind responsible for cultural and scientific trends. The "toils" of tropology help a great deal in demonstrating how fluctuating are such concepts as Greekness or tradition. The results may look shocking while in fact they are not and let's hope they will help a new trend in Greek thought to surface.

On its whole *The Text and Its Margins* leaves the sensation of a hard working laboratory with successful outcomes which allow lessons to others and still prepares surprises.

Lia Brad-Chisacof

ODA BU'CHHOLZ, WILFRIED FIEDLER, *Albanische Grammatik*, Zentralinstitut für Sprachwissenschaft, Akademie der Wissenschaften der DDR, VEB Verlag Encyklopadie, Leipzig, 1987, 582 p.

Les deux auteurs se sont proposés — et ils ont réalisé, en effet — l'élaboration d'une grammaire exhaustive de la langue albanaise actuelle (à partir de 1944, selon leur propre précision). Afin de rendre compte de la complexité des rapports réciproques, dans le système de la langue, entre la phonologie, la morphologie et la syntaxe, Oda Buchholz et Wilfried Fiedler mettent à profit une description adéquate traditionnelle, raffinée et enrichie des suggestions offertes par les démarches génératives-transformationnelles et contrastives. En vue de présenter le processus du développement de l'albanais et les tendances de cette évolution, ils prennent en considération les aspects sémantiques et celles pragmatiques. (Introduction, p. 17, 19).

Les linguistes allemands ont obtenu et ont employé un corpus riche et représentatif des textes puisés surtout à la littérature et à la presse. Ce corpus sert à la description de la norme littéraire albanaise établie par le Congrès de l'orthographe de Tirana (1972) et par l'activité ultérieure des spécialistes albanais. Cependant, un des mérites du livre est celui d'enregistrer et de discuter aussi des faits, d'une grande fréquence dans les dialectes ou dans la langue parlée, qui ne sont pas acceptés par la norme. Le cas échéant, les auteurs ajoutent des explications diachroniques. (Introduction, p. 18, 19). Un clair exposé sur le caractère indo-européen de l'albanais, sur son histoire et son évolution, sur les phases de la formation de la norme actuelle et une discussion des concepts tels : langue littéraire, langue écrite, langue parlée (*Literatursprache-literatursprachlich; Schriftsprache-schriftsprachlich, buchsprachlich; Umgangssprache-umgangsprachlich*) complètent l'Introduction.

Le livre comprend, sauf l'introduction, cinq parties, une indispensable liste d'abréviations des termes grammaticaux utilisés et une liste d'abréviations des sources dont on a puisé les exemples, un détaillé index des concepts et des thèmes traités.

La première partie (*Phonetik/Phonologie*, p. 27—59) est conçue comme une introduction dans ce domaine de l'albanais. Les auteurs discutent une série de problèmes controversés ou spécifiques, tenant amplement compte des phénomènes dialectaux et offrant de la sorte des données pour des futures études de typologie (voir l'Introduction p. 19) : le nombre et la distribution des phonèmes dans le système phonologique, les voyelles nasales, l'opposition en guégué entre voyelles nasales et voyelles orales, la quantité des voyelles, la syllabe, sa structure et son rôle par rapport aux morphèmes, la structure du mot, les traits prosodiques, la place et le rôle des accents, le contour de la mélodie de la phrase.

L'attention des auteurs est orientée d'une façon particulière vers la morphologie : dans la deuxième partie (*Verb*, p. 60—197), la troisième partie (*Deklination*, p. 198—360) et la quatrième partie (*Indeklination*, p. 361—406) ils décrivent pour chaque classe grammaticale (*Wortklasse*) les sens et les fonctions de toutes les formes, les rapports entre les catégories morphologiques et les catégories fonctionnelles et sémantiques et aussi l'emploi syntaxique de ces formes.

La description commence par la classe du verbe à cause de la position centrale du verbe dans la proposition. La connaissance et la compréhension du système verbal, qui est d'une grande complexité en albanais, est la condition essentielle à la formation des énoncés corrects. (Introduction, p. 20).

Le grand nombre de formes et de sens du verbe albanaise est systématisé d'une manière cohérente à l'aide des rapports et des oppositions entre les catégories sémantiques et fonctionnelles telles : aspect et *Aktionsart*, mode, temps, genre verbi (catégorie morphologique complexe

par rapport à la voix ou diathèse, mais aussi catégorie fonctionnelle et sémantique, p 184)<sup>1</sup>, « l'opposition admiratif / nonadmiratif ». Considérant qu'il s'agit d'un degré différent de grammaticalisation, les auteurs discutent aussi toute une série de constructions verbales et dans ce cadre les constructions à l'aide des « particules » (dans la terminologie des auteurs et des linguistes albanais<sup>2</sup>), constructions spécifiques pour l'albanais et offrant des données pour la comparaison dans l'espace sud-est européen.

Sauf la description de l'emploi des formes verbales dans le contexte verbal et dans le contexte situationnel<sup>3</sup>, Oda Buehholz et Wilfried Fiedler donnent la liste exhaustive de types et de sous-types de conjugaison (p 88—117)<sup>4</sup>.

La troisième partie, *Deklinalita*, comprend les classes formant le système nominal : le nom, le pronom, l'adjectif et le numéral. Les articles enclitiques et proclitiques sont considérés comme des morphèmes de la détermination<sup>5</sup> et non pas comme des membres d'une classe grammaticale. À cause de l'importance et de la spécificité des articles, la partie concernant le système nominal débute par la description de leur fonctionnement (p 198—201). La question est reprise par la présentation des noms et des adjectifs munis d'article dans les syntagmes et les constructions à plusieurs membres (p 232—241).

Les auteurs proposent des types de déclinaison et une liste complète des formes casuelles et de pluriel (p. 249—267)<sup>6</sup>.

La catégorie du genre soulève assez de questions, par ex. en ce qui concerne l'existence ou non du neutre. Les auteurs ont opté pour l'existence du hétérogène. La liste détaillée des déclinaisons de pluriel nous permet de constater la tendance de l'albanais à utiliser la désinence *-e* surtout pour les noms abstraits et non-animés (p. 259—260), fait qui rappelle la situation d'un groupe de noms neutres en roumain.

La quatrième partie (*Indeklinalita*) comprend l'adverbe, la préposition, la conjonction, la « particule » (*Partikel*), les « équivalents de la proposition » (*Satzaquivalente*).

La cinquième partie du livre concerne la syntaxe de la proposition et la syntaxe de la phrase (*Wortgruppen und Satz*, p 407—561). Le premier chapitre décrit l'attribut adnominal, surprenant les caractéristiques de l'emploi du nom en génitif et de l'adjectif muni d'article. Il faut noter la tendance vers l'utilisation de l'apposition dans le cas nominatif. Le chapitre suivant traite du syntagme verbal et du syntagme nominal. Tenant compte de la théorie concernant le thème et le rhème, les auteurs établissent les règles gouvernant l'anticipation et la reprise de l'objet direct et de l'objet indirect, règles qui présentent assez de différences par rapport au roumain, par exemple.

De même intéressants sont le datif éthique, le datif possessif (alb. *Sytë po i mesoheshin me gjysmeterrin* (p. 219) : roum. *ochin i se inbălăm cu semîntunercul*) et les constructions avec le verbe *ka* « avoir », ayant de même un sens possessif (alb. *Djali i kishite sytë të skuqyr nja pagjumësia* (p. 460) : roum. *Băiatul avea ochin înroșii de nesomn*).

Oda Buehholz et Wilfried Fiedler donnent pour la première fois une description de la structure de la proposition et une liste des modalités de construire de propositions correctes en albanais. Ils formulent les conditions grammaticales et sémantiques qui produisent 115 types de structures propositionnelles (p 472 et suiv.)

<sup>1</sup> Les auteurs ont pris pour modèles théoriques et de méthode surtout deux ouvrages sur l'allemand : G. Helbig, J. Buscha, *Deutsche Grammatik. Ein Handbuch für den Ausländerunterricht* et *Grundzüge einer deutschen Grammatik*, rédigé sous la direction de K. -E. Heidolph, W. Flamig, W. Motsch (Introduction, p. 18).

<sup>2</sup> La classe de « particules » dont se servent les grammairiens albanais élargit ici sa sphère d'emploi (v. aussi p. 392 et suiv.) et elle mériterait peut-être une discussion théorique encore plus ample afin d'être plus clairement délimitée par rapport à la classe des adverbes et à la classe des prépositions, par exemple.

<sup>3</sup> Il faut mentionner le fait que les membres de toutes les classes grammaticales, et non seulement le verbe, sont examinés dans leur environnement et dans le contexte situationnel.

<sup>4</sup> Les auteurs ont donné déjà une classification du verbe dans la grammaire publiée dans le dictionnaire : Oda Buehholz, Wilfried Fiedler, Gerda Uhlisch, *Wörterbuch Albanisch-Deutsch*, Leipzig, 1977, p. 691—739.

<sup>5</sup> Les articles enclitiques sont les morphèmes de la catégorie morphologique nommée *Bestimmtheit / Unbestimmtheit*, tandis que les articles proclitiques sont les morphèmes de la catégorie *Determiniertheit / Indeterminiertheit* (p. 20).

<sup>6</sup> Vu les listes complètes des types et des sous-types dressées pour toutes les classes grammaticales de l'albanais et les paradigmes établis, cette grammaire peut servir aussi comme un véritable dictionnaire morphologique (v. p. ex. pour le roumain Alf. Lombard, Constantin Gădeț, *Dictionnaire morphologique de la langue roumaine*, Bucaresti, 1981).



Un chapitre étendu concerne l'ordre des mots dans la proposition et des propositions dans la phrase, un autre domaine de l'albanais insuffisamment étudié jusqu'à présent (p. 536 et suiv.) Il faut ajouter aussi plusieurs observations que les auteurs ont fait dans autres chapitres du livre sur l'ordre des mots dans différents types de syntagmes et de constructions.

Les traductions en allemand et la multitude d'observations dues à la méthode contrastive appliquée aux exemples albanais et allemands sont des indices très importants concernant les faits de langue caractéristiques à l'albanais.

Par sa structure, par le caractère exhaustif et à la fois dynamique de la description rendant les tendances de l'évolution de la langue, par les contributions théoriques concernant les aspects controversés ce livre impressionnant représente un ouvrage de référence, indispensable pour tous ce qui étudient l'albanais et les langues sud-est européennes.

*Cătălina Vătăşescu*

FELIX KARLINGER, *Auf Marchensuche im Balkan*, Diederichs Verlag, Köln, 1987, 124 p.

A six-student workteam headed by Professor Felix Karlinger travelled in August 1964 over some of the lands still inhabited by Armanians and collected (by tape recording or in shorthand) tales and songs in the oral tradition of this population which has no educational institution in the mother tongue.

"Die Gefahr aller Feldforschung lag und liegt in der enthumanisierten Katalogisierung von 'Gegenständen' und Anfügungen der Volkskultur" (p. 121). Being aware of this danger, Karlinger's aim was to compile "die Verbindung · Landschaft / Mensch / Erzählung anzudeuten" rather than a catalogue like the above quoted, because "Wissen ist mehr als Wissenschaft, und die Erfahrung von Menschenart und Gemut befriedigt im echten Sinne des Wortes, es befriedet" (p. 41).

The seven travellers setting out in 1964 in search of tales with almost poor material means got acquainted with the Tzintzars in Ljumnica (south of Yugoslavia, near Gevgeli or Devdelja) and Armanians in several localities of northern Greece, over a stretch extending from the Smolika massif to the west, Thessaloniki to the east and the far end of Thessalia to the south. Unfortunately, they failed to reach the Rhodope Mts., which was included in the initial itinerary. Instead, they met Armanians, natives of Berat (Albania) and Epeiros who had come as relatives to the territory under investigation.

Reference is made throughout the itinerary to what Gustav Weigand, a scholar in Romance languages, observed and recorded half a century earlier. Thus, they notice that many Armanians had since then lost the habit of using their own mother tongue and employ instead Greek with increasing frequency. Likewise, many native speakers of Greek have sufficient passive knowledge of the Armanian so as to understand the tales they are told.

To the readers of his book, Felix Karlinger skilfully conveys sympathy and understanding for all those he has met, particularly for the three octogenarians · Thezu of Veria (Berona), Dunitriu Bojat of Berat and Eftimiu of Thessaloniki. To these add the somewhat younger Dorotein of Epeiros or Nicu of Ljumnica, as well as other men and women of various cities and villages, or even sheep-folds. For each of their narrations, the author casts light either on the relation with the Balkan and with the more general European folklore or scoops out a parabola whose motifs and characters were given written evidence already in the Antiquity (the three Moiras, Polyphemus, the Sun-Emperor, bestiary fables). Reference is made to apocryphal writings (*Pseudo-Matthias* or *Historia Josephi fabri lignarii*), to *exempla* collections (*Disciplina clericalis* by Petrus Alfonsi), to Heldenromane (*Paris et Vienne*) or to hagiographies.

Felix Karlinger seizes their capacity of rendering in tales the paintings they have seen overnight "mehr in den Konturen als im Detail", under the mild and warm light of the candles: "Wir hatten bisher Bilder und Handlungen vor allem aus Erzählungen geschöpft und in uns nachzuzuformen versucht; hier nun waren es die Bilder, die wortlos Geschehenes oder Beispielhaftes erzählten" (p. 81).

Given that spoken words are not uniquely important in the art of story-telling, the author dwells on the story-telling manner of each of those he has met. There exists a language of the hands and a certain versatility in modulating the voice: "Hande und Stimme sind eigentlich eine Einheit: man sollte die Bewegung der Hände choreographisch aufzeichnen und ihre Schrift unterm Text wiedergeben, Noten zu den Worten" (p. 13).

Additionally, the story-tellers can bind the audience as if by a spell in the concrete sense of the word and not just metaphorically, as managed by that enigmatic young disabled woman of Thessalia. In this part of Thessalia, referred to in the 13th century as "Walaclusch Thessalien", there hardly exists today half a dozen localities with full Arumanian population.

In order to understand these Arumanians' tales — upkeepers of archaic values — the audience should have a refined gift for listening: "Es bleibt immer von der subjektiven Bereitschaft abhängig, Worte nicht nur als Text zu hören, sondern auch den Zwischen- und Nachklang aufzunehmen und die Nuancen herauszuhören, die einzelnen Ausdrücken anhaften. Ebenso ist die anschauliche Vorstellungskraft individuell verschieden, und man muß den Hintergrund verstehen, um auch die Aussage der Bilder richtig umsetzen zu können" (p. 81)

This "Aussage des Bilder" has a clear relevance to Frau Christa of Trikala, for instance, who seizes in its old, smoky leon a partner for discussion rather than an object.

The next question raised by the folklore collectors refers to the story-tellers' attitude *vis-à-vis* the tales they relate. Most of them are confident in their truth and — dramatically though — are aware that they are the last bearers of a culture that has been ruled out by modern society: "So ist also vieles von Mund zu Mund gegangen rund um die Welt. Vieles ist von den Menschen vergessen worden, und so manches haben nur wir einfältigen Menschen in den Bergen behalten und bewahrt bis zum heutigen Tag. Und nur der Herrgott allein weiß, ob man es morgen noch erzählen wird" (p. 31).

The readers are also informed of another type of story-tellers who, like the merchant Dimitriu Bojat, change the text in compliance with circumstances, bringing together fragments they have heard or dreamt of with events of their own life "ohne Rücksicht auf die Wirklichkeitsbezie". "Die Verbindung von Realistik und Phantastik war in sein eigenem Geschichten immer wieder uberraschend" (p. 101). The old Dimitriu of Berat states clearly that the cursive flow of the narration depends not only on the topic (which dictates the adoption of a certain tone and a certain narrative style) but also on the audience's attitude (which is paramount for the choice of the topic itself and in making extensions and abridgements). Felix Karlinger records the reactions of the folklore bearers to the interest taken by those foreigners, scholars coming a long way off with a tape recorder which is here and there regarded with suspicion. Of no less interest are the notes on the collectors' reactions to the impact with a world that can convey the deeply friendly welcome of the inhabitants of the Furea village on the Smolka or of the shepherds dwelling in a kind of rocky ravines, but also the doubtful misery at the place to which the seven travellers referred to as 'Wauzenburg' for concrete causes.

However, throughout their travel's reach, they observe just the same thing: notwithstanding their drive to an austere realism, the Arumanians are still the treasurers, now in the late 20th century, of a *Marchenwelt* so rich that it deserves survival and a study that should spread its knowledge outside its province. The variety of the tales extends from the brief texts related to a seriously impressive occasion like the funerals, to the two complementary texts about the shrewed Cat and the large narrative structures built by Eftimiu of Thessaloniki interspersed as they are with songs and read fragments (like that about Duca Ilristofor von Bayern).

Let us finally add our praise for the German translation of the tales, initially told (and recorded) in the Arumanian idiom. With these translations and the entire book, Felix Karlinger manages to introduce the reader gently and with much human understanding in the universe of a singular ethnic community which has been the object of much, often tough, discussion.

*Cătălina Veleulescu*

Rédigées par : ALEXANDRU DUȚĂ (A.D.) ; O. ILIESCU (O.I.) ; ION-RADU MİRCEA (I.-R.M.) ; BOGDAN MURGESCU (B.M.) ; CONSTANTIN IORDAN (C.I.) ; DANIEL BARBU (D.B.) ; ZAMFIRA MIHAIL (Z.M.) , ELENA SIUPIUR (E.S.) : ELENA-NATALIA IONESCU (E.N.I.).

Publiées par les soins de Zamfira Mihail

GÜNTHER WYTRZENS, *Die Slavica der Wiener Mechtharisten-Druckerei*. Wien, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 1985, 337 p.

La typographie des pères Mékhitaristes de Vicence a publié plus de 360 titres en langues slaves au long du 19<sup>e</sup> siècle. Ce catalogue en donne une description détaillée : livres en slavons, bulgare, serbe, croate, slovène, tchèque, slovaque, polonais, ruthène et ucrainien, russe et en langues non-slaves, surtout en latin. Dans le premier groupe se trouvent 7 imprimés en plusieurs langues : un privilège accordé aux Grecs et Roumains qui assistaient aux services liturgiques dans l'église « zur heiligen Dreyfaltigkeit am alten Fleischnarkt » est rédigé en allemand, grec, roumain et slavons, pendant qu'un « Kaiser-Album » publié en 1858 et dédié à Franz Joseph contient 130 poésies dans toutes les langues et dialectes de l'ancienne monarchie. Un florilège liturgique de 1869 reproduisait le texte lu le dimanche de Saint Thomas en slavons, bulgare, grec, turc, français et roumain, en caractère cyrillique !

Très importantes sont les publications en serbe, puisque c'est là que Vuk Karadžić a fait paraître son dictionnaire qui devait impulser la formation de la langue littéraire serbe, en 1818 ; une année plus tard, Dimitrije Davidović y imprimait le « Zabavnik ». D'autres livres de Vuk Karadžić, Dositej Obradović, Petar Petrović Njegoš ont vu là le jour en compagnie des calendriers, manuels pour l'école, Le Sage, Alexandre Dumas ou Shakespeare (« Venus i Adonis » 1861) et autres traductions qui dévoilèrent les progrès de la conscience artistique. D'ailleurs, les livres serbes sont plus nombreuses que ceux en croate ou slovène imprimés plus tard. La série des livres bulgares s'ouvre avec le « Télémaque » de Fénelon (en 1845). On y reconnaît les objectifs pédagogiques moraux des pères Mékhitaristes qui, en 1826, avaient fait paraître l'œuvre de Fénelon en arménien (voir l'article de R. W. Kevorkian et A. Lautel dans la « Revue de littérature comparée », 1987, 2, p. 209—216). Dommage que l'auteur ne donne pas un minimum d'informations concernant l'ordre fondé par Pierre Manouk dit Mékhitar — le consolateur —, en 1702, avec l'appui du pape. En poursuivant des objectifs similaires à ceux de l'église uniate, cette congrégation ne manifestait pas sa « tolérance » (selon le dire de l'auteur) lorsqu'elle imprimait des livres liturgiques orthodoxes, mais se mouvait dans le cadre de l'unitarisme qui a toujours conservé le rite orthodoxe, un aspect essentiel qu'on oublie parfois !

Ce catalogue riche et précis, fruit d'une patiente activité, contient à la fin un « Namenregister » qui donne des informations sommaires et utiles sur les auteurs, les écrivains traduits, tout le monde du livre qui émerge aussi des listes des souscripteurs que G. Wyrzens n'oublie pas de signaler. Une liste des titres et un « Sachregister » se trouvent à la fin de cet instrument de travail très utile.

A. D.

DAN BERINDEI, *Cultura națională română modernă*. Bucarest, Editura Eminescu, 1986, 502 p.

Ce volume dense et documenté réunit des études et communications rédigées par un des plus actifs et pénétrants historiens du processus de modernisation de la société roumaine ; à peu d'exceptions, le volume prend en charge le 19<sup>e</sup> siècle, mais sous ses angles les plus divers, de l'activité diplomatique à la vie culturelle et de l'action politique aux mécanismes intellectuels.

Rev. Études Sud-Est Europ., XXVI, 2, p. 173—183, Bucarest, 1988

Dan Berindei est toujours attentif à la complexité des phénomènes et au lieu d'essayer d'embrasser un devenir historique dans son entier — démarche qui d'habitude ne va pas au-delà du fait politique —, il se cantonne dans un siècle et poursuit l'entrelacement des activités qui forment l'ensemble d'une civilisation: l'auteur met toujours un accent spécial sur les progrès de la conscience nationale, en ouvrant ainsi une voie sûre et claire à ceux qui désirent mieux saisir une identité et une originalité. Ces aspects se dégagent surtout des études groupées dans le septième chapitre: «L'image de l'autre», une image qui permet chaque fois au sujet de se connaître mieux. D'ailleurs, l'auteur avertit dès le début son lecteur sur le sens de sa démarche, lorsqu'il affirme que «la culture d'une époque reflète non seulement sa propre évolution, mais elle conserve et transmet l'image de la société pendant ce laps de temps».

L'auteur s'occupe de l'enseignement et de l'activité des historiens, en choisissant les plus grands — Simca, Băleescu, Hurmuzaki, Xenopol et Iorga —, pour s'arrêter ensuite à la presse, qu'il a longuement analysé (Dan Berindei est un des auteurs de la «Bibliographie analytique des périodiques roumains, 1851—1858», instrument de travail fondamental); il poursuit les projets qui ont précédé la fondation de l'Académie roumaine et son activité jusqu'à la Grande Union de 1918. L'union des principautés de Valachie et Moldavie, en 1859, est vue à travers la littérature de l'époque, deux autres études, poursuivant les relations culturelles entre les Principautés Unies et la Transylvanie, entre 1859 et 1918. Les études groupées dans le chapitre «L'image de l'autre» présentent surtout la perception réciproque roumano-allemande et encore les observations de J. A. Vaillant sur la société roumaine à l'aube de la Révolution de 1848 ou les choses vues par Nicolae Iorga en Hollande. La dernière étude reconstitue l'activité de Dionisie Pop Marțian dans le domaine de la démographie. Comme le lecteur constate aisément, ce volume accorde au concept de culture son sens le plus noble, d'activité intelligente. Mais les analyses de Dan Berindei soulignent toujours l'étroite liaison entre activité de l'intelligence et esprit patriotique au siècle des nationalités.

A. D.

WALTER LEITSCH, *Wien und die Ausbildung von Historikern osteuropäischer Länder*, «Mitteilungen des Instituts für Österreichische Geschichtsforschung», 94 (1986), 1—2, p. 144—158

Fondé après 1848 pour contribuer à la consolidation de la conscience «patriotique» autrichienne, selon les intentions des gouvernants, l'Institut de recherches sur l'histoire autrichienne de Vienne (Institut für österreichische Geschichtsforschung) s'est vite cantonné dans le domaine des sciences auxiliaires de l'histoire. L'auteur présente la brochure de Josef Alexander Helfert parue en 1853 dans laquelle était discuté la nécessité de fonder un institut national d'histoire qui aurait dû développer le sentiment d'appartenance à un 'Gesamtstaat' et à un 'Gesamtvolk' (grâce aux leçons données par un professeur qui aurait dû porter le nom de «Giampietro Geza Władysław Krasonluvec von Franzentreu» d'après Walter Leitsch.) Mais l'institut a poursuivi son propre cours, car «es wäre für die Historiker eine äusserst schwierige Aufgabe gewesen, in Widerspruch zu den Tendenzen der Zeit die Geschichte darzustellen». Jusqu'à la Première Guerre mondiale, les cours de l'Institut ont été suivis par 22 Tchèques, 13 Allemands de la Bohême et la Moravie, 15 Hongrois et Allemands de la Hongrie historique, 6 Polonais et Slovènes, 1 Roumain, 1 Croate et 1 Ukrainien. Le Roumain, Ion Niștor, a enseigné, ensuite, l'histoire du Sud-Est européen à l'université de Czernowitz, mais les Sloènes ont développé les sciences auxiliaires, comme par exemple Milko Kos. L'auteur constate que l'historiographie pratiquée à Vienne n'accordait pas une attention spéciale aux peuples de l'ancienne monarchie: le sujet préféré était l'histoire de la monarchie. Celui qui a dépassé ce cadre a été Constantin Josef Jireček qui s'est occupé surtout de la critique des sources. «Sollte er ein historisches Weltbild gehabt haben und sollte er sich Gedanken über das Schicksal der Menschen gemacht haben, so hat er all das vor seinen Mitmenschen bestens verborgen». Cette belle et attrayante étude ajoute un nouveau chapitre à l'histoire de l'historiographie est et sud-est européenne viennoise que Walter Leitsch, en collaboration avec Manfred Stoy, a reconstitué dans la monographie qui a refait un centre culturel et un ample mouvement des idées: *Das Seminar für osteuropäische Geschichte der Universität Wien, 1907—1948*, Vienne, 1983. Mais l'institut d'histoire «nationale» devait assumer des fonctions pédagogiques supplémentaires et son succès a été très réduit de ce côté. Le lecteur trouvera dans cette étude un bon support pour réfléchir sur l'impact de l'histoire sur la vie des hommes et sur les rapports entre politique et sciences humaines.

A. D.

*Melancolia Egæci. Poeti greci contemporani* (La mélancolie de la mer Egée Poètes grecs contemporains) Sélection, traduction et présentations de Ion BRAD. Bucarest, Editura Univers, 1987, 252 p.

Cette anthologie des poètes grecs faite par un poète roumain contient des vers de Manolis Anagnostakis, Kostas Asimakopoulos, Evangelos Averoff-Tossizza, Rita Bonni-Papas, Maria Caralimanu, V. Constantinos, Dimitris Doukaris, Odysseas Elytis, Arestis Evangelon, Mihai Gregou, Lia Hadzopoulou-Karayia, Panayotis Kanellopoulos, Maria Kendrou-Agatopoulou, Dimostenis Kokkinos, Iannis P. Koutsoheras, Nikos Kraudotis, Constantin Lotris, Manelios Loudeinis, Pandelis Prevelakis, Dunos Rendis-Ravanis, Iannis Ritsos, Ilias Simopoulos, Manos Spyridakis, Mihail Stasinopoulos, Lidia Stefanou, Constantin A. Trypanis, Constantin Tsaltsos, Ioana Tsatsos, Panayotis Tsontakos, Leandros Vraoussis, Nikiforos Vrettakos, Lambros Zogas Une des plus riches et substantielles anthologies, destinée à dévoiler « le rationalisme marqué de la poésie grecque actuelle qui n'est pas opposé à un lirisme qui ravage, tout aussi méditerranéen que les Pimpresvision mythologique », selon les dires de Ion Brad qui a travaillé à ce livre dix ans. Chaque poète est présenté au lecteur d'une manière synthétique

A. D.

ALAN M. STAMIL, *The Venetian Torneseello, a medieval colonial coinage*. New York, The American Numismatic Society, 1985, VIII, 96 pp. et 4 pls.

On a écrit jusqu'à présent un grand nombre de travaux concernant l'histoire monétaire de Venise, mais ce sont surtout ses monnaies de forte valeur, à savoir le gros d'argent et le ducat d'or, qui ont plus particulièrement attiré l'attention des numismates aussi bien que des historiens. Or, voici que cette fois, un chercheur américain se penche sur l'étude d'une monnaie vénitienne bien plus modeste, le *torneseello* de billon (en latin *tuonenis*). Cette monnaie fut créée par une décision de la Quarantia en date du 29 juillet 1353 : elle était destinée à être mise en circulation et ensuite à circuler uniquement dans les territoires arrachés en 1204 par Venise à l'empire byzantin, c'est-à-dire à Caron et Modon en Morée, à Négroponte et en Crète. La nouvelle monnaie devait être frappée à Venise, en argent, au poids correspondant à 0,75 g et au titre d'environ 110 1000 (p. 7—8, les titres sont exprimés en pourcentages partout dans le texte de cet ouvrage). L'examen d'un grand nombre de *torneseelli* a néanmoins permis à l'auteur d'en établir un poids moyen de 0,52 à 0,64 g (p. 31—40) et le titre oscillant entre 134 1000 en 1353—1354 (Andrea Dandolo), 60 1000 en 1361—1365 (Lorenzo Celsi), 136 1000 en 1423—1457 (Francesco Foscarini) et finalement, 112 1000 en 1462—1471 (Cristoforo Moro), en général, le titre de l'argent est supérieur à 110 1000, valeur prescrite par la décision du 29 juillet 1353 (p. 43).

Deux intéressants chapitres de cet ouvrage sont consacrés, l'un au système de calcul, basé sur le *torneseello* (p. 53—59), l'autre à la valeur du nominal en question (p. 61—64). D'une grande importance est le tableau donné à la p. 59, où figurent les parités entre diverses monnaies effectives ou de calcul, en vigueur en Grèce après l'introduction du *torneseello*.

Une question évidemment secondaire dans l'économie de cet ouvrage nous semble néanmoins ne pas manquer d'intérêt : il s'agit de la falsification du ducat d'or de Venise, à l'avis de l'auteur, par les Turcs : la circulation de tels faux en Crète constituait un grave problème pour la colonie vénitienne locale, ce qui se reflète dans quelques documents émis à Candie en 1361, 1369 et 1370 (p. 2 et note 4 : les documents respectifs sont cités à titre d'exemple). Il y a exactement trente ans, Franz Babinger signalait pour la première fois la participation des sultans ottomans à une telle entreprise, longtemps considérée presque monopole génois, mais le plus ancien cas connu à l'auteur cité est celui mentionné par Gaetano Badier dans son *Libro dei Conti*, qui comprend des opérations effectuées entre 1436—1440, donc sous le règne de Murad II (1421—1451)<sup>1</sup>. Selon le même auteur, le successeur de ce sultan, Mahomet II le Conquérant, a continué, lui aussi, à faire fabriquer des ducats vénitiens faux, jusqu'en 1477—1478, date de la première émission du *sultani* ottoman, monnaie d'or taillée aux mêmes poids et titre que le ducat de Venise. A notre avis, il est peu probable que les Turcs se soient livrés à ce

<sup>1</sup> Franz Babinger, *Die Frage der osmanischen Goldprägungen im 15. Jahrhundert unter Murad II. und Mehmed II*, *Südost-Forschungen*, 15, 1956, p. 550—553 ; du même, *Contrafazioni ottomane dello zeclino veneziano nel XV secolo*, *Annali/Istituto Italiano di Numismatica*, 3, 1956, p. 83—99, avec deux planches (notamment p. 95—97).

faux-monnayage dès 1361–1370, sous le règne de Murad I<sup>er</sup> (1359–1389), car ils avaient adopté dès le début l'étalon argent, l'*aqâ*. Peut-être les documents cités par Mr. Stahl se rapportent-ils, eux aussi, aux initiatives des Génois, par exemple de Francesco Gattiluso, seigneur de Mytilène, auquel r  prochait un tel forfait le doge de G  nes, Simone Bocanegra, le 3 août 1357<sup>2</sup>. Peut-être également les documents en question se rapportent-ils plutôt aux pratiques manifestées en cette même direction, par l'émir d'Aydm, l'  mir Beg, ou son fils, Is  -Beg, comme il résulte d'un autre document vénitien<sup>3</sup>. En tout cas, cette question mérite toute l'attention des recherches à venir.

## O I.

HRISTO KODOV, BOŽIDAR RAĪKOV, STEFAN KOŽUČNAKOV, *Опис на славянските р  кописи в Библиотеката на Зографският манастир в Света Гора* (Catalogue des manuscrits slaves de la Bibliothèque du monastère Zoographou), tome 1, avec la collaboration d'At Anguclopoulos et At Karatanasis, Ed « Svjat », Sofia, 1985, 270 p.

Les recherches des historiens de la culture médiévale du Sud-Est européen se sont concentrées les dernières années sur les convents et les skites athomites du Mont Athos, qui possèdent de riches archives des bibliothèques, des précieux monuments d'architecture et d'art, ainsi que de nombreux manuscrits en langue grecque provenant aussi des pays slaves et des Principautés Roumaines. La haute protection des princes roumains pendant des siècles a enrichi et maintenu une vive activité spirituelle dans le monde orthodoxe, depuis l'asservissement des Etats Balkaniques au sud du Danube, la situation privilégiée des pays roumains dans le cadre de l'Empire ottoman leur permettant de soutenir financie  rement et de faire d'importantes donations en objets précieux et en livres au profit des « trésors » monastiques.

Parmi les précieux manuscrits et livres, nombreux sont en langue slavonne. Une estimation approximative, due à l'Institut patriarcal d'études patristiques de Thessalonique en 1970, indique 13 100 manuscrits de 24 monastères et skites du Mont Athos. De nos jours, des catalogues ont été publiés par le pr. A. E. Tachiaos de Thessalonique pour Roussicon, par le pr. D. Bogdanovi   de Belgrade pour Chilandar et, tout récemment, par Hristo Kodov, Božidar RaĪkov et St. Kožucharov pour Zoographou.

Le premier tome englobe la description de 59 pièces avec illustrations (144 planches, dont 42 en couleurs). Un aperçu sur les recherches effectuées depuis 1844 dans la bibliothèque de Zoographou s'achève par des considérations générales sur les 320 manuscrits en langue slave et la méthode utilisée pour la description de chaque pièce. Les manuscrits sont divisés d'après leur genre en : « Psautiers » (10), «   vangiles » (du type « Apracos » et du type « T  tra  vangile ») (39) et « Actes et épîtres des Apôtres » (7), datés du XII<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècles. Les plus nombreux sont les   vangeli  res et les t  tra  vangiles, puis les psautiers de composition diverse et les apocryphes. Aux « Actes des Apôtres » appartient le plus ancien texte, du XII<sup>e</sup> siècle. Du point de vue cantitatif, la majorité sont du XVI<sup>e</sup> siècle (24) et du XIV<sup>e</sup> siècle (17). Leur nombre marque au XVII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> une décroissance due à la diffusion des livres imprimés. Il faut souligner la signification de la rédaction : si le moyen-bulgare se rencontre dans les premiers manuscrits des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, au XIV<sup>e</sup> la priorité revient à la rédaction serbe ou à l'ortographe ressavienne. Les scriptoria roumaines se sont spécialisées dans la multiplication des t  tra  vangiles et d'autres manuscrits remarquables par de riches enluminures et une calligraphie artistique.

Les auteurs accordent une attention particulière à l'ortographe et aux particularités de la langue qui les aident à déterminer les centres ou les pays d'origine des manuscrits ; malheureusement, ils ne font pas la distinction entre les traits régionaux de l'ornement. Selon l'opinion des auteurs, un groupe de quatorze manuscrits est de provenance roumaine, de Moldavie et de Valachie : peut-être que les numéros 38 et 55 n'appartiennent pas à ce groupe, mais à l'aire galicienne. D'un grand intérêt historique sont les n<sup>os</sup> 7, 9, 30, 33, 35, 37, 40, 42, 46 qui portent des   pilogues ou des notes significatives sur le développement de la culture roumaine du temps des princes Etienne le Grand, N  agoe Bassarab et d'autres voivodes et boyards, ou le nom du copiste. Deux, ou même trois sont l'œuvre de Ioan de Kratovo, qui a vécu quelques années en Valachie    Cra  ova, où il a été protopope et copiste. On remarque par leur valeur, leur âge, la langue et leur aspect artistique l'Apostolos de la fin du XII<sup>e</sup> siècle, le Psautier

<sup>2</sup> Franz Babinger, *Contrafazioni*..., p. 94.

<sup>3</sup> *Ibidem*, p. 95 (document daté de 1370).

de Radmir, un Évangélaire et un Tétravangile, ces derniers du XIII<sup>e</sup> s. et, enfin, l'Apostolos de 1359, écrit par Laloë, qui illustre l'époque du tsar Jean Alexandre. Les auteurs du « Catalogue » offrent aux médiévistes, non seulement la possibilité de connaître à fond un centre de culture athonite, mais aussi un livre de référence pour le futur travail d'étude et de présentation des monuments littéraires du passé.

I.-R M

IMMANUEL WALLERSTEIN and REŞAT KASABA, *Incorporation into the World-Economy : Change in the Structure of the Ottoman Empire, 1750—1839* in : *Economie et Sociétés dans l'Empire Ottoman (fin du XVIII<sup>e</sup> — début du XX<sup>e</sup> siècle)* — Actes du Colloque de Strasbourg (1<sup>er</sup> — 5 juillet 1980). Publiées par Jean-Louis Baequé-Grammont et Paul Dumont, Ed. du CNRS, Paris, 1983, p. 335—354

Cet article fait suite à une intervention antérieure d'Immanuel Wallerstein dans laquelle il mettait en discussion l'incorporation de l'Empire ottoman dans l'économie-monde européenne (*The Ottoman Empire and the Capitalist World-Economy : Some Questions for Research* « Review », vol. II, 1979, n<sup>o</sup> 3, p. 389—398). En approfondissant cette thèse, les auteurs opinent que ce processus eut lieu entre 1750, environ, et 1839, le reserit de Gülhane marquant la fin de la résistance de l'Empire à son incorporation dans l'économie-monde européenne. On analyse la diminution du contrôle de l'Etat ottoman sur les activités productrices, la circulation des marchandises et du capital, les moyens de répression et l'administration, de même que remplacement des *tunars* par des *giltiks* orientés vers l'économie marchande. Politiquement l'Empire ottoman était de plus en plus intégré dans le système interétatique européen et contraint de passer de l'unilatéralisme au bilatéralisme. On souligne le fait que toutes ces changements constituent des composants nécessaires et inévitables de la transformation d'un empire-monde en une structure périphérique de l'économie-monde capitaliste.

L'article finit par une note concernant la périodisation : les auteurs se prononcent contre les opinions qui — s'appuyant sur les changements des structures internes de l'Empire ottoman — placent l'incorporation vers 1600. Nous pensons qu'au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle un processus d'incorporation avait été amorcé et l'Empire ottoman avait commencé d'accomplir certains activités périphériques par rapport à l'économie-monde européenne. Cette tendance a mené les structures impériales classiques, mais elle n'a pas été assez puissante pour atteindre le but. Au-delà de la capacité de résistance de l'Empire ottoman, les régions de centre intéressées dans ce processus (surtout l'Italie) étaient elles-mêmes en perte de vitesse économique et la récession du XVII<sup>e</sup> siècle a irrémédiablement compromis cette tentative précoce d'incorporation de l'Empire ottoman dans l'économie-monde européenne.

B M

REŞAT KASABA, ÇAĞLAR KEYDİR & FARUK TABAK, *Eastern Mediterranean Port Cities, and Their Bourgeoisies, Merchants, Political Projects, and Nation-States*, « Review », vol. X, Summer 1986, nr. 1, p. 121—135.

Cet article représente un rapport intermédiaire d'activité du groupe de recherches sur l'Empire ottoman et l'économie-monde travaillant au Fernand Braudel Center for the Study of Economies, Historical Systems, and Civilizations. On étudie la dynamique économique de sept importantes villes maritimes (Trieste, Patras, Salonique, Izmir, Trabzon, Beirut, Alexandrie) au XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècles ainsi que la manière dans laquelle l'expansion des relations avec l'économie-monde européenne a contribué au renforcement de la bourgeoisie commerciale et a porté sur les choix politiques de celle-ci, notamment sur la constitution des nationalismes modernes. Le groupe espère éclairer le mécanisme de la formation des États nationaux périphériques et dépasser la dichotomie facteurs internes — facteurs externes par une perspective globale sur la réorganisation structurelle impliquée par l'incorporation de ces régions dans l'économie-monde capitaliste.

Dans cette étape les résultats de l'analyse des facteurs économiques semblent être les plus significatifs. Si dans le domaine macroéconomique le rythme des exportations et des importations de ces régions montre que ces liaisons commerciales dépendent surtout de la conjoncture économique du centre, la recherche a relevé le rôle pas négligeable des négociants locaux, ceux-ci

n'étant pas du tout des simples agents « compradors » du capital étranger. Une extension de l'aire d'investigation par comparaison aux ports danubiens romains — Galați ayant déjà une très utile monographie écrite par Constantin Bușe (*Comerțul exterior prin Galați sub regimul de port franc (1837—1883)*, București, Ed. Academiei, 1976) — sera fort intéressante. On attend les résultats finals de cette recherche si prometteuse.

B. M.

JOHN A. TREADWAY, *The Falcon and the Eagle. Montenegro and Austria-Hungary, 1908—1914*. Purdue University Press, West Lafayette, Indiana, 1983, XX—349 p.

John A. Treadway a prouvé un courage similaire à celui des anciens montagnards de Cetinje, en choisissant ce sujet pour son livre, un thème accablant dont les difficultés s'imposent, à l'instant, à l'attention de tout historien sérieux. L'analyse des rapports entre le Monténégro et l'Autriche-Hongrie depuis la crise européenne engendrée par l'annexion de la Bosnie-Herzégovine jusqu'au déclenchement de la Première Guerre mondiale n'est pas, à coup sûr, une croisière de Bar à Trieste à travers les pages magnifiques de Mary Edith Durham. L'auteur, conscient de sa témérité, s'est minutieusement préparé pour désamorcer nombre de pièges qui l'entouraient. Un obstacle redoutable, sinon insurmontable, dû aux raisons objectives — une information vaste et de première main — fut dépassé par un travail laborieux, qui l'a obligé de fouiller les archives de Cetinje et de Belgrade, de Vienne et de Londres, et naturellement de Washington. Une lecture approfondie de l'historiographie du problème (voir la riche bibliographie, pp. 297—326) l'a aidé à saisir les lumières et les ombres, les sommets et les abîmes de cette histoire bien troublée des Balkans au début de notre siècle, parfois tellement maltraitée par les hommes politiques et même par les historiens de la zone ou d'ailleurs. Donc, la maîtrise des faits est une vertu incontestable de l'auteur, qui a réussi de nous offrir une image nuancée des rivalités multiples qui ont agité l'échiquier politique du Sud-Est européen à l'époque, celle d'entre Cetinje et Vienne se trouvant au cœur de la démarche scientifique de John A. Treadway. L'auteur n'ignore presque rien des choses qui pouvaient contribuer à l'éclaircissement de l'évolution complexe des relations entre ces deux États: d'une part, de ce Monténégro qui, à l'époque, « exercised political influence far out of proportion to her small size and meager resources », d'autre part, de cette Autriche-Hongrie, « a multinational empire with a large South Slav population », qui « always sought to direct Cetinje's expansionism and subordinate it to her own imperial designs » (pp. 201—202).

Il s'agit donc d'un livre excellent, et tout spécialiste de l'histoire des relations internationales aux Balkans avant la première conflagration mondiale, reconnaîtra son extrême utilité.

C. I.

*Zur Problem der Geschichtlichkeit ästhetischer Normen. Die Antike im Wandel des Urteils des 19. Jahrhunderts* (Sitzungsberichte der Akademie der Wissenschaften der DDR Gesellschaftswissenschaften, Jahrgang 1986, nr 1 G = Vorträge des III. Werner-Krauss-Kolloquiums, das von der Klasse Gesellschaftswissenschaften II. gemeinsam mit dem Zentralinstitut für Literaturgeschichte der Akademie der Wissenschaften der DDR am 18., 19., und 20. Oktober 1983), bearbeitet von JOACHIM JURGEN SLOMKA und WOLFGANG TECHTMEIER, Akademie Verlag, Berlin, 1986, 396 p.

Les Travaux qui font l'objet de cette note ont pris à tâche d'étudier la survivance des thèmes et des modèles antiques dans la culture européenne des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles. Les communications présentées à ce troisième colloque Werner Krauss peuvent être groupées sous trois chefs.

Une première question abordée fut celle des modèles antiques de la littérature des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles. On a retenu ici les contributions suivantes: Horst Heintze, *Nachahmen und Ubertreffen. Zur Antike-Aneignung in Rinascimento* (p. 108—113), Eugeniusz Klin, *Entwicklung und Funktion des Antike-Vorbildes bei Friederich Schlegel und Hegel* (p. 114—121), Borbála Horvath-Lukács, *Die Antike und die russische und ungarische Frühromantik* (p. 138—141) et Jost Hermond, *Aristophanes contra Aristophanes. Zur Anatomie eines Skandals* (p. 166—173).



Une autre direction de recherches, consacrée à l'assimilation des idées esthétiques de l'Antiquité dans les idéologies des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, a été illustré notamment par : Johannes Irmischer, *Zur Antikekonzeption August Boeckhs* (p 194—200), Francis Clandon, *Stendhal et la théorie du « beau idéal »*, (p 207—217), Kurt Schmelle, *Zur Antikekritik bei M-me de Staël und Simon Bolivar Zur Theorie und Praxis der Geschlechtshewaltung im 19 Jahrhundert* (p 231—248) et Martin Fontius, *Die Asthetisierung des Citoyen. Der Verabschiedung des Politideal durch Benjamin Constant* (p 221—230)

Enfin, un dernier groupage analyse la part des modèles antiques dans la formation des styles artistiques du XIX<sup>e</sup> siècle. Il convient de signaler les communications de : Hans Ulrich Gumbrecht, *Ce divan étoilé d'oi Empire als Stilepoche Epochensul Stil Epoche?* (p. 269—295), Roland Desnè, *La variation du modèle antique en France. L'Antiquité grecque reconvenue au XIX<sup>e</sup> siècle — à propos de l'architecte Hippolyte (1792—1867)* (p 295—301), Wolfgang Klein, *Vergesellschaftung von Kunst und Kunstproduction als solche. Zur Gestalt ihres Widerspruchs in Frankreich nach 1830* (p 330—338) et Friederich Tomberg, *Nietzsches veruch eines Aktualisierung der Antike* (p 364—371)

Il ne faut pas terminer cette brève présentation sans signaler l'étude de Alexandru Duju, *Le déclin du modèle antique et l'individualisation de l'imagination. Production et reception des images à l'époque du Néoclassicisme et du Romantisme* (p 150—156), qui apporte au colloque son expérience acquise dans le domaine des recherches sur le mental collectif et l'histoire littéraire du sud-est européen. Qu'il me soit permis de citer, en guise de conclusion aux problèmes débattus par ces Travaux, quelques lignes du texte lu par A. Duju (p. 154) « Le romantisme est sorti de cet impasse du contenu nouveau en vieilles formes, en accordant une place privilégiée à la fantaisie : l'imagination a démolit les règles fondées sur le « goût » dirigé par la raison, sur « le bon sens commun » et a libéré les formes de l'expression artistique. Le romantisme a provoqué une explosion prodigieuse de la fiction au service du plaisir de récréer le monde. Cette « Lust zu fabulieren » a dirigé les regards vers un autre monde que celui recommandé par les arts poétiques inspirées par les normes de l'Antiquité. C'est le moment où une autre manière de penser et d'agir a pris corps et a senti le besoin de se démarquer du monde antique, où de nouvelles relations se sont établies entre l'homme et la nature, où la mémoire a cédé le pas à l'investigation de l'avenir. Cette mutation culturelle a réduit considérablement le prestige de l'Antiquité et a ouvert une riche succession aux expériences artistiques individuelles présentées sous forme d'écoles et de courants ».

D. B.

RUSUDAN KENIA, VALERII SILOGAVA, *Monuments of Georgian Metal work and Easel painting in Svaneți Ushguli, Tbilisi*, Ed Metzniereba, 1986, 132 p + 95 plates (in Georgian)

The present book is the first issue of a systematic project to record all the surviving monuments of medieval metal work and easel painting in Svaneți, a mountainous region of Georgia. It contains the works investigated by Rusudan Kenia, an art historian, and Valerii Silogava, a paleographer, during an 1972 research expedition to the Ushguli group of villages. The extant art treasures of this remote country are now concentrated in the church of the Savior in Chazhashi.

The book is organized as a catalogue, providing all the necessary elements for a proper scientific study : a detailed description of each work, measures, material, technique of execution, present state, the inscription in Old Georgian script and its modern reading, the bibliography, the original place of keeping and an illustrative material.

Some of these monuments have already been published by G. Chubinashvili (*Gruzinskoie êekannoie iskusstvo, issledovanie po istorii gruzinskogo srednevekovogo iskusstva*, Tbilisi 1959) and by R. Kenia herself and other Georgian scholars in *Srednevekovoe iskusstvo. Rus' — Gruzja* (Moskva, 1978). Nevertheless, their new presentation, together with a large number of unknown works of art, is of valuable help not only to the student of Georgian culture but also to anyone interested in Byzantine art.

A Byzantinist will notice, for instance, the close connection of a Chazhashi *Iiodighitria* (cat. 25, p. 46—47, colour plate no. 6) with the contemporary icons of 11-th century Byzantium.

Few are those who can easily read Georgian. Thus, it would have been useful to have an English abstract for each catalogue entry. Anyhow, as far as I can judge, the authors have produced a work of high quality.

Looking forward to the following publication of the repertory, one could say that R. Kenna and V. Silogava's book is already a valuable contribution to the thorough knowledge of Georgian art

D B.

A. GRAUR, *Dictionar al greselilor de limbă* (A Dictionary of Language Mistakes), București, Ed. Academiei, 1982; FLORA ST TEU, *Difficultățile ortografiei limbii române* (Difficulties of Romanian Orthography), București, Ed. științifică și enciclopedică, 1986; MIOARA AVRAM, *Probleme ale exprimării corecte* (Correct Expression and Its Problems), București, Ed. Academiei, 1987

The last decades have witnessed a growing interest in the cultivation of language which has come to focus the attention of a wide range of people, irrespective of their social status and age. That is why all types of "guide-books" have been published, for school-children as well as for adult readership.

Such works are interesting also as landmarks in the evolution of the scientific discipline as such, for the norm which is insistently recommended into use is actually the deliberate control of the language at a given moment, while the criticized forms are deviations from the norms maturing in the language in its natural development. The deviatory aspects can ultimately enjoy wide acceptance. Therefore the record of the deviation is the turning point in the evolution of the respective linguistic aspect which the specialists register as such for the history of language.

Philologists have been waging a permanent war against the deviations from the norm (established also by specialists): whether by means of normative recommendations ("one says so" or "one writes so") as was frequently done in the 19th century, or by corrective ones, which are largely used today together with the negative recommendations of the type "one does not say so" or "one does not write so".

The norms aspects cover a wide range of linguistic domains, from orthoepy and orthography to grammar, since grammar norms are a basic component of correct expression. Apart from the arguments universally valid in the study of any grammar, much attention should be attached to a series of peculiar aspects of the Romanian language because, as stated by M. Avram (p. 70), "the rich grammar structure of Romanian calls for a special care in the linguistic education process".

The three works under review represent the viewpoints of the most authoritative specialists in the field who co-authored, together with other researchers, the "Grammar of the Academy". For instance, Alexandru Graur, member of the Academy, has been guiding the public opinion in their option for the correct forms of Romanian for almost six decades (cf. *Putină gramatică*, Ed. Academiei, 1987)

The years when neologisms penetrated in large numbers into the Romanian vocabulary witnessed a diversification of the language cultivation problematic, mostly due to the "routes" by which the neologisms had reached the Romanian, that is to say, its adoption by way of oral or written communication, depending on its language of origin. A. Graur repeatedly insisted on the necessity of the neologism pronunciation as close to its "native" language as possible. "Today the mass-media become ever more efficient and further the diffusion of the same words all over the world. I am positive that in a certain time interval humanity will come to share a vocabulary largely common to all nations. This will be an enormous progress as any human being will be able to communicate with all the people of other countries simply by use of his own native language. If we accept that international words be altered we'll hamper this unifying process (for each country would produce distinctive alterations). As for us, Romanians, this unifying trend will be even more beneficial as the new, internationally accepted vocabulary is undeniably of Latin origin, that is to say it is already ours to a certain degree" (pp. 5-6). As concerns the spelling of neologisms, in a first phase the original spelling was taken over as such, especially with neologisms of the English stock, while at present normative dictionaries appear to be very much in favour of the phonetic rendering of their current Romanian pronunciation.

The cultivation of the national language bears on the general cultural level and grammar norms are usually diffused by the mass-media. But sometimes it is these very mass-media which perpetrate linguistic mistakes (mispronounced or misused words). That is why the most authorized scientific forum in Romania was called upon.

In the past linguistic changes occurred at a much slower pace, as revealed by the minimum changes affecting the language over the 16th-18th centuries and by the spectacular modifications induced by the 19th century re-Romanization and modernization of Romanian. Incorrect differentiations can be traced not only with respect to neologisms but also to the inclusion, at a certain moment, of a word long-attested in the language in a different deviation series, thus attracting it into another associative series. The neuter plural has long shifted between the forms ending in “-e” or in “-uri” even with one and the same word for no apparent reason, except for the appearance of certain homophones or homonyms; a good case in point is the word *cult* with the neuter plural *culte* and not *culturi*, although the latter was recommended on account of its identical spelling with *culturii*.

All the three present works tackle approximately the same problems, yet each in its specific manner. The solutions proposed are in keeping with the norms set up in the DOOM (Orthographic, orthoepic and morphological dictionary of Romanian, Ed. Academiei, 1982)

Flora Şuten, author of the comprehensive monograph *Influenţa ortografiei asupra pronunţării în literatură românească* (Influence of orthography on Romanian literary pronunciation, Ed. Academiei, 1976) deals in the volume under review with present ever-day aspects. She pertinently points out that there are instances when orthography dissociates from pronunciation, for example “enocaut” represents “the approximate rendering by most Romanian speakers of the English term taken over as such in the sports press” and which the Romanian speaker has assimilated with “en” although the English pronunciation is altogether different. It is most likely that the graphic “form” of many foreign terms has influenced their pronunciation in Romanian (“knocaut” and not “nokaut” also because it abbreviates as “k. o.” and, consequently, “k” must be justified). Another relevant case is the Romanian term *jaz*, also borrowed from English, which is pronounced as such, that is with “-a-”, while the “ge/” form is deemed *recherché*.

The problems debated are relevant not only for Romanian (cf. C. Măreş, C. Măreş, *Dicţionar de neologisme*, Ed. Academiei, but also, to a large extent, for the present-day adoption of neologisms in general. Frenchmen complain of the flood of English loan-words; a recent doctoral paper has put forth the numerous English elements in current German.

In this respect too, Romanian linguistics sets a fine example in the South-East European context (cf. C. Mindic, *Cuvîntul potrivit la locul potrivit*, Kishinev, 1987). The conclusions of all the three volumes under review show that the Romanian fully participates in the permanent process of adopting the modern international vocabulary.

Z M

VELICHI, CONSTANTIN N., *Страници от миналото на Българския народ* (Pages de l'histoire du peuple bulgare), Sofia, Ed. Nauka, 1987, 451 p.

Le recueil que nous présentons réunit des études déjà parues en « Romanoslavica », « Revue des études sud-est européennes », « Studii » etc., à l'exception de *La Roumanie, les gouvernements des Etats balkaniques et le coup d'Etat du 9 Juin 1923 de Bulgarie* (90 p.) imprimée pour la première fois, qui se rapporte à tous les Etats du Sud-Est européen, excepté l'Albanie.

Y sont insérées les études suivantes : *L'émigration des Bulgares dans les Pays Roumains pendant la guerre russo-turque de 1806—1812*; *L'activité politique de l'émigration bulgare dans les pays Roumains dans les premières deux décennies du XIX<sup>e</sup> s.*; *L'émigration des Bulgares de Sliven dans les Pays Roumains*; *Documents inédits et quelques précisions concernant le capitaine Gheorghe Mamarceva Buiuciu*, *Influences roumaines et la contribution de l'émigration bulgare des Pays Roumains à la création des écoles bulgares modernes*; *Deux lettres inédites du Dr. Petru Beron*; *Les relations roumano-turques dans la période Février-Juillet 1866*; *La création du Comité Central Secet bulgare et ses relations avec le gouvernement roumain*; *C. A. Rosetti et la « Communauté bulgare »*; *Nouvelles données au sujet du rayonnement des idées de la 1<sup>re</sup> Internationale en Roumanie et dans les milieux de l'émigration bulgare en terre roumaine*; *La révolte d'Avril 1876*; *L'attitude de M. Kogălniceanu, des autorités roumaines des ports danubiens et des masses populaires pendant le passage du groupe de Krišto Botev (25 Avril — 15 Juin 1876)*; *La guerre d'indépendance reflétée dans la presse roumaine (du franchissement du Danube à la conquête de Griviţa)*; *L'établissement des relations diplomatiques entre la Roumanie et la Bulgarie*; *La position de la Roumanie et de la Grèce vis-à-vis de l'union de la Principauté de Bulgarie à la Roumélie orientale*; *La Roumanie, les gouvernements des Etats balkaniques et le coup d'Etat de Bulgarie du 9 Juin 1923*.

Les historiens roumains et étrangers se sont prononcés sur ces études au moment de leur parution. Mais, un point de vue de la plus haute compétence appartient au rédacteur du

volume, le Pr. Dr. Veselin Traikov, directeur adjoint du Centre Unique d'Etudes Historiques de Bulgarie, qui signe la préface du recueil. Après un aperçu sur le chemin parcouru par l'historien roumain, depuis 1929, date du début de ses études à l'Université de Bucarest, jusqu'en 1975, année de sa retraite de la fonction de professeur d'histoire des peuples balkaniques à la même Université, Veselin Traikov met en lumière l'entière activité scientifique de C. Velichi consacrée aux relations roumano-bulgares.

Il passe aussi en revue les livres, les études et les articles publiés en roumain et en langues étrangères, avec la mention que certains de ses travaux ont été traduits en bulgare en 1958, 1979 etc., le présent recueil paru en 1987 étant le dernier.

En analysant la vision de C. Velichi sur les relations roumano-bulgares, V. Traikov affirme : « Les travaux de C. Velichi sont consacrés à des problèmes fondamentaux du passé du peuple bulgare. Ils sont étayés sur une riche documentation, souvent difficilement accessibles ou pratiquement inaccessibles pour les chercheurs bulgares, fait qui amplifie leur valeur. Utiles et valoureux, les travaux sont souvent restés méconnus au chercheur bulgare, soit à cause des difficultés de langue, soit à cause de leur absence dans les bibliothèques bulgares. C'est justement ce qui explique la traduction des écrits de C. Velichi, acte permettant aux chercheurs bulgares de mieux connaître la remarquable richesse documentaire qui se trouve au-delà de nos frontières, de leur présenter des points de vue nouveaux, des hypothèses et des interprétations extrêmement intéressantes qui portent sur l'histoire du peuple bulgare et sur les relations roumano-bulgares au long des siècles, d'entrer en contact avec une pensée scientifique originale même si parfois susceptible d'éveiller des objections, mais aboutissant toujours à des conclusions utiles ».

A côté de ces opinions, V. Traikov se rapporte aussi à une autre facette de l'activité du Pr. C. Velichi, celle de traducteur des œuvres des écrivains classiques et contemporains roumains. Nous ne retarderons pas sur cet aspect, mais il convient de souligner qu'il a publié plus de 30 volumes de traductions qui rassemblent l'œuvre de quelque 40 écrivains bulgares ; Il a publié aussi des travaux littéraires originaux et il a souvent aidé des écrivains bulgares qui se sont appliqués à traduire des œuvres littéraires roumaines.

Avant de conclure, nous nous permettons d'exprimer le regret que ce beau volume ait omis deux études essentielles : *Emigrations au nord et au sud du Danube dans la période 1828-1831* (50 p.), « Romanoslavica » XI (1965) et *Un poète « slavo-roumain »*, *Georges Pesakov* (42 p.), « Romanoslavica » XVI (1968) qui augmentent enrichi les informations sur les émigrations des années 1828-1834 et présenté au lecteur la plus complète biographie du poète G. Pesakov.

La parution du volume coïncide avec le 75<sup>e</sup> anniversaire du professeur C. Velichi et avec le centenaire d'une activité scientifique fructueuse qui continue avec la même assiduité.

E. S.

BAHRIYE UÇOK, *Femmes turques souveraines et régentes dans les Etats Islamiques*, traduit du turc par Ayşe Cakınaklı. Direction générale de la presse et l'information. Başarı matbaahk, 158 p., s. a.

Comme par son activité sociale en tant que membre fondateur du parti populiste, député d'Ordu après 1983, date de l'instauration de la démocratie en Turquie et, en égale mesure, pour son activité didactique (professeur d'histoire islamique), Bahriye Uçok est aussi l'auteur d'autres ouvrages dont nous rappelons : *Les apostats dans l'Islam et les faux prophètes — Histoire islamique (Omeyyades et Abbassides)*, *Les souveraines dans les Etats islamiques, Quelques tout petits pas dans la voie d'Atatürk*.

L'ouvrage que nous présentons s'inscrit aussi dans le programme de recherche de l'auteur, dans l'effort non dissimulé d'une réhabilitation de la femme turque dans la société islamique. A cette fin, dès l'*Introduction*, l'auteur se rapporte à la fausse compréhension du problème chez un bon nombre d'écrivains et chercheurs européens. Ce qui explique sa démarche.

Le préambule du livre invoque la devise attribuée par la tradition au Prophète : « Homme ou femme tout musulman doit étudier les sciences » qui a été gravée par Ulugh Bey, célèbre empereur turque et savant éminent, sur les façades des médresés construites pendant les quarante ans de son règne à Bulhara et Samarkand. Après un coup d'oeil sur les souveraines de l'Orient et de l'Occident du Moyen Age, l'auteur analyse la situation de la femme dans les Etats musulmans ayant surtout en vue les souveraines d'origine turque. Le livre marque la stratification des positions de la femme après le processus d'islamisation.

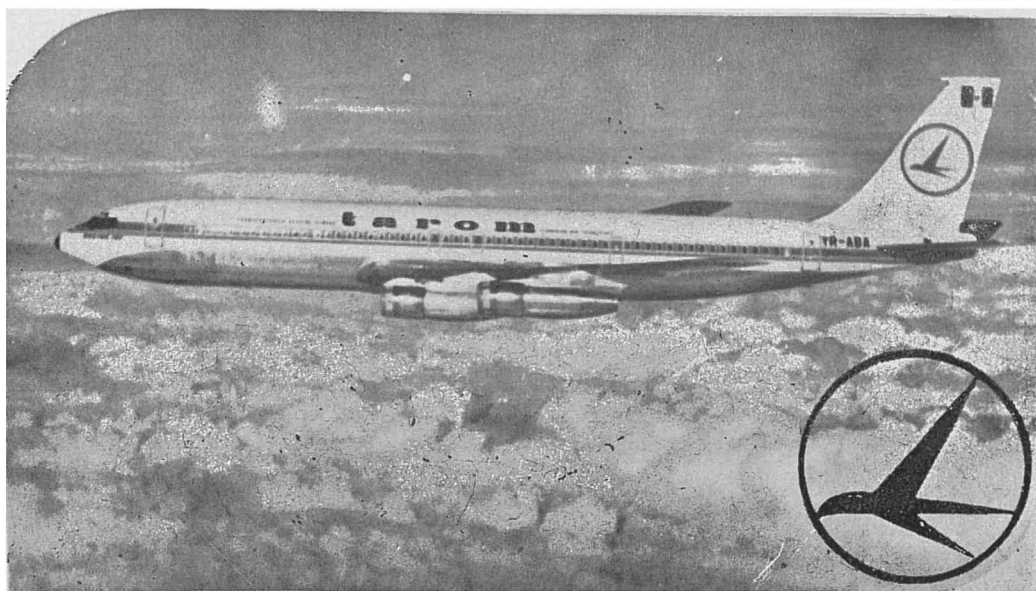
Par le choix de 15 exemples, l'auteur entreprend non seulement une incursion dans l'histoire de l'État musulman respectif, considérée en ordre chronologique, mais étudie aussi l'arbre généalogique de la souveraine en discussion. Les noms, des plus importantes sont : sultane Raziyé, dans l'État musulman de Delhi, sultane Shedjer ud-Dur, en Égypte, Turkan Khatoun, à Kirman, dans l'État de Koulouk, Safvetuddin Padshah Khatoun, à Kirman, Bibi Turkân en Iran, dans l'État de Salgourlou, Ebesh Khatoun, en Iran, Devlet Khatoun, en Iran, dans la région dite petite Lour (Louristan), Sati Bey Khan, en Iran, dans l'État des Ikhamdes, Kôndü Khatoun, dans l'État de Djeleyride, Snyim-Biké Khatoun, à Kazan et Fatma Biké

En excellent islamiste et pour mieux illustrer ces exemples, l'auteur nous offre de très intéressantes connexions historiques, qui démontrent ce qu'il s'est d'ailleurs proposé—que la femme turque jouissant d'une grande liberté juridique.

Au-delà d'une lecture passionnante, le livre offre aussi une riche information qui dévoile en la personne de Bahriye Uçok un éminent homme de science.

*E. N. I.*

# TAROM, A GOOD CHOICE FOR YOUR BUSINESS OR HOLIDAY TRIPS I



**SCHEDULED FLIGHTS TOWARD 38 DESTINATIONS IN THE WORLD**

Abu-Dhabi, Amman, Amsterdam, Athens, Bangkok, Beijing, Baghdad, Belgrade, Beirut, Barcelona, Berlin, Brussels, Budapest, Cairo, Casablanca, Copenhagen, Damascus, Frankfurt, Istanbul, Karachi, Kuwait, London, Madrid, Larnaca, Lisbon, Moscow, New York, Paris, Prague, Rome, Singapore, Sofia, Tel Aviv, Tirana, Tripoli, Vienna, Warsaw, Zurich.

**CHARTER FLIGHTS TO OVER 400 DESTINATIONS**

For other information please contact any TAROM offices.

**TAROM - ROMANIAN AIR TRANSPORT**  
On the București-Ploiești Road at km. 16.5



[www.dacoromanica.ro](http://www.dacoromanica.ro)

## TRAVAUX PARUS AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

- Studii istorice sud-est europene, vol. II. Intelectuali din Balcani în România (sec. XVII—XIX)** (Études historiques sud-est européennes, t. II. Intellectuels des Balkans en Roumanie aux XVII<sup>e</sup>—XIX<sup>e</sup> siècles), Coordonateur Al. Duțu, 1984, 203 p.
- PIPPIDI, D. M., **Parerga. Ecrits de Philologie, d'Épigraphie et d'Histoire ancienne**, Coédition avec «LES BELLES LETTRES» — Paris, 1984, 203 p.
- ANDREI PIPPIDI, **Tradiția politică bizantină în Țările Române în secolele XVI—XVIII** (Tradition politique byzantine des pays roumains aux XVI<sup>e</sup>—XVIII<sup>e</sup> siècles), 1983, 274 p.
- NICOLAE STOICESCU, **Unitatea românilor în evul mediu** (L'unité des Roumains au Moyen Age), 1983, 182 p.
- GHEORGHE NICOLAE CAZAN, ȘERBAN RĂDULESCU-ZONER, **Rumänien und der Dreihund, 1878—1914**, Collection Bibliotheca Historica Romaniae, 1983, 333 p.
- ILIE CORFUS, **Documente privind istoria României culese din arhive poloneze, secolul al XVII-lea** (Documents sur l'histoire de la Roumanie, recueillis des archives polonaises, les XVII<sup>e</sup> siècle), 1983, 366 p.
- MUSTAFA A. MEHMET, **Documente turcești privind istoria României** (Documents turcs concernant l'histoire de la Roumanie). Vol. III: 1791—1812, 1986, 396 p.
- \* \* \* **Mihai Viteazul în conștiința europeană** (Michel le Brave dans la conscience européenne)  
1. **Documente externe** (Documents de l'étranger), 1980, 238 p., 2. **Texte alese — secolele XVI—XVIII** (Textes choisis — les XVI<sup>e</sup>—XVIII<sup>e</sup> siècles), 1983, 350 p.

RM—ISSN 0035—2063

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XXVI, 2, p.97—184,  
BUCAREST, 1988



I. P. Informația c. 2110

43 456

Lei 50